
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

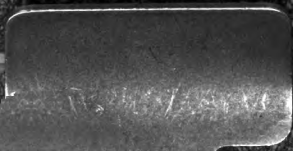
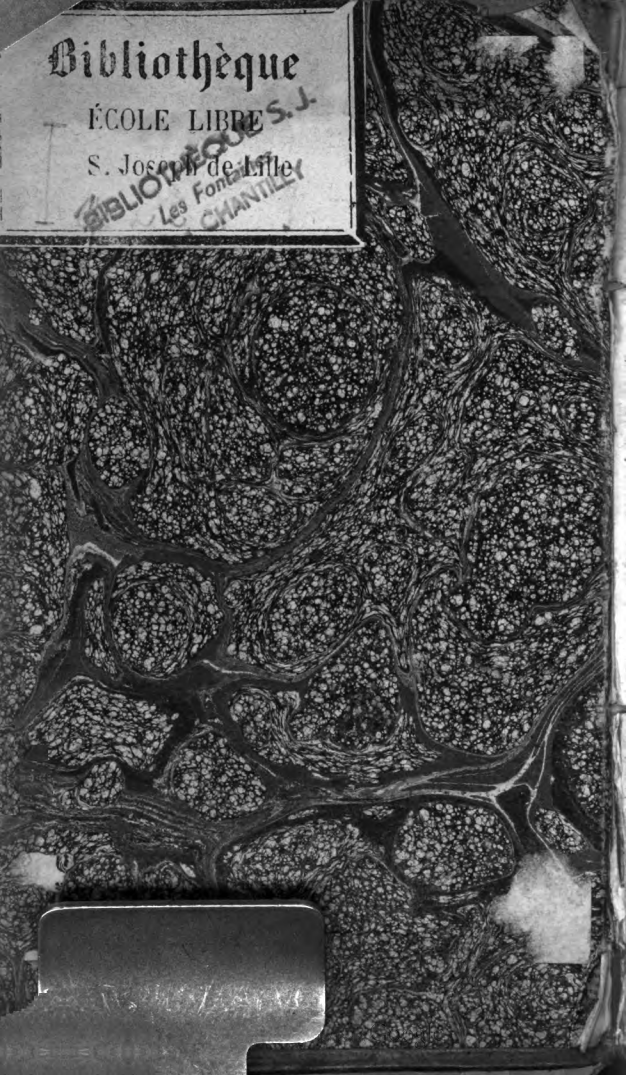


Bibliothèque

ÉCOLE LIBRE

S. Joseph de Lille

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
CHANTILLY



LE 5194/36

GRAND JOUR

APPROCHE !

OU

LETTRES SUR LA PREMIÈRE COMMUNION,

PAR UN ANCIEN MISSIONNAIRE D'AMÉRIQUE.

[GAUME (Jean-Joseph)]
Quatrième édition,

REVUE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR.

BIBLIOTHÈQUE

Les Fontaines

CO - CHATELAIN

PARIS, *

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DU POT-DE-FER, N. 5.

1841

LETTRES

SUR LA PRÉPARATION

A LA PREMIERE COMMUNION.

LETTRE I^{re}.

LE TEMPS ACTUEL.

Madame,

J'arrive de ma solitude. Le voyage a été bon, c'est-à-dire que nous n'avons éprouvé aucun accident; mais j'ai été triste et soucieux. Tout-à-l'heure je vous dirai pourquoi. A mon arrivée on m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : mon cœur s'est reposé en la lisant. J'avais grand besoin de recevoir de vos nouvelles; votre long silence me donnait des inquiétudes. Grâce à Dieu, elles sont calmées.

Venons au principal objet de votre lettre.

Vous m'apprenez une grande nouvelle : vos chers enfans, Alexandre et Marie, doivent faire cette année leur Première Communion. Je vous en félicite ; ce sera pour vous une bien douce jouissance. Je partage leur bonheur et le vôtre. Vous me priez en même temps de leur donner quelques instructions sur la manière dont ils doivent se préparer à cette grande action, ainsi que sur les moyens d'en conserver les fruits. Pour moi vos désirs sont des ordres. Mais, je l'avoue, c'est avec un grande défiance de moi-même, que j'accepte cette importante mission. Il est bien à regretter que votre santé ne vous permette pas de vous en charger. D'abord, je sais combien il eût été consolant pour votre piété de disposer vous-même ces jeunes cœurs à devenir bientôt les sanctuaires vivans du Sauveur. Ensuite, les paroles d'une pieuse mère sont si puissantes ! sa voix est si persuasive et si douce ! quelle autre pourrait la remplacer ?

Oh ! si toutes les mères comprenaient comme vous l'importance de la Première Communion, de ce mariage sublime de la nature humaine avec le Verbe éternel ; si elles comprenaient bien toute l'influence qu'elles peuvent exercer sur cette action

décisivé, les verrait-on, indifférentes et distraites, perdre de gaieté de cœur une si précieuse occasion d'assurer leur propre bonheur, en assurant par cette alliance auguste le bonheur de leurs enfans? C'est là un grand malheur ou une grande faute.

Les conséquences en sont incalculables : vous les connaissez, Madame, et vous les déplorez comme moi, bien que vous ayez su les éviter.

Je vous disais en commençant que j'avais été triste et soucieux pendant mon voyage, en voici la raison. En passant à M...y, j'ai vu madame Saint-H. Je l'ai trouvée bien changée : depuis dix-huit mois elle a vieilli de dix ans. Elle venait de recevoir une lettre de son Édouard. Ce que vous et moi nous avions prévu et prédit ne s'est que trop vérifié. Cet infortuné jeune homme est aujourd'hui la croix et la honte de sa famille. La pauvre mère verse des larmes bien amères. Elle reconnaît, mais trop tard, les imprudences qu'elle a commises. Elle se reproche tout haut d'avoir si fort négligé la Première Communion de son enfant. « Qu'il est cruel pour une mère, me » disait-elle en soupirant, d'avoir été la » cause du malheur de son fils ! Si je lui

» avais inspiré la crainte de Dieu, il eût
 » craint sa mère, il m'aurait obéi, respec-
 » tée; nous n'en serions pas où nous en
 » sommes. Si du moins sa Première Com-
 » munion était encore à faire, il me reste-
 » rait quelque espoir ! »

Madame Saint-H., alarmée des mauvais penchans qu'elle remarquait dans Édouard, avait bien essayé, quelque temps avant la Première Communion, de lui faire des remontrances et de lui parler de la religion. Mais il était bien tard : Édouard avait treize ans. C'est lorsqu'elle le tenait sur ses genoux, qu'elle devait former son cœur à la piété. Et puis, que pouvaient des paroles que ne soutenaient pas, que n'expliquaient pas, que n'autorisaient pas les exemples domestiques ? C'est ici surtout que madame Sanit-H. s'est étrangement trompée. Sans l'exemple toutes les paroles sont vaines : la conduite des parens est l'Évangile des enfans.

Le pauvre Édouard est une preuve de cette vérité. Vous savez que je l'ai connu bien jeune. Il n'avait que sept ans lorsque sa bonne mte raconta le trait suivant. Un jour cette pieuse fille disait à Édouard, qu'elle venait d'habiller : « Monsieur ;

nous allons faire la prière. — Mais, ma bonne, pourquoi voulez-vous que je prie? papa et maman ne prient pas. » A cela que répondre? Rien. Rougir et trembler pour l'avenir, voilà tout ce qui reste. Et de fait, quel moyen pour un père, pour une mère qui ne pratiquent pas, d'éluder cet argument dont les enfans sentent toute la force avant d'être capables de l'exprimer dans les formes? Ou il est nécessaire de pratiquer la religion, de prier, d'assister à la messe, de se confesser, d'observer les jeûnes et les abstinences; ou bien cela n'est pas nécessaire. Si cela est nécessaire, pourquoi ne le faites-vous pas? et si cela n'est pas nécessaire, pourquoi voudriez-vous m'imposer des obligations que vous trouvez bon de ne pas remplir? Comment les parens sont-ils assez aveugles pour ne pas voir que cette contradiction entre leur conduite et leurs paroles livre la religion au mépris de leurs enfans, en les préparant à l'indifférence et à l'impiété?

Heureux les enfans qui, comme les vôtres, Madame, appartiennent à des parens chrétiens, mais chrétiens suivant l'Évangile! Il leur suffit de jeter les yeux sur les personnes qui les entourent, pour connaître le chemin qu'ils doivent suivre et avoir l'explication

de la loi. Comment pourraient-ils douter que le joug du Seigneur soit doux et léger? Comment pourraient-ils ne pas l'aimer lorsqu'ils le voient porté avec tant de joie et de fidélité par un père, par une mère chéris? La tâche que vous m'avez imposée devient donc moins difficile et le succès bien plus certain.

D'ailleurs, vos prières féconderont la semence répandue dans cette terre encore vierge. Oui, Madame, Dieu vous exaucera. La prière d'une mère, d'une mère qui prie pour ses petits enfans, pourrait-elle n'être pas écoutée? Permettez-moi encore de vous dire ici mon gros cœur. Combien de parens n'ouvrent plus leurs lèvres à la prière! ils n'ont jamais rien à dire au Père céleste en faveur des enfans qu'il a confiés à leurs soins. Hélas! ils ne prient pas pour eux, comment prieraient-ils pour les autres? Aussi depuis le jour où la prière a été bannie du foyer domestique, plus de ces tendres effusions, plus de ces douces joies de famille, si intimes et si pures, qui suppléent à tout, et que rien ne peut suppléer. De là les liens les plus doux et les sacrés, relâchés, méconnus, brisés; de là dans les enfans ce caractère odieux dont parle saint Paul : *Ils sont sans*

affection. Eux, et après eux, rien. Hautain, capricieux, despotes à l'égard des domestiques, ils s'imaginent que tout doit céder à leurs moindres volontés; ils portent dans le monde ce détestable caractère, et Dieu sait quelles en sont les suites.

De toutes parts, on entend des doléances sur l'ingratitude, l'insubordination, l'inconduite de la jeunesse : pères et mères, vous êtes les premiers à vous en plaindre ; mais à qui la faute ? N'est ce pas vous qui avez dressé de vos propres mains la croix à laquelle vos enfans vous attachent ? et ne serait-ce pas un miracle, que des enfans élevés sans religion eussent toutes les vertus que la religion seule inspire ? si vous vouliez conserver pour vous une place dans leur cœur, il fallait y en donner une à la foi, à la piété, à Dieu enfin. Vous ne l'avez pas fait ; vous avez surtout négligé la grande action qui décide de la jeunesse et de la vie même ; vous avez mieux aimé vos plaisirs et ce que vous appelez vos affaires ; vous avez posé le principe , n'est-il pas juste que vous subissiez les conséquences ? Si du moins les parens étaient seuls victimes de leur coupable négligence ! mais non : la mauvaise éducation retentit au cœur de la société. On ne saurait le redire ni assez

souvent ni assez haut : point de société sans religion ; point de religion sans éducation religieuse ; point d'éducation religieuse sans une bonne Première Communion , qui en est l'acte fondamental.

Je vous demande pardon , Madame ; mais lorsque je suis sur ce chapitre-là , je ne sais plus finir. Il est si évident pour moi que c'est de là , e veux dire de la négligence des parens pour l'éducation chrétienne et surtout pour la Première Communion de leurs enfans , que viennent tous les maux qui nous accablent et même qui nous menacent ! Il est vrai que cette éducation chrétienne demande des soins , impose des sacrifices ; car à la parole qui éclaire , à l'exemple qui autorise la parole , à la prière qui la féconde , les parens doivent nécessairement joindre une grande vigilance. Autrement qu'arrivera-t-il ? La bonne semence sera bientôt enlevée par les oiseaux du ciel , étouffée par les passions naissantes , ou foulée aux pieds par les passans , je veux dire par cette foule de séductions et de sentimens peu chrétiens dont un cœur de treize ans est assiégé. Je sais , Madame , que vos chers enfans , élevés sous l'aile maternelle , n'ont rien à craindre de la contagion du dehors. Le monde extérieur ne

peut encore leur nuire, mais ils portent le monde dans leur cœur. Enfans d'Adam, ils ont en eux-mêmes le germe de tous les penchans qui, adoptés pour règle de conduite par une foule de personnes, constituent ce qu'on appelle le monde : il faut donc y veiller.

Cette vigilance doit redoubler à l'approche de la Première Communion. Le cœur de ces chers enfans doit bientôt devenir le tabernacle du Dieu trois fois saint ; peut-il être trop pur ? L'Époux divin demande la solitude : c'est là seulement qu'il consent à parler à son épouse. La dissipation perdrait tout. C'est pour cela que je suis d'avis qu'Alexandre et Marie, sans rien retrancher à leurs récréations ordinaires, fassent néanmoins chaque jour quelque exercice de piété qui ramène continuellement leurs pensées à la grande action. Ils doivent aussi donner plus de temps à l'instruction religieuse ? Là-dessus, je n'ai rien à dire : je sais ce que vous faites ; cela suffit, et néanmoins vous croyez n'en pas faire assez.

Eh bien ! Madame, imagineriez-vous qu'il est des parens qui ont les idées assez arriérées, assez fausses, pour craindre que l'instruction religieuse qui précède la Première Communion *ne fasse perdre le temps à leurs*

enfants ? Un père, une mère, craindre que leurs enfans ne soient trop instruits de leur religion, par conséquent qu'ils ne l'aiment trop, qu'ils ne soient trop fidèles aux devoirs qu'elle impose, aux vertus qu'elle commande ! cela se conçoit-il ? Voilà cependant où nous en sommes. Oh ! qu'ils nous laissent donc parler du Ciel à leurs enfans, assez d'autres leur parleront de la terre ; qu'ils nous laissent leur parler de leurs devoirs, assez d'autres leur parleront de leurs droits. Au reste, ces étranges idées d'un certain nombre de pères n'ont rien qui doive étonner : hélas ! ils n'ont pas la foi ; pour eux la Première Communion n'est qu'une simple cérémonie à laquelle il est encore de bon ton d'astreindre les enfans. Mais la sublime grandeur de cette action, mais les préparations qu'elle exige, mais les conséquences décisives qu'elle doit avoir, tout cela est pour eux lettre close. Aussi voyez : si le confesseur ou le catéchiste vient à retarder leur enfant, malheur à lui ! ils s'étonnent, ils s'indignent, ils murmurent, ils l'obsèdent, l'accusent de partialité ou d'ignorance, et ne s'en prennent du refus qu'à la mauvaise volonté du prêtre, tandis qu'ils devraient en chercher la raison dans leurs propres scandales et dans leur négligence. Pa-

rens inconséquens ! vous exigez des garanties du commis auquel vous confiez le secret de vos affaires, et vous ne voudriez pas que le prêtre en exigeât de ceux auxquels il doit confier les plus augustes mystères du Christianisme, le corps et le sang de l'Homme-Dieu !

D'ailleurs, si le prêtre pouvait compter sur le concours des parens, s'il pouvait se dire : « Cet enfant trouvera dans ses père et mère des anges protecteurs qui éloigneront de lui les dangers et les compagnies perfides ; des modèles dont il n'aura qu'à suivre les pas pour marcher dans le chemin de la vertu ; en un mot, sa famille sera pour lui une église domestique : » à la bonne heure ; il pourrait peut-être se relâcher d'une juste rigueur. Mais quand il doit se dire le contraire ; quand il sait que ni les exemples ni les leçons domestiques ne soutiendront la vertu chancelante du jeune communiant ; que dis-je ? quand il sait que c'est au sein de sa propre famille que l'enfant trouvera les plus grands dangers ; n'est-il pas en droit d'être sévère sans cesser d'être juste ?

Comme vous voyez, Madame, avec vous je pense tout haut. L'aveuglement d'un trop grand nombre de parens, l'état déplorable de la famille parmi nous, vous feront appré-

cier tout le bonheur que vous avez eu d'appartenir à une maison où la solide piété, la piété suivant l'Évangile est héréditaire. Vous serez de plus en plus jalouse de transmettre ce précieux héritage aux enfans chéris que la Providence vous a confiés.

C'est à eux désormais que j'adresserai toutes mes lettres. Ils les liront en votre présence. Ce sera pour vous un texte à des instructions, à des explications, à des citations d'exemples. Je compte beaucoup plus sur ces développemens maternels, que sur mes discours. La parole est bien froide quand elle a passé par un tuyau de plume trempée dans l'encre.

Je repars demain pour ma solitude. C'est de là que je correspondrai avec mes petits amis. Veuillez être auprès d'eux l'interprète de mes sentimens, et agréer, etc.

LETTRE II^e.**LE VIEUX CACIQUE.**

LE GRAND JOUR APPROCHE !... Me voilà enfin, mes chers enfans , de retour dans ma solitude. Qu'il me serait doux de vous avoir auprès de moi ! Outre le plaisir de vous revoir, j'aurais la consolation de vous entretenir de vive voix de la grande action à laquelle vous vous préparez, et que vous saluez de loin avec tant de bonheur. Cela me serait bien plus agréable, et, je le crois, à vous aussi. Mais enfin c'est une privation. Il faut savoir en prendre son parti et en faire son mérite; pour cela nous l'offrirons à celui dont la Providence nous l'impose. Mes premiers momens sont donc pour vous. Je vais, sans préambule, commencer cette petite correspondance dont vous a parlé votre excellente mère. La première chose que

je vous demande, c'est de la prier de vous expliquer tout ce que vous ne comprendriez pas bien dans mes lettres; la seconde, c'est de les lire moins avec votre esprit qu'avec votre cœur, c'est-à-dire avec un grand, un sincère désir de profiter des instructions que vous y trouverez; enfin la troisième, c'est de me pardonner si quelquefois je vous ennuie. Voilà mes conditions. J'aime à croire que vous les accepterez. Ainsi recueillez-vous, mes chers enfants, et écoutez. Je commence, et c'est par une histoire.

Lorsque nous arrivâmes, le père Pierre et moi, au milieu des Sauvages, ils n'avaient jamais entendu parler de la religion chrétienne. Après quelques instructions préliminaires, nous les réunîmes un jour au milieu de la bourgade et nous leur dîmes : « Il y a dans la religion du Grand Esprit (c'est ainsi qu'ils appellent la religion chrétienne) une action dont on parle aux enfans depuis l'âge le plus tendre ; une action à laquelle on les prépare plusieurs années d'avance ; on leur recommande souvent d'y penser et de prier, afin d'obtenir la grâce de la bien faire. Longtemps avant de les y admettre, on les instruit tous les jours de ce qui la concerne, des grandes dispositions qu'elle exige, des consé-

quences qu'elle doit avoir. On les oblige à purifier souvent leur cœur par l'aveu et le repentir de leurs fautes. Plus le jour de cette grande action approche, plus les maîtres redoublent de zèle, de vigilance et de sollicitude ; les Robes noires (c'est ainsi que les Sauvages désignent les prêtres) font subir aux enfans un examen public , pour s'assurer de leur instruction ; ils leur en font subir un secret, pour s'assurer des dispositions de leur cœur et les rendre saintes. Les parens eux-mêmes sont dans l'inquiétude ; ils s'informent avec empressement si leurs enfans doivent faire la grande action. Ils en apprennent la nouvelle avec une joie mêlée de frayeur. Tous les disciples du Grand Esprit redoublent de ferveur ; de toutes parts on élève vers le ciel des mains suppliantes en faveur de ces enfans. Enfin , quelques jours avant le grand jour , on fait suspendre aux enfans toute occupation, tout travail, toute étude ; on veut qu'ils ne pensent plus qu'à la grande action.

On les réunit dans les temples, au pied des autels ; là on ne cesse de leur répéter qu'ils sont entre la vie et la mort, que de l'action qu'ils vont faire dépend leur bonheur ou leur malheur sur la terre et pendant l'éternité.

A ces paroles vous eussiez vu tous nos Sauvages ébahis, étonnés, muets. Après un moment de silence , « Mais l'action dont tu nous parles, me dit au nom de tous un vieux Cacique¹, est donc bien importante ? Pour moi, je la regarde comme la plus importante de toutes celles que commande la Prière², puisque je n'en connais aucune pour laquelle on prenne tant de précautions, on conçoit tant d'inquiétudes. Dis-moi, père, suis-je dans l'erreur ? — Non, lui répondis-je, tu as raison. — Et maintenant veux-tu me dire quelle est cette grande action ? » Et tous les Sauvages se joignirent au vieillard pour me dire : « Père, dis-nous quelle est cette grande action.

— Le Grand Esprit, que je suis venu vous annoncer, leur répondis-je, est le Dieu qu'adorent les chrétiens. C'est ce grand Dieu qui a fait le ciel et la terre, et vos lacs et vos forêts, et les animaux, et les plantes et l'homme. Cependant l'homme qu'il avait créé innocent et bon, l'homme qu'il avait établi roi du monde entier, l'homme qu'il avait formé à son image et ressemblance, a poussé l'in-

¹ On appelle ainsi le chef de la bourgade parmi les Sauvages.

² Nom que les Sauvages donnent à la religion.

gratitude jusqu'à se révolter contre le Grand Esprit. Par sa révolte il s'est fait un mal affreux ; il est devenu aveugle, méchant, mortel. Cependant le Grand Esprit, outragé si cruellement, n'a point abandonné son indigne créature ; il en a eu pitié. Il a voulu réparer le mal qu'elle s'était fait à elle-même ; il a voulu lui rendre tous les biens qu'elle avait perdus.

— Le Grand Esprit est trop bon , murmura tout bas le vieux Cacique.

— Le Fils du Grand Esprit s'est présenté pour racheter l'homme ; mais ce Fils adorable , aussi grand , aussi puissant , aussi Dieu que son Père , ne pouvait souffrir. Cependant, pour expier le péché de l'homme, il fallait souffrir. Qu'a fait le Fils du Grand Esprit ? Il a pris un corps et une âme comme l'homme ; en cet état il a pu souffrir, et il a vraiment souffert les opprobres, la pauvreté, les humiliations, la mort, afin de satisfaire à la justice de son Père et de sauver l'homme.

— Le Fils du Grand Esprit est trop bon , murmura tout bas le vieux Cacique.

— Sa mission était remplie , l'homme était sauvé, mais son amour n'était pas satisfait. Il devait retourner au ciel, mais ses délices sont d'être avec les enfans des hommes. Il

chercha donc un moyen de demeurer toujours avec nous , afin de nous consoler , de nous défendre , de nous fortifier dans les peines et les dangers de la vie. Ce n'est pas tout ; il voulut nous rendre notre première ressemblance avec le Grand Esprit : il chercha donc un moyen de s'unir intimement à nous , de ne plus faire qu'un avec nous , comme deux gouttes d'eau mêlées ensemble n'en font plus qu'une. Ainsi , après nous avoir tout donné , il résolut de se donner lui-même. Voici comment il accomplit cet admirable dessein.

— Père , sais-tu bien que tu me fais pleurer de tendresse ? » murmura tout bas le vieux Cacique , et il essuya une grosse larme qui coula sur sa joue.

« C'était la veille de sa mort. Il envoya deux de ses disciples préparer une grande salle , où il devait prendre son dernier repas avec eux. La nuit étant venue , il arriva lui-même. Ses douze disciples favoris étaient à ses côtés. On se met à table. Tout-à-coup , au milieu du festin , le Fils du Grand Esprit prend du pain , rend grâces à son Père de la puissance infinie qu'il lui a donnée , bénit le pain , le rompt et le présente à ses disciples , en leur disant : *Ceci est mon corps*. Puis il prend une coupe remplie de vin , la bénit

et l'offre à ses disciples ; en disant : *Ceci est mon sang qui sera répandu pour vous.* Aussi rapidement que la lumière fut , quand il dit en créant le monde , comme je vous l'expliquais l'autre jour , *Que la lumière soit , et la lumière fut ;* avec la même facilité et aussi rapidement, sa volonté toute-puissante avait changé le pain en son corps et le vin en son sang. »

Le vieux Cacique me regarda sans pouvoir proférer une seule parole , et je vis des larmes rouler dans ses yeux.

« Cela ne suffit pas encore au Fils du Grand Esprit. Il voulut que tous les hommes jusqu'à la fin du monde pussent s'unir à lui en se nourrissant de sa chair adorable et de son sang précieux. Mais qui pourra faire comme lui , et changer le pain et le vin en son corps et en son sang ? Ce Dieu si bon s'empressa d'en donner le pouvoir à ses disciples et à tous leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles. C'est pourquoi les Robes noires ont ce pouvoir-là. A leur voix , le Ciel s'ouvre , le Fils du Grand Esprit en descend et se place dans leurs mains. Caché , comme la première fois, sous l'apparence du pain et du vin, il passe de là sur les lèvres et dans le cœur des chrétiens. La première fois qu'il

descend ainsi dans le cœur de l'un de ses enfans , est ce que nous appelons la Première Communion. C'est là cette grande action dont je vous parlais en commençant , et à laquelle on prépare les enfans avec tant de soin. »

Au récit de tant de prodiges d'amour , le vieux Cacique baissait la tête , et tous nos Sauvages , interdits , confondus , hors d'eux-mêmes , se regardaient et nous regardaient sans dire un seul mot. Tout-à-coup le vieux Cacique , ému jusqu'au fond de l'âme , s'écria : « Qu'il est bon le Fils du Grand Esprit ! » et tous nos Sauvages répétèrent d'une voix unanime : « Qu'il est bon le Fils du Grand Esprit ! »

Chose étonnante ! c'était la même parole que répétaient , il y a dix-huit siècles , les païens auxquels les Apôtres annonçaient la même merveille : *Qu'il est bon le Dieu des Chrétiens !* Tant il est vrai que cette histoire de l'infinie charité de Dieu excite partout et dans tous les temps les mêmes transports de reconnaissance , d'admiration et de joie.

Je m'adressai ensuite au vieux Cacique , et je lui dis : « Trouves-tu qu'on en fait trop pour préparer les enfans à la première Communion ? Trouves-tu qu'on exagère quand

on leur dit que cette action est la plus grande de leur vie? — Père, que me demandes-tu? Je m'étonne qu'on n'en fasse pas davantage. Recevoir en personne le Fils du Grand Esprit, cela me paraît si beau, si grand, que je passerais bien le reste de ma vie à m'y préparer. Si tu veux me procurer ce bonheur, je resterai toujours avec toi ; je n'irai plus à la chasse. »

Eh bien ! mes chers amis, si tels étaient les sentimens de ces pauvres Sauvages, quels doivent être les vôtres? Vous chercherez à les deviner, vous chercherez surtout à les exciter dans vos cœurs. Ce soin suffira pour vous occuper jusqu'à ma première lettre. Priez Notre-Seigneur qu'il les forme lui-même en vous : demandez-lui surtout une foi vive ; c'est de la vivacité de votre foi que dépendra l'ardeur de votre charité.

Divin Sauveur, Fils éternel de Dieu, égal en tout à votre Père, je crois fermement que, non content de mourir pour l'amour de moi, vous voulez encore me nourrir de votre chair et de votre sang précieux ; je crois fermement que, le jour de ma Première Communion, vous descendrez en personne dans la demeure de mon âme, que vous me donnerez votre corps, votre sang, votre âme,

votre divinité , sous les espèces du pain et du vin. Je le crois , ô mon Dieu , et je vous remercie de votre infinie bonté ; donnez-moi un cœur capable de vous aimer. O Marie , ma bonne mère , daignez me préparer vous-même à ma Première Communion.

Pour pratique : *faire tous les jours trois actes de foi sur la Sainte-Communion.*

Adieu , mes bons amis ; LE GRAND JOUR
APPROCHE!....

LETTRE III^e.

LE JARDIN.

LE GRAND JOUR APPROCHE !... Vous connaissez, mes chers enfans, le petit jardin qui est auprès de ma demeure : c'est moi qui l'ai cultivé; ma main en a planté tous les arbres, je leur rends de fréquentes visites. Il y a trois semaines, je remarquai un jeune pommier qui prenait un mauvais pli ; mon premier soin fut de lui donner un tuteur auquel je l'attachai fortement. Aujourd'hui j'ai la satisfaction de voir qu'il se tient droit, et qu'il perd peu à peu la courbure désagréable que la violence des vents lui avait donnée. En le redressant, je faisais plus d'une réflexion.

Il est fort heureux, me disais-je, que je m'y sois pris à temps. Maintenant qu'il est jeune, il cède sans résistance, et il conservera toujours la bonne direction que je lui aurai fait prendre ; il sera un fort bel arbre :

plus tard, mes efforts eussent été vains ; je l'aurais brisé plutôt que de le faire céder. Voilà bien, me disais-je encore, l'image des enfans.

Comme un jeune arbrisseau, leur cœur pris à temps recevra sans résistance toutes les bonnes impressions qu'on voudra lui communiquer, et il les conservera fidèlement ; mais si vous laissez passer le moment favorable, c'en est fait : vainement vous tenterez de le rectifier. Il a pris son pli, formé ses habitudes, il les conservera jusqu'à la fin. C'est là une vérité tellement évidente, qu'elle était-déjà passée en proverbe il y a trois mille ans. « C'est un proverbe, dit le Saint-Esprit par la bouche de Salomon : l'adolescent marchera jusqu'au tombeau dans la voie qu'il aura suivie durant ses jeunes années. »

Vous me demandez sans doute, mes bons amis, où je veux en venir avec mes arbres et mes proverbes. Je vais vous le dire, ou plutôt vous le devinez : j'en veux venir à l'importance de votre Première Communion. Heureux amis ! vous êtes dans ce bel âge où l'on contracte ses habitudes pour le reste de la vie. Maître absolu de ses destinées, l'enfant peut, s'il le veut, assurer son bonheur présent et futur. Mais si la jeunesse décide

des habitudes et de l'existence tout entière, c'est la Première Communion surtout qui décide de la jeunesse; c'est cette grande action qui lui imprime son cachet et sa direction; si elle est bien faite, l'enfant se trouve presque irrévocablement fixé dans le bien. Les orages des passions peuvent bien un peu plus tard le faire pencher vers le mal, mais ce n'est que pour un temps. La force des premières habitudes le ramènera tôt ou tard à son véritable état, semblable au roseau qui cède sans se briser à la violence de l'aquilon ou à l'impétuosité du torrent; l'aquilon s'apaise, le torrent passe, le roseau se relève et continue de porter sa tête vers le ciel.

Si, au contraire, par le plus grand des malheurs, la Première Communion est mal faite, hélas! mes chers amis, je n'ose vous dire quelles en sont les conséquences. Il suffit pour le moment, que vous sachiez que ce n'est pas en vain que l'on appelle la Première Communion une action *décisive*. Si la moindre grâce que Dieu nous envoie ne nous laisse jamais tels qu'elle nous a trouvés, si elle nous rend nécessairement meilleurs ou pires, si elle éclaire ou aveugle, touche ou endurecit; que faut-il penser de l'influence de la plus

grande de toutes les grâces, surtout quand on songe qu'elle est reçue dans un âge où toutes les impressions bonnes ou mauvaises sont si profondes et si durables?

Cette influence de la Première Communion est telle, que j'entendis un jour un célèbre prédicateur de mes amis comparer le jour de la Première Communion au jour du jugement dernier. « Ce jour-là, disait-il, les » enfants décident de leur éternité, ils vont » ensemble à la même table, ils participent » au même festin; mais si leurs dispositions » ne sont pas les mêmes, ils en reviennent » séparés par une distance infinie. Tandis » que les uns ont reçu la vie, les autres ont » reçu la mort; tandis que les uns se sont » placés à la droite, les autres se sont placés » à la gauche : du fond de leur cœur s'élève » la voix de Jésus-Christ, qui dit aux uns, » *Venez, les bénis de mon Père*; et aux autres, » *Allez, maudits, au feu éternel*. Au jour du » jugement, le Fils de l'homme ne fera que » manifester devant les nations assemblées » cette séparation terrible, commencée à la » table sainte le jour de la Première Com- » munion. L'arrêt suprême qu'il portera du » haut de son redoutable tribunal ne sera » que la confirmation de celui qu'il pronon-

» ce du fond de son sanctuaire. Il faut bien
 » qu'il en soit ainsi, puisque le Sauveur
 » nous dit en termes exprès, par la bouche
 » de saint Paul, que celui qui communie
 » mal, boit et mange son propre juge-
 » ment. »

Ces vérités, mes chers enfans, porteront la crainte dans votre âme, je le sais ; et me pardonnerez-vous si je vous dis que c'est dans cette vue que je vous les ai manifestées ? Oui, telle a été mon intention, car la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; oui encore, car l'enfant le moins exposé à mal faire sa Première Communion est celui qui craint le plus de la mal faire. Je n'en dis pas davantage ; si vous avez besoin d'explications, votre excellente mère se fera un bonheur de vous en donner. Passons à autre chose.

Vous rappelez-vous l'ordination à laquelle nous assistâmes ensemble, il y a bientôt huit mois ? Vous en fûtes si frappés, que le souvenir doit encore vous en être présent. Or, lorsque tous les jeunes lévites furent rangés en demi-cercle autour du sanctuaire, l'Évêque se tourna vers eux du milieu de l'autel, puis, adressant la parole à ceux qui se présentaient pour le sous-diaconat : « Songez

» bien , leur dit-il , à ce que vous allez faire ,
 » songez aux obligations que vous allez vous
 » imposer. Vous êtes encore libres, vous pou-
 » vez encore rester dans le monde; mais si
 » vous recevez ce saint ordre, vous apparte-
 » nez tout entiers au Seigneur. C'est pour-
 » quoi , je vous le répète , tandis qu'il en est
 » temps , pensez bien à ce que vous allez
 » faire , bientôt il sera trop tard. »

Un moment de silence succéda aux paroles du pontife ; mais bientôt les jeunes lévites firent un pas en avant , et tombèrent la face contre terre : un engagement irrévocable était contracté ; dès ce moment ils appartenrent tout entiers à Jésus-Christ et à l'Église.

Je puis bien , mes chers amis , vous adresser les mêmes avertissements : vous êtes encore libres ; tandis qu'il en est temps , songez bien à ce que vous allez faire ; bientôt il sera trop tard. Et qu'allez-vous donc faire dans votre Première Communion ? vous allez prendre un engagement irrévocable ; vous allez conclure un grand traité avec Jésus-Christ. De son côté , il se donnera tout entier à vous : son corps , son sang , son âme , sa divinité , ses mérites , le droit au ciel , le gage de la résurrection et de l'immortalité glorieuse ;

en un mot, il vous donnera tout ce qu'il a, tout ce qu'il est; don immense, qui vous rendra plus riches que les rois.

Mais en retour, que vous demande Jésus-Christ? il vous demande tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes. Est-ce trop? Hélas! qu'êtes-vous, mes bons amis? que sommes-nous tous près de lui? qu'avons-nous qui déjà ne lui appartienne? Ce corps, cette âme, ces pieds, ces mains, ces yeux, ces biens, ces talens, qui nous les a donnés? qui nous les conserve? n'est-ce pas lui? N'importe, il veut bien en recevoir l'offrande; il vous la demande, et en échange, il se donne lui-même : peut-on concevoir de contrat plus avantageux?

Et encore, mes chers enfans, toutes ces choses, ce n'est pas pour vous les prendre qu'il les demande, c'est pour vous les conserver. Oui, il veut conserver votre corps en le préservant de tout ce qui pourrait le souiller; il veut en faire son temple et le ressusciter glorieux et immortel : oui, il veut conserver votre esprit en le préservant de l'erreur; il veut l'éclairer de ses divines et pures lumières, qui vous feront connaître la vérité sur la terre, et voir Dieu dans le ciel; oui, il veut conserver votre cœur en le préservant

dé toutes les affections qui pourraient le dégrader, il veut lui donner un aliment digne de lui, et l'immortaliser en le divinisant.

Heureux, si vous comprenez les charitables intentions de votre Dieu ! plus heureux encore, si vous êtes fidèles aux conditions du contrat que vous allez conclure ! Ne faites rien à la légère ; pendant qu'il en est encore temps, pesez bien toutes les conséquences de ce don réciproque de Jésus-Christ à vous et de vous à Jésus-Christ ; vous allez vous dépouiller de tout, et tout remettre entre les mains du Sauveur ; plus rien en vous qui vous appartienne : corps, âme, santé, vie, talens, tout doit être employé à sa gloire, comme lui-même s'emploie tout entier à votre usage. Vol, larcin, profanation, si même une seule fois dans votre vie vous faisiez servir au mal un seul de vos sens ou une seule de vos facultés !

Vous avez entendu parler de cet homme qu'on vient de juger, la semaine dernière. Ce malheureux s'était introduit dans une église, avait forcé le tabernacle, et non content d'avoir enlevé les vases sacrés, il les faisait servir à des usages profanes. Son crime est horrible, les cheveux vous en dressent à la tête ; ce sentiment est juste ; eh bien ! mes

chers enfans, ce voleur, ce profanateur audacieux, est-il plus coupable que l'enfant qui, après sa Première Communion, ôterait son cœur à Jésus-Christ, et ferait servir à des usages profanes, c'est-à-dire au péché, son corps, son âme, ses yeux, ses oreilles, ses mains? Non, certainement. Que dis-je? ce malheureux enfant serait bien plus criminel; il profanerait des choses bien plus saintes que les vases qui servent à l'autel. Il est vrai, Jésus-Christ est contenu dans les ciboires et les calices; mais il ne s'incorpore point à eux, il ne s'identifie pas avec eux, tandis qu'il s'incorpore et s'identifie avec l'enfant qui communie. Son sang divin se mêle au sang de cet enfant; il devient l'os de ses os, la chair de sa chair. Ils sont unis, dit un Père de l'Église, comme deux gouttes de cire fondues ensemble. Ce malheureux enfant serait donc un voleur, un profanateur, un parjure. Vous avez lu, mon cher Alexandre, que chez les Romains, l'homme qui manquait à ses sermens était infâme. Chez nous le parjure est puni par des châtimens sévères et par le mépris public. Si c'est ainsi qu'on pense de l'homme qui manque à ses sermens envers ses semblables, que faut-il penser de celui qui

foule aux pieds les sermens qu'il a faits à Dieu?

Pensez-y donc pendant qu'il en est encore temps, bientôt il sera trop tard; le grand jour approche. Prenez-y garde, le ciel et la terre seront témoins de vos engagements; c'est à la face des autels, en présence des anges qui environnent en tremblant le trône de votre Dieu; c'est sous les yeux de vos parens, sous les yeux des personnes vertueuses que la Providence a chargées de votre éducation; c'est sous les yeux des prêtres du Dieu vivant, qui vous ont instruits, à qui vous avez confié les secrets de votre conscience; c'est sous les yeux de cette foule de témoins qui assisteront à l'auguste cérémonie; c'est sur le corps et le sang même de Jésus-Christ que vous allez signer l'engagement d'être tout entiers et pour toujours au Seigneur. Prenez-y garde, la chose est sérieuse : il est encore temps; personne ne vous contraint; si vous n'êtes pas bien résolus de demeurer toujours fidèles à vos sermens, n'allez pas plus loin : attendez.

J'ai meilleure opinion de vous, mes chers enfans; en parlant de la sorte je ne suspecte ni la droiture de votre cœur, ni la sincérité

de vos promesses. Votre piété m'est connue. Ainsi tout ce que j'ai prétendu, c'est de fixer vos pensées sur la grandeur des engagements que vous allez contracter, et sur les graves obligations qui en seront la suite.

Cette lettre vous fournira un sujet suffisant de réflexions jusqu'au départ du prochain courrier. Ainsi, en attendant, réflexions et prière : O mon divin Sauveur, je crois fermement que vous vous donnerez bientôt à moi ; vous vous donnerez tout entier, vous n'excepterez rien, vous ne réserverez rien. Est-ce trop, ô mon Dieu, de me donner aussi tout à vous ? Qu'êtes-vous, Seigneur, et que suis-je ? Vous êtes tout, vous avez tout ; et moi je n'ai rien, je ne suis rien, je ne suis qu'un faible enfant : mais du moins je vous donne de bon cœur et pour toujours le peu que je possède ; mon corps et mon âme vous sont désormais consacrés. O Marie, ma bonne mère, faites que mon offrande soit sincère ; présentez-la vous-même à votre divin Fils , afin qu'elle lui soit plus agréable.

Pour pratique : *répétez souvent cette petite aspiration* : Mon bien-aimé sera tout à moi, et moi je serai tout à lui.

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !...

LETTRE IV^e.

LE GRAND ROI DE L'ORIENT.

LE GRAND JOUR APPROCHE !... Je viens, mes bons amis, de lire une des plus jolies histoires qu'on puisse trouver. La voici. « Un des plus puissans monarques de l'Orient avait élevé un de ses sujets aux premières dignités de sa cour. Revêtu de pourpre, logé dans un palais magnifique, tout resplendissant d'or et de perles, il commandait en maître à tout le royaume. Malheureusement le venin de l'orgueil entre dans le cœur de ce favori. Non content d'être le second dans l'empire, il veut être le premier : s'égalant au roi son bienfaiteur et s'emparer de son trône, telles sont ses noires pensées. Il forme une vaste conspiration ; mais au moment d'être exécuté, le complot est découvert. L'ingrat, le perfide ministre, condamné à l'exil avec toute sa famille, est relégué dans le fond d'une

province, réduit à l'état d'obscurité et d'indigence d'où la faveur du prince l'avait tiré.

» Cependant le roi avait un fils doué des plus belles qualités du cœur et de l'esprit. En apprenant la disgrâce du vieux favori, le jeune prince se sent touché de compassion. N'écoutant que sa générosité, il va se jeter aux pieds de son père, demande la grâce du proscrit et de sa famille : il est assez heureux pour l'obtenir. Sur-le-champ, et sans communiquer son projet à personne, il se déguise, part seul et à pied pour la province éloignée où languissait le vieux ministre. Après un voyage long et pénible, le prince arrive au lieu de l'exil ; on lui dit que de toute la famille proscrite il ne reste qu'un seul enfant jeune encore. Le prince se rend à la cabane de l'orphelin, et s'informe de sa position et de ses ressources.

« Je suis orphelin, lui répond l'enfant avec candeur ; ce pays n'est pas mon pays ; mon père m'a dit que je suis né dans un beau palais, un grand roi nous y avait placés ; mais un jour mon père eut le malheur d'offenser le roi ; pour le punir le roi l'a envoyé avec ma mère et moi dans cette province éloignée ; mon père et ma mère sont morts, je reste seul ; cette cabane n'est pas à moi ;

les habits que je porte, on me les a donnés ; je vis chaque jour du pain que je demande. »

» Touché de la candeur du jeune proscrit, le prince lui propose de l'emmener avec lui. L'enfant y consent. Le prince part, et chemin faisant, il lui dit : « Je suis le fils du grand » roi qui a banni votre famille. Votre père » s'est rendu grandement coupable, mais » j'ai demandé grâce pour lui ; mon père a » tout oublié. J'ai voulu annoncer moi-même » cette agréable nouvelle à votre famille. » J'ai quitté la cour, je me suis déguisé et je » suis venu en toute hâte. Malheureusement » je suis arrivé trop tard ; votre père est mort, » mais vous serez l'objet de toutes les faveurs » que mon père lui destinait. Il m'a laissé » libre de faire pour vous ce que je voudrai. » Je veux donc vous rendre beaucoup plus » que vous n'avez perdu. Regardez-vous » désormais comme mon ami, comme mon » fils, comme mon frère ; chaque jour vous » serez assis à ma table. Le trône de mon » père est le mien, et mon trône est votre » trône, ma cour est votre cour, mon royaume est votre royaume ; vous et moi nous » ne ferons qu'un ; entre vous et moi, c'est » désormais à la vie et à la mort. »

» Le pauvre enfant ouvrait de grands yeux,

il ne comprenait rien à ce discours; ces magnifiques promesses l'étonnaient tellement, qu'il les prenait pour un rêve. Cependant le prince l'embrassa tendrement. Le cœur de l'orphelin battait avec force, et des larmes abondantes coulaient sur son visage enflammé; à peine put-il rompre le silence par ces courtes paroles : « Prince, qui suis-je? et » qui êtes-vous? »

» Cependant on arrive au palais du roi. Les courtisans s'empressent autour du jeune prince, qui leur déclare ses intentions à l'égard de l'orphelin. Aussitôt on revêt celui-ci d'habits magnifiques. Le prince le prend par la main et le conduit aux appartemens de son père. Le roi se lève, embrasse son fils, puis ouvre ses bras à l'orphelin, il le presse contre son cœur et ratifie toutes les promesses de son fils. Des ordres sont donnés; des appartemens convenables à son nouveau rang sont préparés à l'enfant du proscrit : tout le monde est à ses pieds; il est fils, il est frère du roi; il est roi. »

En lisant cette histoire, mes chers enfans, plus d'une fois, j'en suis sûr, vous aurez dit : « Le bon roi ! l'heureux enfant ! si j'étais seul, pauvre, proscrit, abandonné comme ce petit orphelin, oh ! que je serais heu-

reux si une pareille chose m'arrivait! » Eh bien! oui, mes chers enfans, oui, vous êtes pauvres, proscrits, abandonnés comme ce petit orphelin; comme lui vous êtes fils d'un père prévaricateur; mais rassurez-vous. Comme lui vous serez secourus, enrichis, élevés au trône; comme lui vous deviendrez bientôt les amis, les enfans, les frères d'un grand roi; vous lui serez tellement unis, que vous ne serez plus qu'un avec lui.

Déjà s'approche le jour où ce grand événement doit s'accomplir. A l'heure de votre Première Communion le Fils du Roi des rois descendra de son trône; il viendra lui-même en personne vous chercher dans votre exil; au moment où il entrera dans votre cœur, tout sera changé pour vous; un palais, un trône, une gloire infinie seront votre apanage. Ce n'est pas assez: Notre Seigneur fera pour vous beaucoup plus que le grand roi de l'Orient ne fit pour l'orphelin; il ne vous donnera pas seulement un trône, mais encore toutes les pensées, tous les sentimens dignes du trône: en vous tout sera royal, tout sera divin. Comme la nourriture que vous prenez s'unit à vous, devient votre sang, votre chair, et vous communique toutes ses qualités; de même le Fils du plus

grand des rois , en s'unissant à vous , vous changera en lui. Votre aimable Sauveur vous fera tout ce qu'il est : il est roi , et vous serez rois ; il est saint , et vous serez saints ; il est héritier du ciel , et vous serez héritiers du ciel ; il est immortel , et vous aurez le germe de l'immortalité ; il est le Fils bien-aimé de Dieu , et vous serez les enfans bien-aimés de Dieu. En le regardant du haut du Ciel , le Père Éternel dit de lui : C'est là mon Fils bien-aimé , l'objet de toutes mes complaisances ; et en vous regardant du haut du Ciel , le Père Éternel dira de vous : Ce sont là mes enfans bien-aimés , en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Au nom de Jésus tout genou fléchit au ciel , sur la terre et dans les enfers ; et à votre nom tout genou fléchira au ciel , sur la terre et dans les enfers : au ciel , les anges , prosternés au pied des sacrés tabernacles , se prosterneront à vos pieds : sur la terre , les monarques verront pâlir leur gloire devant la vôtre ; en vous , les hommes et les créatures respecteront les enfans , les amis de ce grand Dieu dont la main distribue les sceptres et les couronnes , et dont le regard fait trembler l'univers : en enfer , les puissances des ténèbres trembleront à votre aspect ; pour elles vous serez comme des

lions, puisque vous serez forts de la force toute puissante de celui qui les a vaincues et qui est appelé le Lion de la tribu de Juda : c'est la pensée de saint Chrysostôme.

En un mot, dans ce grand jour toutes les merveilles de l'incarnation se renouvelleront en vous et pour vous. Dans l'incarnation Notre-Seigneur prit un corps et une âme qu'il unit à sa divinité. Ce ne fut pas assez pour son amour ; il veut prendre le corps et l'âme de tous ceux qui communient, et il désire que tous les hommes communient, afin de faire de tous les hommes d'autres lui-même, en sorte que la terre ne soit plus habitée que par des fils de Dieu, par d'autres Jésus-Christ ; il veut donc prendre votre corps et votre âme en particulier, pour les unir intimement à sa divinité. Si vous le laissez agir en vous, il réglera tous les mouvements de votre cœur ; à la place de votre vie humaine, terrestre, imparfaite, il vous communiquera sa vie divine, sa vie sainte et parfaite. Vous pourrez dire avec l'apôtre saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, qui pense en moi, qui parle en moi, qui aime en moi, qui agit en moi. »

Heureux enfans, que votre dignité sera grande ! Vous serez comme des dieux ; vous

serez les enfans du Très-Haut , les frères de Jésus-Christ ! Trouvez, si vous pouvez, quelque chose de plus grand que vous parmi les créatures, au ciel et sur la terre. Mais, mes enfans, cette dignité si haute, gardez-vous de la dégrader par des actes indignes. Quel respect ne devez-vous pas avoir pour vous-mêmes ! pour ce corps qui bientôt ne sera plus votre corps, mais le corps de Jésus-Christ ! Quelle modestie dans vos regards ! quelle modestie dans vos paroles ! quelle douce gravité dans toutes vos démarches ! quelle vigilance sur tous vos sens ! quelle dignité dans toute votre conduite ! Vous serez d'autres Jésus-Christ, vous devrez vous conduire comme Jésus Christ.

Je suppose donc une personne qui aurait eu le bonheur de voir le Sauveur lorsqu'il conversait parini les hommes, qu'il habitait la pauvre maison de Nazareth, qu'il assistait aux cérémonies saintes dans le temple de Jérusalem, qu'il parcourait les villes et les bourgades de la Judée, qu'il passait les nuits en prières ; il faudrait qu'en vous voyant après votre Première Communion dans l'intérieur de vos familles, dans nos églises, ou conversant parmi les hommes, ou parlant à

Dieu dans la prière, cette personne pût dire : Ces enfans sont véritablement les images vivantes de Jésus-Christ, c'est à s'y méprendre : même obéissance dans leurs familles, même recueillement à l'église, même charité, même patience, même douceur envers tout le monde, même piété dans la prière.

Cette longue lettre sur la dignité à laquelle vous élèvera votre Première Communion, et sur les obligations qu'elle doit vous imposer, je la termine, mes bons amis, par cette prière dont vous ferez un fréquent usage :

Mon Dieu, je le crois; au moment de la grande action, un prodige semblable à celui qui se renouvelle tous les jours sur l'autel doit s'opérer en moi. Par la consécration, le pain et le vin sont changés en votre corps et en votre sang précieux; ainsi, ô mon Sauveur, d'enfant d'Adam que je suis aujourd'hui, je deviendrai un enfant de Dieu, un autre vous-même. Faites donc, ô mon Sauveur, qu'il ne reste plus rien en moi d'humain et de terrestre que des apparences; que sous des dehors simples, modestes, méprisables peut-être à la sagesse humaine, je cache tous les trésors de la divinité, des pensées divines, des affections divines, une vie toute divine, conforme à ma nouvelle dignité. O

Marie, ma bonne mère, obtenez-moi la grâce de pouvoir dire comme saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Notre-Seigneur qui vit en moi. »

Pour pratique : *se demander à soi-même neuf fois par jour : Si Notre-Seigneur était à ma place, comment vivrait-il ?*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE!...

LETTRE V^e.**LES PETITS AMIS DE DIEU.**


LE GRAND JOUR APPROCHE !... Vous avez vu, mes chers enfans, ce que pensaient de la Première Communion les Sauvages d'Amérique; vous savez ce qu'en pense l'Eglise catholique notre mère; quelles sont ses inquiétudes; ses craintes, ses joies, lorsqu'elle voit arriver le grand Jour; les préparations longues et variées qu'elle emploie pour assurer le succès de cette démarche décisive; vous connaissez la sainteté des engagemens qui se contractent dans ce moment solennel, la dignité sublime à laquelle le jeune communiant est élevé; vous savez tout cela, et tout cela vous aura donné, j'en suis sûr, une haute idée de cette divine action. Je crois vous faire plaisir en vous rapportant aujourd'hui ce qu'en ont pensé des enfans de votre âge; quelles im-

pressions vives , profondes , l'attente de la Première Communion a produites sur eux ; quels moyens ils ont employés , quels efforts , quels sacrifices ils ont faits pour s'y bien préparer.

Voici ce que nous lisons dans la Vie du vertueux Décalogne , élève de l'ancienne Université de Paris. Il avait à peu près votre âge , mon cher Alexandre , lorsqu'il fut question pour lui de faire ce que vous devez faire vous-même dans quelques mois.

« Lorsque les instructions pour la Première
 » Communion furent commencées , Décalo-
 » gne y assista avec la plus grande exacti-
 » tude. Il ne connaissait point d'affaire plus
 » importante que de s'instruire de la religion.
 » La manière dont il assistait à ces exercices
 » n'était pas moins édifiante que son assis-
 » situde : c'était peu pour lui de n'y jamais
 » paraître sans être prêt à répondre sur le
 » sujet qu'on lui avait indiqué , il se faisait
 » encore remarquer par sa modestie et la
 » sainte avidité avec laquelle il écoutait tout
 » ce qui s'y disait. Décalogne ne s'en tenait
 » pas là. Il embrassait avec courage tous les
 » moyens qui peuvent assurer le succès de la
 » Première Communion. Lectures de piété ,
 » conversations édifiantes , bons exemples ,

» instructions publiques et particulières , sa-
 » ges avis d'un directeur, tout était reçu avec
 » joie et actions de grâces, tout fructifiait et
 » produisait au centuple dans un cœur si
 » bien préparé.

» Chaque jour, en l'approchant du terme
 » désiré, semblait lui donner encore un nou-
 » veau degré d'ardeur. La pensée de la Pre-
 » mière Communion entraînait dans toutes ses
 » actions : s'il offrait son cœur à Dieu, à son
 » lever et dans le courant de la journée, c'é-
 » tait en se rappelant que dans peu ce cœur
 » devait lui servir de sanctuaire ; s'il lui de-
 » mandait dans ses prières le pain de chaque
 » jour, c'était en soupirant après le pain dé-
 » licieux des anges ; s'il s'appliquait au tra-
 » vail, c'était pour se rendre plus agréable à
 » celui dont il est dit qu'il fut dans les tra-
 » vaux dès sa jeunesse ; s'il assistait au saint
 » sacrifice, c'était en se rapprochant par les
 » désirs les plus ardents de cet heureux jour
 » où il aurait le bonheur de recevoir dans
 » son cœur la victime sacrée qu'il adorait
 » sur l'autel ; s'il allait à confesse, c'était
 » dans le dessein de se purifier de plus en
 » plus des moindres taches, et de préparer
 » par avance au Roi de gloire une demeure
 » qui pût lui être agréable. Son cœur, en un

» mot, était tellement pénétré de ce grand
 » objet, que tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il
 » disait, semblait s'y rapporter comme na-
 » turellement.

» Lorsqu'il n'y eut plus que deux ou trois
 » mois jusqu'au terme de la Première Com-
 » munion, Décalogne put redoubler encore
 » de vigilance. Quelle ferveur alors dans ses
 » exercices de piété ! quelle exactitude à rem-
 » plir ses devoirs d'écolier ! quelle parfaite
 » soumission aux volontés de ses maîtres !
 » quelle attention à éviter tout ce qui pou-
 » vait faire de la peine à ses condisciples !
 » quel empressement à saisir les occasions de
 » les obliger ! quelle fidélité à tous les points
 » de la règle ! quelle horreur des moindres
 » fautes ! et au milieu de tout cela, quel con-
 » tentement, quelle joie, quelle paix inal-
 » térable !

» La vie tout innocente que Décalogne me-
 » nait depuis si long-temps, était sans doute
 » la meilleure préparation qu'il pût apporter
 » à la confession générale : le temps cepen-
 » dant était venu de s'y préparer d'une ma-
 » nière plus prochaine ; et comme il était
 » bien convaincu de l'importance de cette
 » action, et de l'influence qu'elle a nécessai-
 » rement sur la Première Communion, il

» employa pour la rendre parfaite tous les
 » moyens que peut suggérer la prudence. Il
 » n'épargna ni temps ni soin dans la recher-
 » che de ses fautes ; mais il s'appliqua sur-
 » tout à en concevoir le repentir le plus sin-
 » cère : rien ne le touchait plus sensiblement
 » que cette bonté pleine de tendresse avec
 » laquelle le bon Pasteur, après lui avoir
 » pardonné toutes les infidélités dont il se
 » reconnaissait coupable, lui promettait en-
 » core de se donner à lui, avec l'abondance
 » de ses grâces dans le sacrement de son
 » amour.

» Quand il considérait le bonheur et la
 » gloire de l'âme fidèle qui s'unit à son Dieu
 » par la Communion, le temps lui paraissait
 » ennuyeux ; il eût voulu pouvoir franchir
 » en un instant l'espace qui le séparait du
 » grand Jour. Quoi ! attendre encore tant de
 » jours ! disait-il ; mon Dieu ! que ce terme
 » est éloigné ! il me semble que je n'y arri-
 » verai jamais ! Mais quand, d'un autre côté,
 » il venait à réfléchir sur le malheur d'un
 » enfant qu'une aveugle et criminelle pré-
 » somption conduit à la Table Sainte sans
 » les dispositions requises, et qui trouve la
 » mort au sein même de la vie, il ne pou-

» vait s'empêcher de trembler pour lui-
 » même.

» La retraite qui précéda la Première Com-
 » munion ne pouvait rien ajouter à sa fer-
 » veur, qui plus d'une fois avait eu besoin
 » d'être modérée par la prudence de ses maî-
 » tres ; mais on ne saurait croire combien elle
 » fut avantageuse à tous ceux qui eurent le
 » bonheur d'en partager les exercices avec
 » lui ; tant sa ferveur, sa piété, son recueil-
 » lement étaient capables de toucher les
 » cœurs les plus indifférens, et de les péné-
 » trer de la grandeur de l'action qu'ils al-
 » laient faire. »

Voici encore un modèle pour vous, mon-
 cher Alexandre : c'est le jeune Aronio de Fon-
 tenelle. « On ne peut exprimer quelle fut sa
 » fidélité et sa ferveur, lorsqu'il vit appro-
 » cher le moment où, pour la première fois,
 » il devait s'unir à son Dieu. Il apporta plus
 » de soins encore et plus d'exactitude à l'ac-
 » complissement de tous ses devoirs. Ainsi
 » disposé à l'action la plus sainte, il la fit avec
 » une piété si tendre, avec un respect si pro-
 » fond, qu'il remplit d'édification et d'atten-
 » drissement tous ceux qui en furent témoins.
 » A cette mémorable époque où son cœur
 » brûlait déjà pour le Seigneur d'un amour

» ardent et qui ne se refroidit jamais, il for-
 » ma des résolutions fortes et généreuses :
 » heureux indice de cette sagesse qui dirigeait
 » ses démarches, et de cet éloignement du
 » monde qui toujours lui fit éviter ces amu-
 » semens plus propres à amollir l'âme qu'à
 » délasser l'esprit. »

Que vous dirai-je maintenant, mes chers amis ? relisez, étudiez, imitez.

Je ne vous oublie pas, ma bonne Marie, j'ai aussi de beaux exemples à vous proposer.
 « Thérèse du Bois-Auger était comme vous
 » d'un caractère vif, auquel se joignait un
 » grand empressement pour les plaisirs. Les
 » avis de son confesseur firent peu à peu pré-
 » valoir en elle l'amour de ses devoirs. Aussi,
 » dans la suite, elle répondait aux personnes
 » qui lui demandaient si elle n'avait jamais
 » aimé le monde : J'ai été mondaine jusqu'à
 » dix ans. Son guide la prépara pendant une
 » année à la Première Communion. Plus elle
 » approchait du grand Jour, plus elle était
 » pénétrée d'amour et de reconnaissance pour
 » un Dieu qui consentait à l'honorer de sa
 » présence ; chaque instant diminuait l'illu-
 » sion qui l'avait séduite à son entrée dans le
 » monde ; quoique si jeune encore, elle entre-
 » voyait déjà le vide et l'ennui qui suivent

» ces amusemens; elle s'affermissait dans
 » cette façon de penser par ses confessions fré-
 » quentes et son assiduité aux exercices qui
 » devaient la disposer au bonheur qu'on lui
 » promettait.

» Ses fautes étaient assez légères pour la
 » rassurer; cependant elle ne s'en accusait
 » qu'en répandant un torrent de larmes. Après
 » de si grandes marques de contrition, quelle
 » dut être la vivacité de ses sentiments à la
 » Table Sainte ! La manière dont elle com-
 » mença dès-lors et continua depuis à se com-
 » porter, nous fait assez connaître de quelle
 » abondance de grâces Dieu l'enrichit en se
 » donnant à elle. Il descendait dans un cœur
 » qui désirait avec l'amour de l'épouse des
 » Cantiques de s'unir à lui; il prenait pos-
 » session d'une âme qui avait soupiré après
 » cette union, comme le cerf altéré soupire
 » après les sources d'eau vive où il pourra
 » étancher sa soif. »

Vous serez mieux partagée que votre frère,
 ma bonne Marie; mais j'espère qu'il n'en
 sera pas jaloux : vous aurez sous les yeux
 trois modèles de votre préparation. Vous
 venez de voir le premier, voici le second :
 « Alexandrine du Tour était bien jeune en-
 » core, lorsqu'elle assista à des instructions

» communes établies à Londres, pour pré-
 » parer les enfants des émigrés français à leur
 » Première Communion. En ornant son es-
 » prit des plus importantes vérités chrétien-
 » nes, elle s'était enrichie des dons sublimes
 » de la grâce : attention, docilité, ouver-
 » ture du cœur, ardeur pour la prière, em-
 » pressement pour tout genre de bien con-
 » forme à sa capacité, ferventes et continuel-
 » les aspirations vers le trône de l'Agneau,
 » dévotion filiale à Marie, zèle à remplir tous
 » ses devoirs, rien en elle qui ne promît à
 » sa respectable mère le plus heureux avenir :
 » pour elle, Alexandrine devait être un mo-
 » dèle de piété, comme à ses frères et à ses
 » sœurs un touchant exemple de régularité
 » et de vertus.

» Son application et sa ferveur la firent
 » admettre parmi les enfans qui devaient pour
 » la première fois de leur vie participer au
 » pain des Anges ; mais, mon Dieu, quelle
 » admirable préparation votre petite et in-
 » nocente créature apporta à l'examen de sa
 » conscience ! Aux yeux de sa foi l'ombre
 » d'une faute fut un crime, du moins son
 » cœur en jugea de même, et sa confession
 » générale se termina par des torrents de lar-
 » mes qu'elle répandit au souvenir des fai-

» blesses qui échappent à la fragilité de la
 » nature ; déjà parmi ses compagnes elle fut
 » reconnue, citée comme la fidèle imitatrice
 » des David et des Manassès, des Pierre et
 » des Magdeleine. De vieux pécheurs, d'an-
 » ciens ennemis de la vertu, revenus aux
 » principes et à la morale du christianisme,
 » ambitionnaient la rare componction de la
 » jeune pénitente ; mais que ne se montra-
 » t-elle point au plus beau de ses jours ! Elle
 » y parut encore bien au-dessus d'elle-même ;
 » elle avait soupiré après la Première Com-
 » munion comme après le paradis de la terre ;
 » elle avait salué avec transport cette chère
 » aurore qui commençait pour elle le jour
 » de la félicité ; elle vole à la maison du Sei-
 » gneur, et appelle avec une innocente im-
 » portunité le moment du triomphe de son
 » amour. Au milieu de tous les communians,
 » elle fixait les regards par son attitude, par
 » son anéantissement, par sa physionomie
 » toute angélique, et par les larmes délicieu-
 » ses qui inondaient son visage. Mais à l'in-
 » stant où le Saint des Saints descendit dans
 » son âme, elle ne put contenir plus long-
 » temps les transports de sa joie. Ses soupirs
 » s'échappèrent, ses longs et si expressifs san-
 » glots retentirent dans l'enceinte sacrée ; tous

» les cœurs furent pénétrés, tous les yeux
 » furent mouillés en se fixant sur l'enfant
 » béni qu'ils voyaient au milieu d'eux. On
 » eût voulu recueillir ses larmes comme au-
 » tant de perles précieuses : son âme était
 » alors si belle et si pure !... »

— « Aussitôt que Victoire de la Fosse-
 » Moison eut appris qu'elle devait se prépa-
 » rer à sa Première Communion, elle ima-
 » gina mille privations, mille sacrifices, pour
 » se rendre plus digne de cette grande action :
 » elle méprisa la parure et tout ce qui lui
 » paraissait tenir aux vanités du monde. »

Voilà donc, mes chers amis, ce que pen-
 saient de la Première Communion, des en-
 fants de votre âge ; voilà les soins qu'ils met-
 taient à s'y préparer. Comme vous voyez, ils
 prenaient la chose à la lettre, ils regardaient
 cette action comme la plus belle, la plus
 grande de leur vie, et en cela ils ne se trom-
 paient pas. Vous les estimez bienheureux
 d'avoir compris cette vérité ; vous ambition-
 nez le bonheur de faire une Première Com-
 munion qui ressemble à la leur : cette am-
 bition vient de Dieu. Courage ! pour arriver
 au même résultat prenez les mêmes moyens.
 Ainsi je vous adresserai, en finissant, les pa-
 roles que le Seigneur lui-même adressa autre-

fois à Moïse en lui donnant le modèle de l'arche d'alliance. « Regardez, lui dit-il, et faites suivant le modèle que je vous ai montré au sommet de la montagne. » Et vous aussi, mes enfants, appelés à préparer dans votre cœur une arche d'alliance où doivent reposer non des ombres et des figures comme dans celle de Moïse, mais la réalité et votre Dieu lui-même en personne, regardez et faites suivant les beaux modèles que je viens de mettre sous vos yeux, priez le Seigneur de venir à votre aide dans cet important travail, et dites-lui : O mon Dieu, vous m'ordonnez comme à Moïse de vous préparer une arche d'alliance, et cette arche sainte n'est autre que mon cœur. L'arche d'alliance était revêtue d'or en dedans et en dehors, combien mon cœur ne doit-il pas être plus saint et plus pur ! Revêtez-le donc en dedans et en dehors de l'or de la charité, purifiez-le par les flammes de votre saint amour. Faites-moi la grâce de suivre les beaux modèles que vous venez de me présenter. Je prends la résolution de les imiter dès aujourd'hui. O Marie, ma bonne mère, soutenez mon courage, secondez mes efforts.

Pour pratique : *faire une visite au Saint-Sacrement pour demander la ferveur.*

Adieu mes bons amis; LE GRAND JOUR APPROCHE !...

LETTRE VI^e.

LE CRIME.

LE GRAND JOUR APPROCHE !... Je me rappelle, mes chers enfans, que pendant les longues soirées de l'hiver dernier, nous lisions ensemble l'histoire de l'Ancien Testament. Cette lecture vous faisait grand plaisir, et vous la faisiez ou vous l'écoutiez tour à tour avec bien de l'attention. Aussi, j'espère que vous n'aurez pas oublié les dernières circonstances de la vie de Moïse. Vous savez qu'après avoir conduit les enfans d'Israël aux portes mêmes de la Terre promise, le saint législateur fit réunir toutes les tribus. Il rappela de nouveau à ce peuple inconstant les prodi-

ges nombreux que le Dieu d'Abraham avait opérés en leur faveur : la délivrance d'Egypte, le passage de la mer Rouge, le voyage dans le désert, l'eau sortie du rocher, la manne tombée du ciel, enfin la loi sainte que le Seigneur avait daigné leur donner. Il fit de nouveau devant tout le peuple assemblé la lecture de cette loi : il leur annonça, de la part de Dieu, des bénédictions et une prospérité constante s'ils étaient fidèles ; mais en même temps il leur prédit des châtimens et des calamités affreuses, si jamais ils devenaient prévaricateurs. Le saint vieillard termina cette lecture par ces paroles imposantes : « Et maintenant, enfans d'Israël, j'en prends à témoin le ciel et la terre : j'ai mis devant vos yeux la vie et la mort, c'est à vous de choisir. »

Et moi aussi, mes bien chers enfans, j'en prends le ciel et la terre à témoins, devant vous sont la vie et la mort : choisissez. Dans la grande action que vous allez faire, vous trouverez la vie ou la mort : c'est au nom du Ciel que je vous l'annonce ; c'est de la part de Dieu, qui ne peut se tromper, et qui a dit, *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang possède la vie éternelle ; et ailleurs, Celui qui*

communie mal, mange et boit sa propre condamnation..

Déjà vous avez vu que la bonne Première Communion est une source de gloire et de bénédictions : qu'il m'était doux de vous entretenir de ces consolantes pensées ! Aujourd'hui ma tâche est bien différente : la vôtre l'est aussi. Ce n'est plus à la confiance , à la joie, c'est à la terreur, et encore à la terreur, que vous devez ouvrir votre âme ; et malheur à l'enfant qui ne tremblerait pas au récit des choses que nous allons dire !

Un mot terrible vient frapper mon oreille : Malheur ! malheur ! Et qui prononce ce mot fatal ? C'est celui-là même qui est venu pour sauver tous les hommes ; c'est notre aimable Sauveur. Quoi ! lui, si doux , si miséricordieux, si patient ; c'est lui qui dit , Malheur ! Et malheur à qui ? — Aux Juifs qui le persécutent ? Non. — Malheur ! mais à qui ? — Aux soldats inhumains qui se jettent sur lui au jardin des Olives, et le traînent comme un malfaiteur devant Anne et Caïphe ? Non. — Malheur ! mais à qui ? — A Pilate qui le condamne à mort, à Hérode qui le traite d'insensé, à la populace qui le couvre d'opprobres ? Non. — Malheur ! mais à qui ?

— Aux bourreaux qui portent sur lui leurs mains sacrilèges et le clouent à la croix? Non. — Malheur ! mais à qui donc ? A celui par qui le Fils de l'homme sera livré ; mieux eût valu pour lui de n'être jamais né. Et cet homme maudit, c'est Judas ; et l'enfant qui communie mal est un nouveau Judas. Malheur donc à lui ? malheur au nouveau Judas !

Voyez en effet, mes tendres amis, l'afreuse ressemblance qui existe entre son crime et celui du perfide disciple. Avant de consommer son forfait, Judas s'en va trouver les princes des prêtres et leur propose le plus horrible contrat dont il soit possible d'avoir l'idée. « Combien voulez-vous me donner, leur dit-il, et je vous le livrerai ? — Trente deniers ; » lui répondent les prêtres. Judas accepte, et trente deniers sont le prix du Fils de Dieu, du Roi des hommes et des anges. Or, chez les Juifs, trente deniers étaient juste le prix du plus vil esclave.

Ce n'est pas avec des hommes, que l'enfant sacrilège traite du prix de sa trahison ; c'est avec Satan. « Que veux-tu me donner, dit-il au prince des ténèbres, et je te le livrerai ? — Je t'épargnerai la honte de dire tel péché en confession ; tu vivras sous mon

empire au gré de tes penchans. » Il accepte ; ainsi ce n'est plus de l'argent qu'il demande, c'est l'horrible bonheur d'être esclave de l'enfer. Quel plaisir pour Satan ! quel affront pour le Sauveur.

Après avoir passé son horrible marché, Judas revient et se met à table avec Jésus-Christ et les autres disciples. Pour lui inspirer des remords , le Sauveur lui fait entendre qu'il sait tout ce qui s'est passé : « Vous êtes purs, dit-il, mais vous ne l'êtes pas tous, un d'entre vous doit me livrer. » Les Apôtres attristés de cette parole demandent successivement au Sauveur : *Est-ce moi ?* Judas a l'effronterie de lui faire la même question. Alors Jésus, espérant peut-être que la honte de se voir découvert toucherait le cœur du perfide, lui répond formellement : *Oui, c'est vous !* Il va même plus loin : supposant que la crainte des châtimens serait capable de le toucher, il dit : *Le Fils de l'homme s'en va , mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré ; il eût mieux valu pour lui n'être jamais né !* Judas demeure insensible.

Après avoir promis au démon de servir sa rage en lui livrant Jésus-Christ , l'enfant sacrilège vient aussi prendre place parmi les fidèles ; il assiste aux catéchismes , aux exer-

cices de la retraite; on le voit avec les autres aux pieds du saint tribunal. En vain Jésus-Christ lui fait entendre, par la voix intérieure du remords, qu'il n'est pas pur, que le Ciel est instruit de son mauvais dessein; en vain il lui fait entrevoir tous les malheurs dont il est menacé; comme Judas il reste insensible.

Après le souper, Judas s'évade et va chercher les soldats. Le Sauveur de son côté se rend au jardin des Olives. Intrépide dans l'exécution de son crime, le perfide s'avance pendant les ténèbres de la nuit; il cache son noir dessein sous le dehors du respect et de l'amitié. « Celui que j'embrasserai, dit-il aux Juifs, c'est celui-là même que vous saisissez. » Il s'approche donc du Sauveur : « Maître, lui dit-il, je vous salue; » et il le baisa. L'Agneau de Dieu ne refusa point ce baiser qui lui fut plus cruel que tous les autres outrages de sa passion. Il se contenta de répondre ces paroles capables d'amollir un tigre : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire? Quoi! Judas, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'homme!* A ce signal les soldats se jettent sur leur innocente victime.

Fidèle à son pacte infernal, le nouveau Judas commence par tromper ses parens, ses

maîtres, son confesseur, par des promesses mensongères et des dehors hypocrites de sincérité et de vertu. Le grand Jour arrive, et le voilà plus audacieux que Judas, qui cache du moins son forfait dans les ombres de la nuit; le voilà, dis-je, pendant que les plus augustes mystères s'accomplissent, à la lumière du soleil, en présence des anges prosternés autour de l'autel, à la vue de tout le peuple qui adore en silence, sous les yeux de ses parents et de ses maîtres, au milieu de ses compagnons attendris; le voilà seul, insensible, qui se lève et s'avance froidement pour consommer son forfait. Après lui marche une troupe hideuse d'esprits infernaux, qui se préparent à exercer leur fureur sur l'Agneau de Dieu. En vain du fond des sacrés tabernacles, Jésus-Christ lui demande comme au perfide disciple : « Mon enfant, pourquoi êtes-vous venu ici? qu'ai-je pu faire pour vous, que je n'aie pas fait? en quoi vous ai-je contristé? Ah! si un étranger, si un païen, si tout autre que vous venait me trahir, cela me paraîtrait plus supportable; mais vous! vous que j'ai tant aimé, vous si jeune encore, vous mon ami, mon enfant, vous venez me trahir par un baiser! » Rien ne l'arrête, rien ne le touche, Déjà il est à

genoux , l'hypocrite , au pied de l'autel : le prêtre vient lui apportant son Sauveur. C'en est fait. Collant , comme Judas , une bouche impure sur la face adorable du Fils de Dieu , il a consommé son crime. Ce n'est plus de soldats inhumains ni de valets insolens que Jésus est environné , c'est entre les mains des légions infernales qu'il se trouve , c'est à leur rage implacable qu'il est livré sans défense. Malheureux enfant ! voilà donc ton ouvrage ! Du milieu des anges et des chérubins , le Saint des Saints descendu dans l'ordure d'un cœur coupable , le Verbe éternel sous les pieds de Satan , l'Agneau de Dieu en proie à des loups cruels , Jésus trahi , trahi par un enfant , trahi la première fois qu'il vient se donner à lui ! Commencer par où Judas a fini , juste ciel , quel coup d'essai !

Judas , en trahissant son divin Maître , le fit tomber entre les mains des Juifs , qui ne lui épargnèrent aucun des outrages que la haine la plus implacable et la cruauté la plus raffinée peuvent inventer. Les fouets , les crachats , les soufflets , la couronne d'épines , le roseau de dérision , la robe d'ignominie , la nudité , la croix , rien ne fut omis. Voilà ce que nous savons.

Mais , mes chers enfans , ce que nous ne savons pas , ce que vous seul pouvez savoir , ô Jésus ! ce sont les tourmens que vous endurez dans l'horrible prison d'un cœur vendu à Satan. Ce que nous savons , cependant , c'est que , plus méchant encore que les Juifs , dont la haine permit au moins d'enfermer le corps du Sauveur dans un sépulcre neuf , où sa chair ne trouva point la corruption , l'enfant sacrilège l'enferme dans un tombeau d'un cœur rempli de l'infection et de la pourriture du péché ; semblable à ces tyrans dont vous avez lu l'histoire , qui attachaient leurs malheureuses victimes à des cadavres infects et les faisaient ainsi mourir dans ces horribles embrassemens.

Mais voici , mes chers enfans , le caractère distinctif du crime de l'enfant sacrilège. Le crime de Judas secondait en quelque sorte l'amour du Sauveur pour nous. Il y trouvait une espèce de consolation ; c'est ce que veulent dire ces paroles qu'il répétait à ses Apôtres quelque temps avant sa passion : *Il est un baptême de sang dont je dois être baptisé , et combien je désire de le recevoir !* Comme s'il eût dit : « La trahison de Judas , les outrages de la mort qui pour moi en seront la suite , serviront à la gloire de mon Père ; je

m'en réjouis, afin que l'œuvre pour laquelle je suis venu soit accomplie.

Mais le crime de l'enfant sacrilège lui ôte même cette consolation. Que dis-je ? il détruit autant qu'il peut l'œuvre de la rédemption, il tend à priver le Sauveur du prix de son sang et de sa mort ; il relève le trône du démon que Notre-Seigneur avait abattu ; il outrage Dieu le Père, que le Sauveur avait glorifié sur le Calvaire ; il attaque le Sauveur lui-même jusque dans sa gloire. Sans doute le Sauveur ne souffre plus, mais l'enfant profanateur en est-il moins coupable ? Un fils lance une flèche meurtrière contre son père ; en est-il moins parricide, parce que son père s'est trouvé au-dessus de ses atteintes ? L'état glorieux du Sauveur est donc ce qui rend le sacrilège plus inexcusable, puisque le coupable sait mieux peut-être que Judas que c'est à un Dieu qu'il s'en prend, et ce n'est pas sa faute s'il ne le crucifie pas aussi réellement que les Juifs.

La Première Communion sacrilège est donc le crime des crimes. Non, je ne m'étonne plus que le Sauveur, la douceur et la bonté même, ait prononcé contre celui qui le commet cet anathème foudroyant : *Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera*

trahi ! Oui, malheur, et cent fois malheur !

Tremblans, interdits à la pensée d'un pareil attentat, vous me demandez peut-être, mes bons amis, s'il est dans votre catéchisme quelque enfant assez malheureux pour s'en rendre coupable ? Je n'ose répondre, mais ce que je sais, c'est que mon divin Maître, promenant ses regards sur ses disciples assemblés pour faire avec lui la dernière Cène, leur disait : *Vous êtes purs, mais vous ne l'êtes pas tous.* En vous considérant, en ce moment où vous prétendez aussi participer au festin du Sauveur, ne puis-je pas dire : « Vous êtes purs, mais vous ne l'êtes pas tous ? » Sur douze Apôtres il y eut un Judas ; qui me répond que sur un nombre d'enfans bien supérieur, il n'y en aura pas un ? Un Judas parmi vous ! Oh ! mes enfans, si votre conscience n'est pas pure, n'êtes-vous pas effrayés du rôle que vous allez jouer ? Ah ! plutôt ouvrez à votre confesseur ce cœur dont l'ennemi est maître, mais d'où il est encore facile de le chasser.

Contristés comme les Apôtres, vous poussez peut-être plus loin vos interrogations, et vous me demandez l'un et l'autre : « S'il y a un Judas dans notre catéchisme, où est-il ? »

Et vous surtout, ma bonne Marie, vous ajoutez peut-être tout bas cette question que faisaient les Apôtres : « Est-ce moi ? » et en la faisant vous tremblez, et vous avez raison ; qui ne tremblerait dans une pareille incertitude ? Toutefois , ma pauvre enfant , cette crainte même est un motif de vous rassurer : plus vous craindrez, moins vous serez exposée à mal faire. Qui donc sera le Judas , s'il doit par malheur s'en trouver un dans votre Première Communion ? Je vais vous le dire. Ce sera l'enfant qui fera une mauvaise confession. Voilà le Judas, malheur à lui ! Oh ! qu'il eût mieux valu pour lui de n'être jamais né !

Cependant, mes bons amis , il est d'autres enfans qui, sans commettre cet horrible sacrilège, ne feront pas une bonne Première Communion. Ils feront une Communion à peu près inutile. Ce sont ces enfans dissipés, légers, esclaves de mille petits défauts, tels que la paresse, la désobéissance, la gourmandise, la jalousie, le mensonge, que sais-je ? D'ailleurs sans piété, sans amour pour la prière, ils ne sentent point l'importance de l'action qu'ils vont faire; ils arrivent à la veille du grand Jour à peu près aussi imparfaits que six mois auparavant. Ils communient, et le

sang du Sauveur tombe sur leur cœur mal préparé, comme une semence répandue sur le grand chemin ; foulée aux pieds des passans ou enlevée par les oiseaux, elle disparaît sans avoir pu germer : ou bien encore le sang divin tombe sur leur âme comme la rosée du ciel sur les rochers arides qu'elle n'amollit pas, qu'elle ne féconde pas, et où elle ne laisse aucune trace de son passage. Quel affront à Jésus-Christ, que de rendre ainsi inutile son sang précieux ! Quel malheur pour cet enfant ! Hélas ! quelle ressource lui restait-il ? si la plus grande action de la vie, cette action qui fait d'ordinaire des impressions si profondes et si vives, qui amène des changemens si consolans, qui prépare une vie toujours sainte, ou du moins un retour presque certain à la vertu, quel malheur si elle le laisse tel qu'elle l'a trouvé ! C'est là, mes enfans, la Communion que vous devez le plus redouter. Mais je m'aperçois qu'il est tard, et je finis.

Tout ce que je viens de vous dire, mes tendres amis, vous aura sans doute effrayés, contristés, troublés. Aussi je ne veux pas vous quitter sans vous laisser quelques paroles de consolation. D'abord, Dieu vous aidera ; tout ce qu'il vous demande, c'est une

grande bonne volonté. Ensuite ce crime atroce d'une mauvaise Première Communion , ce sacrilège dont la seule idée fait dresser les cheveux à la tête, n'est pas encore commis , et il ne tient qu'à vous qu'il ne le soit jamais. Il est encore temps, employez bien les jours qui vous restent ; conjurez Notre Seigneur qu'il vous préserve d'un pareil malheur ; dites-lui : O mon Dieu, ma vie est entre vos mains, ôtez-la-moi, je vous en conjure, plutôt que de permettre que je me rende coupable du crime de Judas. Oui, mon aimable Sauveur, plutôt mourir et mourir mille fois, que de commettre un tel péché. Pénétrez-moi de la crainte du sacrilège ; rendez cette crainte efficace, afin qu'elle me fasse prendre tous les moyens d'éviter un pareil malheur. O Marie, ma bonne mère, priez pour votre enfant; obtenez-moi de votre cher Fils la grâce de le recevoir dans un cœur bien préparé.

Pour pratique : *réciter à genoux au pied d'un crucifix, cinq Pater et cinq Ave Maria en l'honneur de la Passion.*

Adieu , mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !....

LETTRE VII^e.

LE MALHEUR.

LE GRAND JOUR APPROCHE !... La lettre que j'ai reçue hier de votre excellente mère m'a fait grand plaisir, mes bons et chers amis ; elle m'apprend que vous avez l'un et l'autre la plus grande crainte de mal faire votre Première Communion. Oui, j'en suis tout consolé, votre frayeur est une assurance pour vous et pour moi que la grande action sera bien faite. *La crainte du Seigneur*, nous dit le Saint-Esprit, *est le commencement de la sagesse*. Et ailleurs : *Bienheureux celui qui tremble toujours de mal faire*. Plus vos craintes augmentent, et plus mes inquiétudes diminuent. Le crime de Judas ne sera pas le vôtre ; son châtiment ne tombera point sur votre tête. C'est de ce châtiment de Judas et

de tous ceux qui lui ressemblent, que je vais vous parler aujourd'hui.

Vous comprenez déjà, mes chers enfans, qu'au tribunal de Dieu, la punition est toujours proportionnée à l'offense. Plus le péché est grand, plus le châtiment doit être terrible. Vous comprenez aussi, je n'en doute pas, que la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ est le plus grand des crimes : il est donc certain que le plus épouvantable châtiment lui est réservé. Le remords et le désespoir, l'endurcissement et l'impénitence, concevez-vous quelque chose de plus terrible? Eh bien ! vous allez voir que c'est là le châtiment le plus ordinaire des Judas de tous les temps et de tous les âges.

Judas, voyant que le Sauveur était condamné, devint aussitôt la proie du remords. Tourmenté par sa conscience, il s'en va trouver les princes des prêtres, jette à leurs pieds l'argent qu'il avait reçu, en disant : *J'ai péché en livrant le sang du Juste*. Ainsi son crime ne lui fut d'aucun profit. Les prêtres qui l'avaient poussé dans l'abîme, se moquent même de lui : « Qu'est-ce que cela nous fait ? lui disent-ils, c'est ton affaire. »

De quoi sert son forfait à l'enfant sacrilège? Le démon, qui lui avait fait de si belles pro-

messes, qui lui avait promis le bonheur pour récompense de son crime, lui fait maintenant essuyer son mépris, en attendant qu'il puisse à son aise le fouler à ses pieds dans les brasiers éternels. Il croyait se soustraire à la honte de dire son péché, et il voit maintenant que son péché sera manifesté aux yeux de l'univers. Il attendait la paix en vivant au gré de ses penchans, et une voix importune le poursuit en criant : « Il n'y a point de paix pour le profanateur. » Il n'est pas de retour à sa place après la Communion, qu'il dit comme Judas : *J'ai péché en livrant le sang du Juste.* Comme Judas il éprouve des remords cuisans ; et comment n'en éprouverait-il pas ?

Comment un enfant qui peut se dire : A treize ans, à douze ans peut-être, j'ai commis le crime de Judas, j'ai livré le sang du Juste, j'ai trahi Jésus-Christ, je l'ai mis sous les pieds des démons, comment pourrait-il échapper au souvenir importun de sa faute ? Semblable à cet homme dont vous avez lu l'histoire, qui, en ayant tué un autre, croyait toujours voir cet infortuné qui le poursuivait en criant : « Malheureux, pourquoi m'as-tu tué ? » l'image sanglante de Jésus-Christ ne le poursuivra-t-elle pas partout, dans ses occupations, dans ses jeux, dans les compa-

gnies et jusque dans ses songes? ne croira-t-il pas entendre la voix du Sauveur qui lui criera : « Malheureux, pourquoi m'as-tu trahi? » Au milieu même des plaisirs les plus bruyans, les plus capables de l'étourdir, ne lui semblera-t-il pas voir, comme le sacrilège Balthasar, une main formidable traçant autour de lui, en caractères mystérieux, l'arrêt de sa condamnation?

Où cherchera-t-il donc le repos? s'il sort, ses yeux ne tomberont-ils pas continuellement sur des objets capables de lui rappeler le souvenir de son crime? L'église où il a commis son forfait, le prêtre de qui il a reçu la Communion, ses parens sous les yeux desquels il a joué le rôle de Judas, ses amis avec lesquels il est allé à la table sainte, en un mot tout ce qui l'environne, ne lui redira-t-il pas ce qu'il a fait? ne verra-t-il pas partout des témoins et des accusateurs? ne lui semblera-t-il pas que tout le monde le devine, et comme Caïn, qu'il porte sur son front un signe qui le fait reconnaître pour déicide?

Osera-t-il rentrer en lui-même? Ah! c'est là, mes chers enfans, c'est là surtout que la justice divine l'attend. C'est là qu'il trouve le théâtre même de son crime; c'est là qu'il voit écrit en lettre de sang et de sang divin, ces

accablantes paroles ! *Hypocrite ! profanateur ! Judas !*... c'est de là, du fond même de sa conscience, que s'élève à toute heure cette voix plaintive et effrayante : *Malheureux, pourquoi m'as-tu trahi ?*

C'est alors, mes pauvres amis, qu'il comprendra le malheur affreux d'une Première Communion sacrilège. C'est alors qu'il saura ce que signifie cette parole du Sauveur : *Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré !* Que deviendra-t-il ? Harcelé au dehors par des souvenirs importuns, rongé au dedans par le remords, inquiet sur le passé, malheureux dans le présent, tremblant pour l'avenir, il deviendra triste, sombre, mélancolique, insupportable à lui-même et aux autres. Il éprouvera combien on est à plaindre quand on a Dieu pour ennemi, la conscience pour accusateur et le remords pour bourreau. Il sentira donc tout le poids de son crime ; mais se convertira-t-il ? voyez Judas.

Judas a des remords ; il sent qu'il a mal fait : *J'ai péché*, dit-il, *en livrant le sang du Juste*. Mais pour cela revient-il à pénitence ? Écoutez : Judas, méprisé par les prêtres, poursuivi par sa conscience, s'en va et se pend. C'est ici, mes chers enfans, qu'il faut tom-

ber à genoux, et adorer en tremblant les desseins de Dieu sur les profanateurs de nos mystères. L'enfant sacrilège éprouve aussi des remords, mais des remords de colère qui le tourmentent, et non des remords de miséricorde qui le convertissent. Comme Judas, il avoue son crime, il convient de tout ; mais, comme Judas, il n'en persévère pas moins dans son endurcissement.

Oui, mes enfans, l'endurcissement, l'impénitence finale sont les peines ordinaires du sacrilège ; cela est si vrai, que les impies eux-mêmes ne l'ont pas ignoré. Écoutez le trait suivant. Mais je tremble de vous le dire, tant il est épouvantable ! on dirait vraiment que l'enfer révèle ses secrets à certains hommes. Écoutez cependant, et puisse ce que je vais vous apprendre éloigner à jamais du sacrilège quiconque le saura ! Un malheureux jeune homme, entré nouvellement dans la carrière du vice, se plaignait à un vieux impie du dernier siècle d'éprouver des remords qui pouvaient le ramener à la religion. Savez-vous l'horrible moyen que ce vieux scélérat ne craignit pas de lui indiquer ? « Tu te plains de tes remords, lui dit-il, tu crains de te convertir ; va communier, et tu seras bien sûr d'être toujours des nôtres. »

Là-dessus , mes chers enfans , vous allez sans doute me demander : Mais si j'avais le malheur de mal faire ma Première Communion, n'y aurait-il dont plus de pardon pour moi ? Oui , mes enfans , oui , à tout péché miséricorde. Malheur à moi si je venais mettre des bornes à la bonté d'un Dieu qui aurait sauvé Judas, si Judas l'avait voulu ! C'est une vérité de foi ; après un sacrilège , après mille sacrilèges, on peut encore se convertir : Dieu est assez bon pour tout pardonner.

Mais ce que je veux dire, c'est que les sacrements profanés, surtout dans une Première Communion, ne laissent, hélas ! que peu d'espérance de retour. Il y a une malédiction particulière attachée à ce crime, qui ne s'efface presque plus de dessus le front du sacrilège ; car tandis que les autres péchés ne défigurent que quelques puissances de l'âme, sans en corrompre le fond, celui-ci est un poison qui se mêle avec elle et qui n'y laisse rien de sain. *Quiconque communit indignement* , dit l'apôtre saint Paul , *boit et mange sa propre condamnation*. Pour que vous compreniez bien toute la force de cette expression effrayante , il faut, mes chers enfans , que je vous raconte ce qui se pratiquait chez certains peuples de l'antiquité.

Chez eux , lorsqu'un homme était condamné à mort , le bourreau descendait dans le cachot et forçait le criminel à avaler sa sentence. C'était pour imprimer en quelque sorte cette condamnation au cœur du malheureux , et montrer qu'elle était irrévocable. Ainsi , ce que saint Paul veut dire , c'est qu'en communiant indignement , le sacrilège s'incorpore sa propre condamnation. Comprenez bien la force de cette parole. Si la sentence était seulement écrite sur le papier , on pourrait l'effacer , la déchirer , la brûler ; si elle était simplement prononcée de vive voix , on pourrait la révoquer ; si on ne la mettait que dans la bouche du condamné , il pourrait la rejeter : mais , mes chers enfants , il n'en est pas ainsi ; le sacrilège la mange , il l'avale ; elle pénètre jusque dans la moelle de ses os ; elle devient sa propre substance , et ne fait plus de tout son être qu'une masse maudite et destinée au feu. Tant il est vrai qu'il lui est bien difficile de faire changer la sentence qu'il s'est attirée par son péché.

Mais surtout, mes bons amis, quelle ressource peut offrir un enfant sacrilège? quel moyen de le rappeler à Dieu? Parlez-lui de la religion, il ne l'a connue que pour en profaner les mystères; parlez-lui de la bonté de Dieu, il n'aperçoit en lui qu'un juge irrité: comme Adam, il tremble au nom de Dieu, à ce nom qui épanouit le cœur de l'enfant vertueux. Qu'attendre d'une carrière commencée sous de pareils auspices? Rappelez-vous, mes chers enfants, ce que nous lûmes ensemble, l'année dernière, dans votre Évangile: Les parens de saint Jean-Baptiste, frappés d'un prodige qui suivit de près la naissance de ce divin Précurseur, se demandaient les uns aux autres: « Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant? »

A la vue de l'hypocrisie et de la perversité qui signalent une première Communion sacrilège, à la pensée du peu de ressource qui reste après un pareil crime, ne pouvons-nous pas aussi demander: Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant? quel sera, dans l'âge des passions, le jeune téméraire qui, dès l'enfance, s'est élancé comme un géant dans la route du crime? quel sera celui qui, des fonts sacrés du baptême, où son Dieu le revêtit de la robe d'innocence, jusqu'à la

table sainte où il vient trahir son Sauveur, n'a fait qu'un pas ? quel sera celui qui n'a tenu compte de rien, ni des conseils de ses parens, ni des instructions de ses maîtres, ni des avis de son confesseur, ni des remords de sa conscience ; qui n'a porté partout que fourberie et dissimulation ; qui a osé braver Dieu dans ses plus redoutables mystères, et pour tout dire en un seul mot, qui a commencé par où Judas a fini ? Hélas ! de même que Jean-Baptiste étonna la Judée par la sainteté de sa vie, il étonnera probablement par son impiété et le désordre de sa conduite, comme il étonne déjà par le spectacle hideux d'une malice consommée dans l'âge même de la candeur et de l'innocence. Qui pourra mesurer l'espace qu'il parcourra ? dans quels abîmes descendra-t-il, où s'arrêtera-t-il ?

Oh ! mes chers enfans, je n'ose y penser ; ma raison se trouble, je pâlis d'effroi en regardant son avenir ! Fasse le Ciel que mes craintes ne soient pas fondées ! Quoi qu'il en soit, si un enfant avait eu le malheur de commettre le péché dont je viens de vous développer les conséquences, qu'il se souvienne de l'infinie bonté de Dieu ; qu'il retourne avec un cœur contrit et humilié se jeter aux pieds de son confesseur ; là il trouvera un

père tendre et compatissant, qui le recevra dans ses bras, comme le père de l'enfant prodigue reçut son fils pénitent; il relèvera son courage, et s'il est docile à ses conseils, son péché lui sera remis, et il pourra encore chanter pendant l'éternité les miséricordes infinies du Seigneur.

Pour vous, mes chers enfants, priez le Seigneur qu'il vous préserve d'une mauvaise Première Communion. O mon Dieu, ne permettez pas qu'il y ait parmi nous un seul enfant sacrilège. Vous avez dit, en mourant sur la croix, que tout était consommé, ne permettez pas qu'un seul d'entre nous renouvelle les outrages de votre passion, et vous crucifie de nouveau. Au nom de votre croix, au nom de votre amour, donnez-nous la force de prendre tous les moyens, de faire tous les sacrifices nécessaires à une bonne Première Communion. O Marie, notre bonne mère, obtenez-nous cette grâce de votre cher Fils.

Pour pratique : *faire une mortification pour être préservé du malheur d'une mauvaise Première Communion.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !...

LETTRE VIII^e.**LA MORT.**

LE GRAND JOUR APPROCHE !... Dans ma dernière lettre, je vous disais, mes chers enfans, que l'endurcissement et la mort dans le péché sont les châtimens ordinaires d'une Première Communion sacrilège ; je voudrais m'être trompé, mais, hélas ! ma longue expérience ne me permet guère de croire à cette consolante erreur. L'avant-dernière année de mon séjour en Amérique, un de mes confrères fut appelé près d'un malade, Français d'origine. Cet homme, déjà sur le déclin de l'âge, vivait, comme bien d'autres, dans l'indifférence pour ses devoirs de religion. On

l'avait toujours vu sombre et rêveur ; il n'était cependant pas d'un caractère mélancolique ; rien ne lui manquait, d'ailleurs, du côté de la fortune ; il possédait une riche plantation ; ses esclaves étaient nombreux ; sa famille ne lui offrait que des sujets de consolation. Cependant il souffrait, il était malheureux ; impossible de le voir deux fois sans s'apercevoir qu'il était en proie à quelque noir chagrin.

Cet homme tombe malade ; sa vertueuse famille s'empresse d'avertir le missionnaire. Celui-ci arrivait d'une excursion chez les Sauvages ; n'importe : quoique épuisé de fatigue, il part sur-le-champ et arrive à l'habitation. Tout le monde voit arriver le ministre du salut avec la plus grande joie ; on espère qu'il apportera au malade quelque consolation efficace. Celui-ci, informé de la venue du prêtre, consent à le voir et à lui parler. Que se passa-t-il dans cet entretien ? c'est un secret connu de Dieu seul. Quoi qu'il en soit, l'entrevue fut assez longue. Le prêtre sort enfin et revient bientôt après avec les derniers sacrements : il apporte surtout la consolante Eucharistie, ce gage sacré de la résurrection et de la vie.

A la vue de son Dieu, le malade s'écrie tout-à-coup d'une voix effrayante : *Voilà mon juge !* Le missionnaire cherche à le rassurer ; c'est en vain. *J'ai péché*, continue le malade, *j'ai livré le sang du Juste. La première fois de ma vie j'ai communie indignement.* A ces mots il se couvre le visage et s'enfonce dans son lit en proie à d'horribles convulsions. On le découvre, le prêtre veut lui parler, il est mort ! mort en désespéré ! il est mort, et il a été enseveli dans l'enfer. Quelle mort ! quelle sépulture ! quelle éternité ! Voilà cependant la suite d'une Première Communion sacrilège.

Voici, mes chers enfans, un autre trait plus rapproché de nous et plus récent encore. C'était dans une ville de France, peu éloignée d'une petite campagne que je ne vous nommerai pas, mais que vous connaissez beaucoup. On se préparait à faire la Première Communion de la paroisse. La retraite est finie, le grand Jour arrive. Le ciel paraît plus pur, et le soleil semble se lever plus brillant que de coutume, pour éclairer l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans un grand nombre de cœurs innocents. Mais quelle terrible scène il doit éclairer en même temps ! On se rend à l'église ; la joie brille

sur tous le fronts; un seul paraît triste et soucieux. Le saint sacrifice commence; le beau cantique :

Troupe innocente
D'enfans chéris des cieux ,
Dieu vous présente
Son festin précieux.

porte l'allégresse dans tous les rangs : on voit les enfans palpiter d'espérance et d'amour. Voici le moment d'aller à la table sainte. La communion commence. Le plus profond recueillement se fait remarquer. Des larmes d'attendrissement mouillent plus d'une paupière. Le Dieu caché fait sentir à tous son auguste présence. Mais quelle n'est pas la surprise des assistans lorsqu'ils voient un de ces jeunes enfans tomber tout-à-coup renversé , après avoir reçu la sainte hostie ! On accourt, on le relève; il est roide, il a perdu la connaissance et la parole. On l'emporte dans une maison voisine; on lui prodigue tous les secours. Les médecins arrivent, vainement ils essaient de le rappeler à lui.

La messe finie , son confesseur s'empresse de venir. Il l'appelle, point de réponse; il l'appelle encore, même silence. Enfin on re-

marque dans ses membres quelques mouvements convulsifs. Il ouvre des yeux hagards ; le confesseur redouble ses instances et ses caresses ; il l'embrasse , il lui adresse les plus tendres paroles. Ce malheureux enfant desserre enfin ses lèvres livides , se tourne vers son confesseur , et fait entendre à tout le monde ce peu de paroles : *J'ai fait un sacrilège !...* Il dit , se retourne contre la muraille et il expire !...

A cet exemple j'en ajouterai un autre, dont le public a eu connaissance , mais sur lequel mes relations particulières m'ont fourni les plus grands détails. Un enfant que je pourrais vous nommer faisait ses études dans un de nos principaux collèges. Il y avait été envoyé vers l'âge de dix ans et demi. Tant qu'elle l'avait eu sous ses ailes , sa vertueuse mère l'avait préservé des dangers sans nombre dont l'enfance est environnée. Elle avait eu soin de ne mettre auprès de lui que des domestiques et des maîtres dont la vertu sévère lui était connue. La nécessité seule put l'obliger à s'en séparer. Je ne sais quel noir pressentiment tourmentait son cœur. Pendant le long voyage qu'elle dut faire pour le conduire au collège, elle fut triste et absorbée ; beaucoup de larmes s'écoulèrent de ses yeux. Son fils

était sage, cette pensée la rassurait un peu. Elle se flattait qu'il le serait toujours; malheureusement elle se trompa.

Parmi ses nombreux camarades, son fils rencontra deux enfans, dont l'un avait le même âge, l'autre quelques années de plus. Ils étaient *nouveaux* comme lui; ce fut une raison de se rapprocher. Ils eurent bientôt fait connaissance; hélas! les connaissances de collège se font si facilement! Ces deux nouveaux étaient deux libertins. C'est entre leurs mains criminelles, qu'eut le malheur de tomber notre jeune enfant. Né avec un tempérament bouillant et un cœur sensible, il se laissa bientôt entraîner: il perdit son innocence, et avec son innocence, la paix, la douce paix de son âme. De mauvais livres que ses perfides amis trouvaient moyen d'introduire au collège, achevèrent sa perte.

Cependant les vacances arrivèrent. Comme les autres élèves il partit pour retourner dans sa famille; mais il ne rapportait ni le même cœur, ni le même visage. Ses parens, qui étaient chrétiens, et qui voulaient que leur enfant le fût aussi, lui parlèrent de faire sa Première Communion. Par complaisance pour sa mère, le jeune libertin consent à tout. Il apprend son catéchisme, feint de vouloir

se corriger des habitudes de colère, de mensonges, et d'autres péchés qu'il avait contractées au collège : il se confesse, premier sacrilège; il est admis, il communie, second sacrilège.

Ses parents trompés le croient dans de bonnes dispositions; ils le renvoient au collège. Ses supérieurs et ses condisciples s'aperçurent dès les premiers jours que son caractère avait bien changé. Sombre, maussade, un rien suffisait pour l'irriter; insupportable à ses camarades, désobéissant à ses maîtres, il était un sujet de plaintes continuelles de la part des uns et des autres. Sa paresse et son indocilité lui valurent souvent de rudes punitions.

Un jour, entre autres, il poussa la mauvaise volonté si loin, que son professeur le fit enfermer pour quelques heures dans la prison du collège. On lui donne des livres, du papier et tout ce dont il a besoin pour faire ses devoirs. Le moment de le faire sortir arrive; on se rend à la prison. Avant d'ouvrir, on écoute, mais on n'entend rien. On frappe, point de réponse : on ouvre la porte, on l'y trouve pendu ! Vous jugez, mes tendres amis, de l'horreur et de l'effroi qu'inspira un pareil spectacle. Après un premier

moment de stupeur , on regarde sur sa table, on trouve à la place de son devoir une espèce de testament , écrit de sa main. Là , étaient exprimés des sentimens dignes d'un impie , d'un sacrilège , d'un réprouvé. Telle fut la fin de ce malheureux enfant , qui , ayant péché comme Judas , mourut aussi comme Judas.

Puisse cet exemple faire trembler non seulement les enfans qui seraient tentés de mal faire leur Première Communion , mais encore tous ceux qui seraient tentés de scandaliser leurs jeunes camarades !

J'aurais encore bien d'autres traits non moins effrayans à vous raconter ; mais je ne veux pas, mes chers enfans, vous entretenir plus long-temps de ces idées noires : cela fait mal. Ce que nous venons de dire suffit , je l'espère , pour retenir les téméraires qui oseraient braver Dieu dans ses plus redoutables mystères. Je dis redoutables , j'aurais peut-être dû dire quelque chose de plus fort encore ; car les premiers chrétiens désignaient l'auguste Sacrement de l'autel par les noms tout à la fois les plus doux et les plus beaux, et aussi par les expressions les plus propres à porter la frayeur dans l'âme. On voit bien qu'ils venaient d'entendre l'apôtre saint Paul,

signalant les mauvaises communions comme la cause des maladies populaires, des morts subites, et d'une partie des fléaux qui désolent la terre.

Que vous reste-t-il à faire, mes chers enfans ? Ne rien négliger pour éviter un pareil malheur. Effrayés, tremblans, dites à Notre Seigneur : O mon Dieu, je me jette à vos genoux : parlez ; que voulez-vous que je fasse ? je suis prêt à tout pour éviter le malheur d'une mauvaise Première Communion. Faut-il me corriger de mes défauts ? dès aujourd'hui je veux m'en corriger. Faut-il me confesser de tous mes péchés ? je m'en confesserai, quoi qu'il m'en coûte. Faut-il m'en repentir ? je m'en repens de tout mon cœur. Donnez-moi, mon Dieu, une douleur plus vive, une bonne volonté plus grande. O Marie, ma bonne mère, préservez-moi du malheur d'une mauvaise Première Communion.

Pour pratique : *réciter le Souvenez-vous trois fois, afin d'être préservé du sacrilège.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !...

LETTRE IX^e.

LES JEUNES SAUVAGES.

LE GRAND JOUR APPROCHE !... Qu'en pensez-vous, mes bons amis ? n'avais-je pas raison de vous dire comme Moïse aux enfants d'Israël : *J'en prends le ciel et la terre à témoin ; devant vous sont la vie et la mort ?* Comprenez-vous maintenant toute l'étendue de ces consolantes promesses de Notre Seigneur : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie et la mort en lui ; je le ressusciterai glorieusement au dernier jour ?* Comprenez-vous bien aussi la vérité de cette sentence terrible de saint Paul : *Celui qui communie indignement, boit et mange sa propre condamnation ?* Oui, vous comprenez tout cela ; vos cœurs sont partagés entre le désir et la crainte. Vous comprenez que votre Première Communion est vraiment l'action dé-

cisive ; le jour où elle s'accomplira , le plus grand jour de votre vie.

Mais quels moyens faut-il prendre pour assurer le succès de votre Première Communion ? qu'avez-vous à faire pour éviter le malheur affreux du sacrilège ? Nous sommes prêts à tout ; aucun sacrifice, aucun effort ne nous coûtera. Voilà, j'en suis sûr, mes bons amis, quel est votre langage, et je vous connais assez pour affirmer que ce langage est sincère. Je vais donc seconder vos désirs, en vous indiquant tout à la fois les dispositions nécessaires à une bonne Première Communion, et les moyens de les acquérir.

Les dispositions nécessaires pour faire une bonne Première Communion, sont de deux sortes : les unes regardent le corps et les autres l'âme. Les dispositions du corps se réduisent 1° à être à jeun, c'est-à-dire, à n'avoir pris aucune espèce d'aliment depuis minuit du jour où l'on veut s'approcher de la sainte table. Ce jeûne absolu est commandé par le respect que nous devons au corps adorable de Notre Seigneur. Si par mégarde un enfant avalait quelque chose, un fruit, par exemple, ou un morceau de pain, il ne devrait pas communier ce jour-là, mais atten-

dre au lendemain. Soyez sur vos gardes, mes chers enfans, afin d'éviter cet inconvénient. Au reste, votre excellente mère y veillera ; 2° à être habillé modestement. Là-dessus je suis sans inquiétude ; votre bonne mère est là. Qu'il est pénible de voir quelquefois, au jour de leur Première Communion, de jeunes enfans chargés de parures mondaines et qui respirent la plus sotte vanité, pour ne rien dire de plus ! La faute n'en est pas aux enfans, mais aux parens. Eh quoi ! s'imaginent-ils plaire à Notre Seigneur, humilié, anéanti, caché sous les voiles eucharistiques, en envoyant pour le recevoir des enfans couverts de toutes les livrées du monde et de la vanité ? C'est bien peu connaître l'esprit de nos mystères ; n'est-ce pas d'ailleurs se donner, aux yeux des personnes sensées, un ridicule d'autant plus choquant qu'il contraste avec la modeste simplicité du plus grand nombre ?

Quant aux dispositions de l'âme nécessaires à une bonne Première Communion, il'y en a deux principales : 1° la science, 2° la pureté de cœur.

La science dont vous avez besoin pour bien faire votre Première Communion est contenue dans votre catéchisme. Je vous en-

tends, vous allez m'arrêter dès le premier pas. « Bon, me dites-vous, nous savons notre catéchisme, nous l'avons répété tout entier à maman. — C'est très-bien', mes petits amis ; mais comment l'avez-vous répété ? — Presque sans faute. — C'est encore mieux , et je reconnais là votre excellent cœur : vous n'avez si bien appris votre catéchisme , que pour faire plaisir à votre bonne mère ; mais le comprenez-vous bien ? » A cette question vous n'osez répondre , et vous avez raison ; votre silence n'est pas seulement une marque de modestie, c'est encore une preuve de jugement.

Le catéchisme a besoin d'être expliqué, et surtout expliqué par les ministres de Jésus-Christ. C'est à eux que Notre Seigneur a dit : *Allez , enseignez toutes les nations*. En vertu de cette mission divine , la parole du prêtre a une grâce particulière pour donner l'intelligence aux petits enfants. Le prêtre est le représentant de celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfans ; je suis la lumière : oui, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*.

C'est donc la parole du prêtre que vous devez entendre, écouter avec respect et retenir

avec fidélité. Madame votre mère comprend ma pensée ; elle se rappelle ce que j'ai eu plusieurs fois occasion de lui répéter : c'est sur les genoux maternels , que l'instruction doit commencer ; mais cette instruction doit être développée, complétée par le prêtre, divinement chargé d'enseigner. Vous irez donc au catéchisme, vous vous ferez même remarquer par votre assiduité et votre attention ; vous y porterez surtout un grand désir d'apprendre, et une grande persuasion que vous avez besoin d'apprendre.

A quoi comparer l'enfant qui assiste aux instructions sans ce désir d'en profiter ? Une petite scène dont je fus témoin la semaine dernière, va me servir de réponse. Votre tante Augustine avait chez elle une réunion d'enfans ; on leur servit, suivant l'usage, des rafraîchissemens : il y avait des biscuits, des fruits verts et confits, et surtout des sucreries délicieuses. Toute la petite troupe se rangea autour de la table, et vous jugez par vous-même de ce qu'elle fit. Malheureusement il se trouvait un enfant qui n'avait point d'appétit ; on lui offrit de tout, il ne put profiter de rien. Voilà tout juste l'image de l'enfant qui assiste au catéchisme sans désir d'en pro-

fiter. Il est assis à une bonne table; le prêtre distribue des alimens délicieux, la nourriture de l'âme : on la lui présente, mais c'est en vain, il ne reçoit rien, il n'a pas faim de cette viande immortelle.

Quel que soit d'ailleurs le talent de votre catéchiste, les mets qu'il vous présentera n'en seront ni moins substantiels ni moins délicats. C'est toujours la parole qui donne la vie, qui purifie le cœur, qui éclaire l'esprit; en un mot, c'est toujours la parole de Notre Seigneur. Que l'eau coule dans nos fontaines par un canal d'or ou de plomb, elle n'en est ni moins limpide ni moins salubre; de même, quelle que soit la bouche qui vous distribue la parole sainte, elle n'est ni moins utile, ni moins vivifiante. O mes enfans, si vous êtes bien pénétrés de ce que je vous dis, vous aurez une grande faim de cette parole adorable, et avec quel empressement n'irez-vous pas la recueillir!

Voussouvient-il de cette manne dont Dieu nourrit pendant quarante années les enfans d'Israël? La manne, comme vous le savez, était une nourriture délicieuse; elle avait le goût du miel et du pain de fleur de farine. Chaque matin elle tombait du ciel : mais pour en avoir, il fallait se lever avant le so-

leil, la recueillir bien vite avant qu'elle fondît, et l'emporter sous les tentes ; on pouvait alors la conserver toute la journée. Malheur à l'Israélite paresseux ! il était condamné à se passer de manger. Le lendemain la manne tombait de nouveau et servait de pain quotidien. La diligence avec laquelle les Hébreux recueillaient la manne, est un modèle admirable de l'empressement que vous devez apporter au catéchisme. Là on vous distribue une manne bien plus précieuse , puisqu'elle nourrit votre âme, tandis que la manne du désert ne nourrissait que le corps.

Si vous ne sentez pas cette faim de la parole de Dieu, ne manquez pas de la demander ; entrez à l'église avec bien du recueillement, prenez de l'eau bénite avec respect, afin de purifier votre cœur, et faites votre signe de croix en pensant aux grands mystères qu'il exprime. Arrivés à la chapelle du catéchisme, adressez au bon Dieu la petite prière que vous connaissez : « Saint-Esprit, donnez-nous, s'il vous plaît, un grand désir de votre sainte parole, ainsi que les lumières et les grâces nécessaires pour la bien comprendre et pour en bien profiter. » Oh ! quand on a cette faim de la parole de Dieu, rien ne coûte pour aller la recueillir.

Lorsque j'étais en Amérique, il n'était pas rare de voir nos chers Sauvages faire deux et même trois lieues pour entendre le Père. Je me rappelle entr'autres deux enfans à peu près de votre âge, dont le zèle édifiait toute la mission. La cabane de leurs parens était à une lieue et demie de la bourgade principale. N'importe : tous les jours, pendant six mois, ils vinrent exactement au catéchisme. Ils avaient cependant une demi-lieue de bois à traverser, les chemins étaient souvent très-mauvais, et la terre couverte de neige. Rien ne les arrêtait, ils arrivaient dès le grand matin. Combien de fois j'ai vu ces chers enfans mouillés et transis, attendant à la porte de notre petite chapelle le moment de l'instruction ! Souvent je me crus obligé de leur adresser des observations, afin de modérer leur ardeur ; mais malgré mes représentations, ils continuèrent avec la même exactitude. Leurs peines furent bien récompensées : ils savaient et comprenaient très-bien leur catéchisme ; leur piété, leur ferveur égalait leur science, et leur Première Communion me remplit de consolation. La mort de l'un d'eux, arrivée trois ans plus tard, fut la mort d'un saint, je dirais d'un ange, si les anges pouvaient mourir.

En voyant l'empressement, l'attention, la sainte avidité de ces jeunes Sauvages, je ne pouvais m'empêcher de trembler pour tant d'enfans chrétiens qui, malgré toutes les facilités de s'instruire, apportent néanmoins de négligence à venir au catéchisme, tant de dissipation à l'écouter et si peu de soin pour en conserver les fruits. N'est-il pas à craindre qu'au jour du jugement ces pauvres Sauvages ne s'élèvent contre ces enfans lâches et paresseux, et ne demandent leur condamnation ?

Ce n'est pas assez, mes bons amis, d'assister exactement au catéchisme ni même d'y donner une grande attention ; il faut encore y penser lorsque vous en serez sortis ; mais avant de sortir, n'oubliez pas de remercier le bon Dieu de l'instruction que vous aurez reçue. Dans votre vertueuse famille on a conservé le touchant usage de réciter le *benedicite* avant le repas et les *grâces* après. Rien de plus juste ni de plus raisonnable. Ceux qui négligent ce pieux usage donnent d'abord une leçon d'ingratitude à leurs domestiques et à leurs enfans ; de plus, ils ressemblent à cet animal immonde et stupide qui mange le gland sans jamais lever les yeux vers la main bienfaisante qui le fait tomber. Mais, mes

chers enfans, si c'est un devoir de remercier le bon Dieu de la nourriture qu'il donne à notre corps, est-ce une obligation moins sacrée de le remercier de la nourriture qu'il donne à notre âme? Or, je vous l'ai dit, les instructions du catéchisme sont la manne précieuse que Dieu nous envoie pour nourrir nos âmes. Vous lui témoignerez donc votre reconnaissance en ces termes, si vous voulez :

« Mon Dieu, nous vous remercions des ins-
 » tructions que vous venez de nous donner ;
 » faites que ce ne soit pas pour notre con-
 » damnation, mais pour mieux vous connaî-
 » tre, mieux vous aimer, mieux vous servir,
 » et nous rendre de plus en plus dignes de
 » bien faire notre Première Communion. »

Rentrés chez vous, je sais que votre excellente mère vous demandera compte des leçons que vous aurez entendues ; vous vous ferez un devoir et un bonheur de la satisfaire. Il vous est même possible de faire quelque chose de plus. Nous devons avoir ici la Première Communion dans cinq mois ; M. l'abbé chargé d'y préparer les enfans sort à l'instant de ma solitude. Il était venu me communiquer les petites retenues, les analyses, les rédactions ; comme vous voudrez les appeler, qu'un certain nombre de ses

jeunes auditeurs lui font de chaque catéchisme. Ces petites analyses renferment les principales explications données par le catéchiste et les traits d'histoire qu'il a racontés; elles se terminent toutes par une petite prière et une résolution. Ces rédactions supposent beaucoup d'attention de la part des enfans. Elles sont en général bien faites, cependant vous pourriez, mes bons amis, n'en déplaise à votre modestie, faire encore mieux. M. l'abbé me disait que les enfans conservent leur petit travail avec grand soin, c'est un petit catéchisme composé par eux, écrit de leur main, qu'ils relisent avec plaisir. Pour tout cela il ne faut que de la bonne volonté. Unissons-nous pour la demander au bon Dieu. O mon Dieu, donnez-moi un grand respect pour votre sainte parole et un grand désir d'en profiter, puisqu'elle est la nourriture de mon âme. Si les Israélites étaient si diligens à recueillir la manne qui devait entretenir leur vie corporelle, avec quelle ardeur, ô mon Dieu, ne dois-je pas aller recevoir la manne céleste de votre sainte parole ! Je vous demande pardon d'avoir apporté au catéchisme trop peu d'empressement et d'attention, je vous promets d'y assister désormais avec un grand recueillement

et un ardent désir d'en profiter ; je ne négligerai aucun moyen de retenir les sages leçons que j'y recevrai. O Marie , ma bonne mère , bénissez cette résolution , et obtenez-moi la grâce d'y être bien fidèle.

Pour pratique : *bien faire les prières avant et après le catéchisme.*

Adieu , mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !...

LETTRE X^e.

LES PETITS SERPENS.

LE GRAND JOUR APPROCHE !... J'arrive de la promenade, la chaleur est excessive, mes jambes affaiblies par les années ont eu peine à me soutenir jusque dans ma solitude. Je suis bien fatigué, et je viens, mes chers enfans, me reposer avec vous. Dans ma

petite excursion j'ai visité l'aveugle qui se tient au bord de la route entre la rivière et les jardins du village ; il n'était pas à sa place ordinaire. J'ai demandé pourquoi ; on m'a répondu qu'il était retenu dans sa cabane par une indisposition. Ma première pensée a été de lui faire visite. Ce pauvre homme souffrait beaucoup d'une oppression. « Mais, me disait-il, ma plus grande » souffrance, c'est de ne pas vous voir, » c'est de ne rien comprendre à tout ce » qu'on me dit des choses merveilleuses qui » m'environnent ; toutes les fois qu'on m'en » parle, l'eau me vient à la bouche. Oh ! si » je pouvais voir ! » Je l'ai consolé de mon mieux. Il a de la foi et même de la piété. Je lui ai dit qu'un jour viendrait où le bandeau qui couvre ses yeux serait ôté, et qu'il verrait non-seulement les créatures, mais Dieu lui-même, source féconde de toutes les beautés créées. Il m'a compris. « Vos paroles me font du bien, m'a-t-il dit ; » j'espère, oui j'espère. » J'ai déposé ma petite aumône dans son chapeau, et je l'ai quitté calme et résigné.

En regagnant ma demeure, je pensais aux paroles de ce pauvre aveugle. Je me disais : Nous aussi nous sommes des aveugles. En arrivant au monde nous ne connaissons rien ; des ténèbres épaisses environnent notre esprit ; qui sommes-nous ? nous ne le savons pas. D'où venons-nous ? nous ne le savons pas. Où allons-nous ? nous ne le savons pas. Que nous serions à plaindre, si nous étions condamnés à vivre toujours dans ces effrayantes ténèbres ! Mais il est pour les dissiper une lumière plus brillante que le soleil. Cette lumière est celle de la religion. La religion seule répond à toutes ces questions qui nous intéressent si vivement. Il faut donc, mes bons amis, si vous ne voulez pas rester aveugles, consulter la religion, recourir à ses lumières ; autrement comment pourriez-vous aimer ce que vous ne connaissez pas ? comment en particulier pourriez-vous recevoir dignement Jésus-Christ dans la maison de votre cœur, si vous n'aviez soin de bien vous instruire ? Semblables à mon aveugle, vous ne sauriez ni ce qu'il est, ni ce qu'il demande, ni ce qu'il apporte ; toutes les merveilles de son amour seraient pour vous comme les merveilles de la nature pour l'aveugle.

Voilà pourquoi je vous disais l'autre jour , que la science est la première condition d'une bonne Première Communion. Mieux vous connaîtrez Notre Seigneur , plus vous l'aimerez , plus vous apprécierez le bonheur de le recevoir dans la demeure de votre âme , plus vous prendrez de moyens de lui faire un accueil digne de lui. Cette science de la religion sera comme un flambeau qui vous découvrira aussi tout ce qu'il y a dans l'intérieur de votre cœur : le bien , pour l'augmenter ; le mal , pour l'ôter ; les souillures , pour vous en purifier. Plus ce flambeau sera brillant , c'est-à-dire , plus cette science sera grande , et plus aussi vous verrez combien la maison de votre âme est encore indigne d'être le sanctuaire d'un Dieu , devant qui les anges mêmes ne sont pas purs. Cette vue vous fera redoubler de zèle et de préparations.

La science vous est donc bien utile pour avoir la pureté de cœur. L'aveugle du village ne voit pas ce qu'il y a dans sa cabane ; et il y a de la boue , il y a de la poussière , il y a des toiles d'araignée en grand nombre , cependant rien de tout cela ne le frappe. De même , sans la science , quelle pureté de cœur peut avoir un enfant ? Il y a dans son âme bien des défauts , bien des souillures , peut-être ,

hélas ! bien des fautes ; s'il manque de science , il sera comme l'aveugle , il ne les verra pas , et ne les voyant pas , il ne songera pas à s'en purifier. Et dans quel état sera son âme , lorsque le Roi des Anges daignera le visiter ? Je vous le répète donc , mes bons amis , la science vous est indispensable pour avoir une grande pureté de cœur.

Mais en quoi consiste cette pureté de cœur ? Elle consiste essentiellement dans l'exemption de tout péché mortel. L'enfant assez malheureux pour communier sciemment avec une faute grave sur la conscience , commettrait , vous le savez , un horrible sacrilège. L'exemption de tout péché mortel suffit donc pour ne pas communier indignement. Mais est-ce assez pour communier dignement ? est-ce assez pour correspondre convenablement aux desseins du Sauveur , pour recevoir l'abondance des grâces qu'il ne manque jamais de répandre dans les cœurs bien préparés ? en un mot , est-ce assez pour que la Première Communion soit le commencement d'une vie nouvelle , et le gage de la persévérance dans le bien et de la mort des bienheureux ? Non , assurément ce n'est point assez. Écoutez.

Un homme avait une maison dans laquelle avaient séjourné long-temps des animaux immondes. Cette maison avait été fort belle; les plus habiles architectes en avaient dirigé la construction. Il prit envie au roi du pays de la visiter et d'y fixer son séjour pendant quelque temps. Ses officiers vinrent de sa part prier le propriétaire de la préparer; ils s'engagèrent d'ailleurs, au nom du prince, à payer tous les frais. Cet homme insouciant et paresseux se contenta d'en chasser les animaux immondes, mais il ne prit aucun soin d'en ôter la poussière et les immondices. Qu'en pensez-vous? Le roi dut-il entrer avec grand plaisir dans une habitation ainsi préparée? dut-il combler de faveurs l'homme négligent qui avait laissé dans sa maison tant d'objets capables de blesser les regards d'un prince? ne dut-il pas le réprimander sévèrement de son manque de respect, et du mépris même dont il semblait le couvrir aux yeux de son peuple?

Eh bien ! mes chers enfans, cette maison, c'est votre âme. Bâtie par le plus habile de tous les architectes, cette maison fut belle, infiniment belle au jour de votre baptême. Mais, hélas ! depuis ce moment fortuné,

qu'est-elle devenue ? n'a-t-elle jamais servi de retraite au démon ! cet être odieux ne l'a-t-il point souillée, profanée, dégradée ! Le Roi des Anges veut néanmoins la visiter ; il vous l'annonce par ses ministres. Sera-celui témoigner assez de respect, que d'en chasser, par une confession sincère, le démon et le péché mortel ? Ce Dieu trois fois Saint sera-t-il content de vous, vous comblera-t-il de ses faveurs, vous honorera-t-il de ses caresses et de son amitié, s'il trouve dans l'habitation de votre cœur une foule de petites souillures et de petits défauts capables de blesser ses regards et de contrister son cœur ? Les petits défauts, les petits péchés, voilà donc ce qu'il faut soigneusement bannir de votre âme, si vous voulez en faire un sanctuaire digne de l'Agneau sans tache. Une autre fois je vous dirai quels sont ces petits défauts et ces petits péchés que vous devez combattre, en ce moment je me contente de vous dire ce que votre bonne mère vous aura dit avant moi : *Il est de votre intérêt le plus cher de vous en corriger au plus tôt.* Pourquoi ? d'abord parce que vous devez bientôt recevoir dans votre cœur le Roi des rois. Pourquoi encore ? parce que vous êtes jeunes, et que vos défauts sont jeunes aussi. Prenez-y garde ; si vous

attendez plus tard, on ne peut répondre de rien. Écoutez encore une histoire.

Un homme se promenant un jour dans la campagne, tombe sur un nid de vipères. Au premier aspect la peur le saisit, il recule et s'éloigne rapidement. Cependant il réfléchit, s'encourage, revient et prend le nid composé de sept petites vipères. Fier de sa conquête, il les emporte chez lui et les nourrit avec soin. Il y avait environ trois semaines qu'il logeait dans sa maison cette intéressante famille, lorsqu'un de ses amis vint le voir. « Vous n'y pensez pas, lui dit cet ami ; si vous n'étouffez ces vipères pendant qu'elles sont encore jeunes, que dis-je ? si vous continuez de les nourrir, elles grandiront rapidement, et plus tard, soyez-en sûr, elles vous déchireront de leurs cruelles morsures, vous serez victime de votre imprudence. — Rassurez-vous, répond l'homme aux vipères, elles sont jeunes, j'ai du temps devant moi ; d'ailleurs, voyez, je prends mes précautions : pour peu qu'elles deviennent dangereuses, je saurai bien m'en débarrasser. — Ne vous y fiez pas, vous serez surpris, » lui répond son ami qui se retire sans succès, mais non sans inquiétude. Quinze jours après il revient, et trouve son ami en proie

à des douleurs affreuses ; il venait d'être piqué par les dangereux reptiles. Le prudent ami s'empresse de lui donner des secours : il était trop tard. Le poison avait gagné le cœur ; le malade mourut entre ses bras.

Image bien naturelle de ce qui arrive tous les jours relativement aux maladies de l'âme. Ces sept petites vipères sont les sept péchés qu'on appelle capitaux. Chaque enfant d'Adam les apporte en naissant. La plupart se mettent peu en peine de les étouffer dans leur jeunesse ; au contraire, ils flattent ces petites vipères, ils les nourrissent par des actions qui ne leur semblent pas mauvaises. Ces actions dégénèrent bientôt en habitudes et les petites passions se fortifient. On a beau les avertir que ces vipères grandiront rapidement, et les déchireront de leurs morsures empoisonnées ; ils ne tiennent pas compte de ces avertissemens. Mais qu'arrive-t-il ? Une occasion se présente, une tentation presse, les petites passions long-temps négligées, nourries, se trouvent assez fortes ; elles brisent les faibles liens qui les enchaînent, elles triomphent et donnent la mort à l'âme.

Voulez-vous donc, mes chers enfans, per-

mettre à ma tendre amitié de vous signaler les dangers que vous courez dès maintenant ? Vous avez aussi vos petites vipères à étouffer ; car, je le sais, votre vigilante mère me l'a dit plus d'une fois , je l'ai moi-même remarqué ; vous avez de petits défauts, hélas ! nous sommes tous descendans et héritiers d'Adam. Vous tenez , par exemple , à une foule de petites choses, et vous y tenez trop : Alexandre, à ses amusemens et à sa volonté ; et ma bonne Marie, à sa petite toilette. Tout cela, chers amis, ne vous paraît ni bien mauvais, ni même bien dangereux : et moi, je vous dis que si vous n'y prenez garde, cette affection déréglée est un jeune serpent que vous nourrissez dans votre cœur, qui grandira bien vite, et qui dans l'occasion vous déchirera les entrailles.

Vous tenez l'un et l'autre un peu trop à votre sentiment : vous ne voulez pas céder. De là, de petites contestations , des paroles quelquefois un peu vives, quelquefois même, quoique très-rarement, des tapes données et rendues. Vous aimez trop votre repos et votre liberté. De là, des devoirs mal faits, des leçons mal sues ; de là encore, chaque jour de petites désobéissances, de petits murmures contre ceux qui vous commandent ou vous

reprennent. Vous êtes souvent jaloux, mon cher Alexandre, de ce qu'on donne à votre sœur, et Marie l'est encore plus souvent de ce qu'on donne à son frère ; vous aimez bien l'un et l'autre les éloges, les préférences. Vous recherchez avec un peu trop de soin les mets de votre goût. De là, une foule de petites sensualités, de petites gourmandises. Tout cela, mes enfans, ne vous paraît ni bien mauvais, ni même bien dangereux ; et moi, je vous dis que si vous n'y prenez garde, toutes ces passions naissantes sont autant de jeunes serpens que vous⁴ nourrissez dans votre cœur, qui grandiront bien vite, et qui dans l'occasion vous déchireront les entrailles. Souvenez-vous de Judas, d'Aman, d'Hérode, et de tant d'autres qui n'avaient commencé comme vous que par de petites choses et qui ont fini par donner dans les derniers excès.

Depuis que nous nous connaissons, vous m'avez toujours tendrement aimé, mes bons amis ; je suis bien sensible à votre affection, et j'espère que cette lettre ne fera que l'augmenter, car elle est une preuve évidente de la tendresse que j'ai pour vous. Et quelle plus grande marque de ma sincère amitié pourrais-je vous donner, qu'en vous signa-

lant tout ce qui pourrait compromettre votre bonheur ? Demandons maintenant à Notre Seigneur la grâce de bien profiter des avis que renferme cette lettre. O mon Dieu , si je devais recevoir bientôt la visite d'un roi de la terre , d'un ange du ciel , quel soin je mettrais à m'y préparer ! Je le crois fermement , ce n'est pas un roi de la terre , ce n'est pas un ange du ciel , que je dois bientôt recevoir dans mon cœur ; c'est le Seigneur des seigneurs , c'est le Roi des Anges. Dès ce moment je veux donc travailler à m'instruire , afin de préparer mon cœur et le rendre digne de vous. Dès ce moment je déclare une guerre à mort à tous mes petits défauts qui non seulement blesseraient la sainteté de vos regards , me priveraient de vos plus tendres caresses , mais encore finiraient par m'entraîner tôt ou tard dans les plus grands péchés. O Marie , ma bonne mère , obtenez-moi la grâce d'être bien fidèle à cette résolution.

Pour pratique : *faire une petite mortification.*

Adieu , mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !

LETTRE XI.**LA GUERRE.**

LE GRAND JOUR APPROCHE !... Je viens de recevoir votre aimable lettre, mes bons amis, elle m'a comblé de joie. Je reconnais bien là votre excellent cœur. Vous ne savez en quels termes me remercier, tant vous êtes reconnaissans de ce que je vous ai, sans ménagement, signalé vos défauts. Nous sommes bien décidés, ajoutez-vous, à déclarer, dès aujourd'hui, une guerre à mort à tous nos petits serpens ; car nous sentons combien ces penchans déréglés, qui heureusement sont encore faibles, pourraient plus tard devenir dangereux et criminels. Vous comprenez également que Notre Seigneur ne descendrait pas avec plaisir dans votre cœur, s'il se trouvait esclave d'une foule de petites habi-

tudes et souillé d'une foule de petits défauts qui, sans lui faire perdre la grâce, en terniraient néanmoins la pureté.

Votre bonne mère m'apprend que, dans votre enthousiasme, vous avez dit comme David, mon cher Alexandre : *Je ferai la guerre à mes défauts, je les poursuivrai jusque dans leurs derniers retranchemens : je ne déposerai les armes qu'après les avoir exterminés.* Vous avez dit aussi, ma bonne Marie, comme l'épouse des Cantiques : *Je prendrai tous ces petits renards qui ravagent ma vigne.* Excellentes dispositions !

Aux armes donc, mes petits guerriers, aux armes ! dès aujourd'hui commençons la campagne, et si vous voulez me le permettre, je serai votre capitaine. Plus d'une fois l'expérience d'un vieux soldat décida de la victoire. Voici donc, tout à la fois, mon plan de campagne et mon ordre du jour.

Plan de campagne. — Nous n'attendrons pas les ennemis chez nous, nous irons les chercher chez eux ; nous réunirons toutes nos forces et nous nous porterons en masse sur leur ville capitale. Toutes nos batteries se dirigeront uniquement sur le palais et la personne de leur roi. Le roi tué ou fait prisonnier, la guerre sera terminée, tous les ba-

taillons ennemis s'empresseront de prendre la fuite. Ainsi notre plan est celui des plus fameux conquérans de l'antiquité, celui d'Annibal et d'Alexandre : il est aussi celui de David. Son triomphe sera le nôtre. Pour vous animer et vous instruire, je vais vous raconter son beau fait d'armes.

Saül faisait la guerre aux Philistins. Les armées étaient campées assez près l'une de l'autre. Pour terminer la guerre d'un seul coup, Dieu permit que Goliath, Philistin d'une taille monstrueuse, vînt pendant quarante jours insulter aux Israélites. « A quoi bon, leur disait-il, faire battre tant d'hommes ensemble ? Il faut terminer la guerre par un duel. » Le défi est accepté. Goliath est choisi par les Philistins, mais les Hébreux ne trouvent personne qui veuille se mesurer avec lui. La crainte de ce géant, la grandeur de son corps et l'appareil formidable de ses armes, font trembler les plus hardis. En ce même temps, Isaï envoie son fils David vers ses trois frères qui étaient à la guerre, pour leur porter des vivres. Arrivé au camp, David voit ce Philistin audacieux, et se sentant animé du zèle de la gloire de Dieu, il s'offre à le combattre. On l'écoute, on le mène à Saül. Celui-ci, comparant la petite taille de

David avec la grande taille de Goliath, voit trop d'inégalité dans le combat. David le supplie de le laisser faire. Saül cède et lui donne ses propres armes et son épée. David essaie de marcher dans cet équipement, mais il ne le peut faire librement ; c'est pourquoi, quittant tout cet appareil, il a recours à ses armes ordinaires, c'est-à-dire, à un bâton et une fronde.

Goliath, le voyant approcher, se moque de lui : « Me prends-tu pour un chien, lui dit-il, pour venir ainsi à moi avec un bâton ? C'est au nom du Dieu des armées, lui répond David, que je viens combattre contre toi. » Aussitôt il arme sa fronde, et du premier coup il lui enfonce une pierre dans le front. Le géant tombe à terre ; David accourt, se jette sur lui et lui coupe la tête de sa propre épée. Cette mort répand la terreur dans le camp des Philistins, qui se dispersent et prennent la fuite.

La conduite de David sera la nôtre, et je vous le répète, mes bons amis, nous partagerons sa victoire. Ainsi, parmi cette foule de penchans déréglés, qui font la guerre à notre âme, nous en choisirons un, le plus redoutable de tous, celui qui est comme leur roi, qui fait agir tous les autres ; en un

mot, dans cette armée d'ennemis, nous chercherons le Goliath. Sur lui, sur lui seul tombera tout le choc du combat. Nous imiterons encore ici ce roi de Syrie, qui défendit à ses troupes de combattre contre les soldats ou les capitaines ennemis, mais qui leur commanda de diriger tous leurs traits contre le seul Achab.

Ce Goliath, c'est la passion dominante. Chacun de nous a une passion dominante, une passion principale qui commande à toutes les autres. C'est pour elle, c'est sous ses ordres que toutes les autres travaillent : elle est comme la racine de l'arbre, les autres n'en sont que les branches ; coupez la racine et toutes les branches périssent : elle est comme la source, toutes les autres ne sont que comme des ruisseaux qui en découlent et portent dans toutes les parties de la terre de notre cœur ses eaux empoisonnées. Tarissez la source, et les ruisseaux se dessèchent.

Attaquer la passion dominante sans nous mettre d'abord en peine des autres, tel est donc mon plan de campagne : voici maintenant mon ordre du jour.

Ordre du jour. — Aujourd'hui chacun de vous cherchera de son mieux à découvrir le

Goliath de son cœur , c'est-à-dire à reconnaître quelle est sa passion dominante. Pour vous aider dans cette recherche, je vais, autant qu'il m'est possible, vous donner son signalement. D'abord , il faut que vous sachiez, mes chers enfans, que toutes nos passions se rapportent à trois principales , c'est l'Apôtre saint Jean qui nous le dit : 1° l'amour des honneurs ; 2° l'amour des richesses ; 3° l'amour des plaisirs. Retenues dans les justes bornes de la raison , et modérées par la religion, ces trois passions n'ont rien de mauvais ; elles sont au contraire de puissans ressorts qui nous font agir ; mais dès qu'elles sont déréglées, c'est-à-dire dès que leurs mouvemens ne sont plus dirigés par la religion, elles sont un mal et même la source de tous les maux. Alors l'amour des honneurs prend le nom d'orgueil ; l'amour des richesses, celui d'avarice ; l'amour des plaisirs, celui de luxure. Ainsi, l'orgueil, l'avarice, la luxure, voilà les trois Goliaths qui tyrannisent tous les cœurs. Voyons maintenant quel est celui des trois qui règne en vous.

Voici trois grands portraits ; l'un des trois est certainement le vôtre, mais lequel ? C'est à vous de le trouver. Écoutez-moi.

Premier portrait. Jules a l'habitude de désobéir ou de n'obéir qu'en murmurant ; toute autorité lui pèse ; il s'impatiente dès qu'on le dérange ou qu'on ne fait pas sur l'heure ce qu'il désire ; absolu, impérieux, il parle aux domestiques avec hauteur et brusquerie ; il se croit d'une autre nature, d'une nature supérieure. Il parle souvent de lui, et toujours à son avantage : il n'a jamais tort. J'ai dit, j'ai fait, j'ai voulu, sont ses tournures de phrase habituelles ; il aime les beaux habits, il est curieux de sa petite personne ; on le surprend à se regarder avec complaisance dans la glace ; il est jaloux de ceux qui sont au-dessus de lui, soit par le savoir, soit par la naissance, soit par la fortune ; il n'est pas fâché lorsqu'on les rabaisse ; il se croit lui-même meilleur que les autres, et méprise ceux qui ne lui ressemblent pas. Si on n'a pas l'air de faire attention à lui, il est content ; si on parle tout bas, il croit que c'est de lui qu'on parle ; si on lui donne des éloges, il en est fier et prend de là occasion de se croire un grand personnage : il tient beaucoup à ses propres idées. Il prie avec peu d'attention, de recueillement et de piété ; la prière même lui paraît pénible : on voit qu'il n'en sent pas le besoin, parce qu'il

ne se croit ni aussi pauvre, ni aussi faible, ni aussi misérable qu'il l'est réellement devant Dieu. Il est présomptueux, croit savoir ce qu'il ne sait pas, comprendre ce qu'il ne comprend pas. Précipité dans ses réponses, il donne souvent à faux ; dans ses jeux, dans ses conversations, dans ses disputes avec ses camarades, il veut toujours avoir raison. Il est menteur : craint-il d'être réprimandé ou d'avouer quelque chose à son désavantage, le mensonge lui vient aussitôt à la bouche ; mentir ne lui coûte rien. Il lui arrive néanmoins quelquefois d'éviter la plupart de ces fautes, soit qu'il veille mieux sur lui-même, soit parce qu'il ne trouve pas l'occasion de les commettre ; mais il sent en lui-même des tentations fortes et fréquentes qui le portent là, il aime ces fautes plus que les autres, c'est là ce qu'on lui reproche le plus souvent. Quand on fait son éloge en son absence, on termine toujours en disant : Oui, il est bien, *mais, si* ; et ce *mais*, et ce *si* portent toujours sur les défauts que nous venons de signaler.

Jules a une sœur dont les défauts, les habitudes, les tentations, les penchans ressemblent beaucoup à ceux de son frère ; la passion dominante de Jules et de sa sœur,

c'est l'orgueil ; l'orgueil est le Goliath contre lequel doivent se diriger toutes leurs attaques.

Voilà le premier portrait : est-ce le vôtre ?

Deuxième portrait. Charles a les habitudes suivantes : il reçoit avec empressement tout ce qu'on lui donne , il refuse de le partager avec son frère , ses sœurs et ses camarades ; il le cache et le garde avec grand soin ; il aime avec passion tout ce qui est à son usage , il ne souffre pas qu'on y touche : si l'on veut s'en servir , il se fâche , il se plaint. Quand on lui parle de belles choses que les autres possèdent , il leur porte envie ; passe-t-il devant une boutique , il prendrait volontiers les objets qu'il y voit étalés ; il pense : Heureux ceux qui ont toutes ces choses ! Il trompe au jeu afin de ne pas perdre ou de gagner davantage ; il a une petite bourse , il ne l'ouvre presque jamais en faveur des pauvres , il ne les aime pas , il les voit souffrir sans être touché ; s'il leur donne , ce n'est jamais de bonne grâce , on voit qu'il fait un grand sacrifice : il prend en classe des plumes , du papier , des crayons , afin d'en acheter le moins possible ; s'il trouve quelque chose , au lieu de le rendre ou de le donner aux pauvres , il le garde. Il lui

arrive néanmoins quelquefois d'éviter la plupart de ces fautes, soit parce qu'il veille mieux sur lui-même, soit parce qu'il ne trouve pas l'occasion de les commettre ; mais il sent en lui-même des tentations fortes et fréquentes qui le portent là ; il aime ces fautes plus que les autres ; elles sont le sujet ordinaire des reproches qu'on lui adresse. Quand on fait son éloge en son absence on termine toujours en disant : Oui , il est bien ; *mais , si* ; et ce *mais* , et ce *si* portent toujours sur les défauts que nous venons de signaler.

Charles a une sœur dont les défauts, les habitudes, les tentations, les penchans ressemblent beaucoup à ceux de son frère. La passion dominante de Charles et de sa sœur, c'est l'avarice ou la cupidité. L'avarice est le Goliath contre lequel doivent se diriger toutes leurs attaques.

Voilà le deuxième portrait : est-ce le vôtre ?

Troisième portrait. Louis a les habitudes suivantes. Il est gourmand ; à table il recherche les meilleurs mets ; il murmure lorsque les alimens ne sont pas de son goût : il mange avidement ce qui le flatte ; entre les repas il mange sans besoin ; il prend en

cache pour satisfaire sa gourmandise. S'il a de l'argent, il s'en sert presque toujours pour acheter des friandises. Il est paresseux, rarement il se lève la première fois qu'on l'appelle; en priant, il se couche sur sa chaise; ses devoirs l'ennuient, il les néglige : au contraire, il est toujours prêt quand il faut s'amuser : son repos, ses aises, ses plaisirs, voilà ses dieux. On est bien venu toutes les fois qu'on lui procure, soit des promenades agréables, soit des réunions, soit des récréations. Éprouve-t-il le moindre malaise, il se plaint, il crie, il s'impatiente, il grossit son mal, il veut que tout le monde s'empresse autour de lui : il est exigeant. Il aime la lecture des ouvrages frivoles qui parlent des plaisirs du monde, les chansons et les conversations légères; il est d'ailleurs d'un caractère vif et emporté. Il est sottement jaloux de sa bonne tournure et de la beauté de son corps : il cherche à plaire et méprise ceux qui, à ses yeux, ne jouissent pas des mêmes avantages. Il est inconstant, il se passionne et se dégoûte avec la même facilité; léger comme le papillon, on voit qu'il court sans cesse après le plaisir et qu'il évite la peine : enjoué dans ses manières, flatteur dans ses paroles, on remarque en

lui je ne sais quel *laisser-aller*, quelle nonchalance, qui trahit une âme molle. Il arrive quelquefois à Louis d'éviter la plupart de ces fautes, soit parce qu'il veille mieux sur lui-même, soit parce qu'il ne trouve pas l'occasion de les commettre; mais il sent en lui-même des tentations fortes et fréquentes qui le portent là; il aime ces fautes plus que les autres, elles sont le sujet ordinaire des reproches qu'on lui adresse. Quand on fait son éloge en son absence, on termine toujours en disant : Oui, il est bien; *mais, si*; et ce *mais* et ce *si* portent toujours sur les défauts que nous venons de signaler.

Louis a une sœur dont les défauts, les habitudes, les tentations, les penchans ressemblent beaucoup à ceux de son frère. La passion dominante de Louis et de sa sœur, c'est la luxure ou l'amour des plaisirs. La luxure est le Goliath contre lequel doivent se diriger toutes leurs attaques.

Voilà le troisième portrait : est-ce le vôtre?

Je finis, mes chers amis, en vous indiquant un autre moyen de connaître votre Goliath, mais ce moyen ne vous dispensera pas des autres. Étudiez bien les portraits que je viens de vous envoyer; regardez-vous

attentivement dans ces trois miroirs , et puis allez trouver votre confesseur , faites-vous connaître à lui aussi bien que vous pourrez, et priez-le de vous signaler lui-même votre passion dominante.

En attendant, priez le bon Dieu de vous donner, ainsi qu'à lui, les lumières si nécessaires en cette circonstance : de la connaissance de votre passion dominante dépend le succès de la guerre. O mon Dieu ! père des lumières, daignez éclairer mon esprit et mon cœur, afin que je connaisse ma passion dominante. Seigneur, je suis rempli de défauts, et je suis tellement aveugle que je ne les vois pas ; cependant comment les combattrai-je, si je ne les connais pas ? Éclairez-moi, mon Dieu, éclairez surtout mon confesseur, afin qu'il puisse m'indiquer quel est mon défaut dominant. O Marie, ma bonne mère, obtenez-moi cette grâce de votre divin Fils.

Pour pratique : *réciter trois fois la prière ci-dessus, et s'examiner trois fois, pendant dix minutes chaque fois, pour reconnaître sa passion dominante.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR
APPROCHE !...

LETTRE XII^e.

LES ARMES ET LE COMBAT.



LE GRAND JOUR APPROCHE !.... Je suis charmé, mes chers enfans, de votre docilité; vous avez, me dites-vous, récité trois fois de votre mieux votre petite prière et fait vos trois examens. Vous avez aussi consulté votre confesseur, il vous a nommé votre Goliath, et vous êtes toujours pleins d'ardeur pour marcher au combat. Rien n'empêche plus que nous n'entrions en campagne. Il me reste seulement à vous donner les armes dont vous devez vous servir : elles seront bien aisées à manier; aussi légères que cel-

les de David, elles ne seront pas moins bonnes.

Vous me dites, dans votre lettre, que vous étiez bien pressés, que le courrier partait à l'instant. C'est sans doute cette circonstance qui vous a fait oublier, à l'un et à l'autre, de me dire quelle est, au jugement de votre confesseur, votre passion dominante. A quelque chose malheur est bon : vous connaissez ce proverbe ; il se vérifie aujourd'hui. Ne sachant pas laquelle des trois grandes passions est la vôtre, je vais vous envoyer des armes pour les combattre toutes les trois. Si c'est l'orgueil, vous prendrez les armes que je vais vous indiquer en premier lieu ; si c'est l'avarice, les armes que je vous indique en second lieu ; enfin, si c'est la luxure, les armes indiquées en troisième lieu.

Premièrement. *Armes pour combattre l'orgueil.* L'orgueil ne vit que d'ignorance. Lorsque vous rencontrez un orgueilleux, dites : Voilà un homme qui ne se connaît pas bien. La connaissance de nous-mêmes est donc le contre-poison, la mort de l'orgueil. Or, mes bons amis, voulez-vous savoir ce que vous êtes, cherchez la réponse aux

trois questions suivantes : Qu'ai-je été ? que suis-je ? que serai-je ?

Qu'ai-je été ? Il y a quelques années que je n'étais pas , je n'étais rien : personne ne pensait à moi ; on ne me trouvait nulle part , ni dans les villes , ni dans les campagnes ; je ne comptais ni parmi les enfans , ni parmi les jeunes gens , ni parmi les vieillards ; ce que je suis de plus aujourd'hui , ce n'est pas moi qui me le suis donné : le néant ne peut rien. Ainsi , rien de ce que j'ai ne m'appartient. Mais , allons plus loin. Qu'ai-je été quant à mon corps ? une masse informe de chair et de sang , un prodige de misère et de faiblesse ; et aujourd'hui , que suis-je quant à mon corps ? un fumier couvert de neige , suivant l'expression de saint Bernard , le rendez-vous de toutes les maladies les plus cruelles , de toutes les infirmités les plus dégoûtantes. Que serai-je , enfin , quant à mon corps ? la proie du cercueil , la pâture des vers. Y a-t-il donc bien de quoi tirer vanité de ce corps misérable , qui même ne m'appartient pas ? Mais si mon corps est si méprisable , que dois-je penser de toutes ces choses qui ne sont faites que pour lui , par conséquent qui lui sont inférieures ,

telles que les habillemens, les maisons, l'or et l'argent? tout cela est encore plus digne de mépris.

Quant à mon âme, qu'ai-je été? d'abord un objet de haine et de colère aux yeux de Dieu; il est vrai, par le baptême mon âme est devenue infiniment belle et précieuse, mais à cela quelle part ai-je prise? quel mérite est le mien? et puis, combien de temps mon âme a-t-elle conservé sans souillure sa robe d'innocence et sa divine beauté? Hélas! peut-être bien jeune encore, je suis redevenu l'ennemi de Dieu, l'esclave du démon, une victime dévouée au feu, un parjure, un perfide, le bourreau de mon Sauveur. Y a-t-il bien là de quoi m'enorgueillir? et aujourd'hui que suis-je? peut-être encore tout cela. Je sais bien que j'ai mérité l'enfer; mais j'ignore et j'ignorerai toujours si j'ai répandu assez de larmes pour éteindre les brasiers allumés sous mes pieds et la foudre suspendue sur ma tête. Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; et si j'ai recouvré la grâce, à qui en suis-je redevable, est-ce à moi ou à mon Dieu? Enfin, que serai-je? peut-être un réprouvé. Où donc trouver en moi de quoi nourrir l'orgueil?

Armez-vous, mes chers enfans, de ce flambeau lumineux de la connaissance de vous-mêmes; descendez ensuite dans toutes les parties de votre intérieur; et le démon de l'orgueil fuira bien loin, semblable à ces hiboux solitaires habitans des ruines, qui fuient à l'aspect du jour.

A la connaissance de vous-mêmes, joinez les considérations suivantes : 1° L'orgueil a perdu les anges, il peut bien me perdre aussi; 2° Dieu résiste aux orgueilleux et il donne sa grâce aux humbles; 3° Notre-Seigneur, que je dois recevoir dans ma Première Communion, est l'humilité même; il n'aime que les enfans humbles, il a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* : il est mon modèle; jamais je n'entrerais dans le ciel si je ne m'efforce de devenir humble comme lui; 4° Marie, ma bonne mère, a été la plus humble des créatures, elle ne protège que les enfans qui tâchent d'être humbles comme elle; 5° Dans le ciel il y a bien des Saints qui n'ont pas fait de grands miracles, mais on n'en trouve pas un seul qui n'ait été humble.

Armez-vous de ces pensées, mes chers amis; avec ces armes, allez attaquer l'orgueil, vous êtes sûrs de vaincre. Comme la

fumée s'évanouit au souffle d'un vent impétueux , comme la cire fond devant un brasier , comme les ténèbres se dissipent au lever du soleil , ainsi passera votre orgueil.

Après l'avoir vaincu , nous raserons sa forteresse ; puis , comme les conquérants , nous élèverons une colonne pour perpétuer le souvenir de notre victoire , et cette colonne sera l'humilité. En effet , ce n'est pas assez d'avoir chassé le monstre de l'orgueil de la maison de votre cœur , il faut l'embellir , cette maison , en y plaçant la vertu contraire , la perle précieuse de l'humilité. Pour bien recevoir le Sauveur , ce n'est pas assez de purifier son tabernacle futur , il faut l'orner : ce n'est pas assez d'être sans vices , il faut avoir des vertus. Pour cela , imitez le jeune enfant dont je vais vous raconter l'histoire.

Cet enfant se préparait comme vous à la grande action. Le confesseur auquel il s'adressait lui dit un jour que l'orgueil était sa passion dominante. L'enfant , plein de reconnaissance , résolut de ne rien négliger pour acquérir la vertu contraire. Admirable résolution ! Par là il faisait , suivant le proverbe , d'une pierre deux coups ; il chassait l'orgueil de son cœur , et y plaçait l'humilité.

Pour devenir humble, voici les moyens qu'il employa : il ne se contenta pas de prier, à la prière il ajouta de petites méditations sur les différentes pensées que je vous ai marquées plus haut. Ce n'est pas tout, il mit la main à l'œuvre ; chaque jour il fit certains actes d'humilité. Un jour il se dit : C'est par orgueil que je suis désobéissant ; eh bien ! aujourd'hui, pour acquérir l'humilité, non - seulement j'obéirai avec promptitude, mais encore j'irai au-devant des désirs de mes parens et de mes maîtres : et il le fit. Un autre jour il se dit : C'est par orgueil que je manque de complaisance envers mon frère et ma sœur, c'est par orgueil que je me suis tant de fois mis en colère et en dispute avec mes camarades ; eh bien ! pour acquérir l'humilité, je préviendrai mon frère et ma sœur dans tout ce qui pourra leur faire plaisir ; je ferai avec empressement ce que mes camarades demanderont de moi, je ne les contredirai pas : et il le fit, et il était ravi de joie.

Un jour, cependant, je le vis venir à moi tout éploré, il se reprochait une faute d'orgueil : il s'était vanté de je ne sais quel petit avantage ; mais sa faute avait été sur-le-champ réparée. Pour se punir il avait

gardé le silence à différentes reprises pendant dix minutes ; de plus , il s'était retiré à l'écart , et là , n'étant vu de personne , il s'était mis à genoux , avait récité cinq fois , les bras étendus , cette petite prière : *Jésus doux et humble de cœur , ayez pitié de moi ;* puis il avait embrassé cinq fois la terre. Je fus vivement touché de cette fidélité à la grâce ; je l'encourageai , et cette faute tourna même à son avantage. Il redoubla de vigilance et de ferveur. La première Communion arriva. Les grâces abondantes et les douces consolations qui l'accompagnèrent , furent la récompense de son humilité.

A cet exemple , qui vous apprend par quels moyens vous pourrez acquérir l'humilité , j'en ajoute un autre , où vous trouverez non-seulement le modèle parfait de cette vertu , mais encore le plus puissant motif de la rechercher.

Il y a dix-huit siècles , un petit enfant fut trouvé dans une grotte solitaire , aux environs de Bethléem. Couché dans une crèche sur un peu de paille , il était à peine enveloppé de quelques pauvres langes. Ce petit enfant aurait pu naître dans un palais magnifique , au milieu d'une cour brillante , dormir dans un berceau doré ; car c'est le

Fils de l'Éternel, le Roi des Anges, le Monarque du monde. Il obéit à Marie et à Joseph, deux faibles créatures, et cet enfant, c'est le Fils de Dieu. Il grandit et il habite une pauvre chaumière; il travaille comme un artisan, et c'est le Fils de Dieu. Quand le temps est venu, il va prêcher sa céleste doctrine, et il le fait sans emphase, sans ostentation; pour auditeurs il choisit de préférence les pauvres et les petits, et c'est le Fils de Dieu, le précepteur du genre humain, la sagesse, la science, la lumière de Dieu. L'heure de retourner à son Père approche, et le voilà qui nous lègue pour héritage deux admirables exemples d'humilité.

Le voyez-vous, ceint d'un linge et à genoux, lavant de ses mains divines les pieds de ses Apôtres, les pieds de Judas! Quelle humilité! Sa majesté ne lui paraît point assez voilée sous l'enveloppe grossière de notre nature, il la cache sous les apparences de l'aliment le plus simple et le plus familier. C'est en cet état d'humilité prodigieuse, qu'il veut rester parmi les hommes jusqu'à la consommation des siècles, afin de prêcher à tous les hommes et à tous les siècles sa vertu favorite, l'humilité. Oh! si je n'étais

pas humble, comment oserais-je recevoir un Dieu qui aime tant l'humilité, un Dieu qui me dit sans cesse, par cet abaissement profond : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, car je vous donne l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait.* Ainsi, loin, bien loin de la table sainte, l'enfant orgueilleux !

Le temps me presse, mes chers enfans , et malgré tout le plaisir que j'éprouve à m'entretenir avec vous, je dois vous quitter. Au reste, le sujet que je viens de traiter est assez important pour occuper vos pensées jusqu'à ma première lettre.

P. S. On vient me dire que le départ du courrier est retardé ; à merveille ! j'aurai le temps de vous envoyer une petite histoire. Elle complètera notre entretien , en vous montrant combien l'humilité est puissante sur le cœur de Dieu.

Vous connaissez ce méchant homme , ce roi sanguinaire et impie , ce ravisseur du bien de ses sujets, cet homicide du pauvre Naboth , cet Achab enfin. Ses crimes sont montés jusqu'au ciel ; le sang innocent crie vengeance contre lui. Le Seigneur envoie le prophète Élie pour lui annoncer les châtimens effroyables qui vont tomber sur

sa tête. La foudre divine est allumée, elle va descendre et écraser l'impie. Quel moyen d'échapper ? A la voix du prophète, Achab s'humilie. Le Seigneur est désarmé, les mains de sa justice sont liées; sa foudre est éteinte. A la vue d'Achab humilié, le Seigneur, transporté, on dirait de surprise et de joie, appelle Élie : « Prophète, prophète, lui dit-il, as-tu vu Achab humilié devant moi ? Eh bien ! puisqu'il s'est humilié, je ne verserai point sur sa tête le calice de ma fureur. » Et le Seigneur tint parole. Voyez-vous la puissance de l'humilité ? Si Achab eût persévéré dans cette vertu, nul doute qu'il n'eût obtenu grâce, non-seulement pour lui, mais encore pour sa famille. Oh ! mes tendres amis, si l'humilité d'un criminel, d'un impie, d'un homicide, d'un Achab, est si puissante sur le Seigneur, poussé à bout par une longue suite de crimes, que ne pourra pas sur le cœur de ce tendre père l'humilité d'un enfant ? Pensez-y bien !

O mon Dieu ! je vous en supplie, donnez-moi l'humilité. Vous êtes descendus sur la terre pour nous enseigner cette admirable vertu ; mais hélas ! de quoi me serviraient vos divines leçons, si je ne les comprenais pas, si je ne les aimais pas, si je ne les pra-

tiquais pas ? Donnez-moi donc, ô mon Dieu, l'intelligence et l'amour des leçons d'humilité que vous m'avez laissées ; donnez-moi surtout la grâce de pratiquer cette aimable vertu ! Je ne suis guère bien préparé à vous recevoir, mais rendez-moi bien humble. L'humilité tiendra lieu de tout le reste ; l'humilité vous fera oublier mes négligences, ma dissipation, mon peu de ferveur. Dès aujourd'hui je vais mettre la main à l'œuvre. Chaque jour je ferai quelque acte d'humilité, intérieur ou extérieur. Je veux devenir humble, bien humble, le plus humble de tous. O Marie, ma bonne mère, la plus humble des créatures, ô vous, le modèle et la protectrice des enfans humbles, obtenez-moi une profonde humilité.

Pour pratique : *faire un acte extérieur d'humilité ; par exemple, obéir parfaitement en vue d'acquérir l'humilité.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !....

LETTRE XIII.

ENCORE LES ARMES ET LE COMBAT.



LE GRAND JOUR APPROCHE !.... Bonjour, mes chers enfans ; comment vous trouvez-vous de votre belle et longue promenade ? très-bien, je pense, pour le corps et pour l'âme. Vous avez fait parfaitement de prendre cette innocente récréation. La religion autorise tous les plaisirs qui ne préjudicient point à nos devoirs. Mon intention n'a jamais été de vous en priver ; loin de là, je suis le premier à vous dire, tout en vous préparant à l'action la plus sérieuse de votre vie : Soyez gais, amusez-vous, prenez vos petits divertissemens ; à qui est-ce de se réjouir, sinon aux enfans de Dieu ? Seulement, imitez les anciens patriarches, réjouissez-vous comme

étant en la présence du Seigneur. De plus, faites usage du petit secret que je vais vous enseigner : offrez à Dieu vos récréations, en vue de votre Première Communion ; évitez de vous y livrer trop entièrement, cette dissipation vous nuirait beaucoup. Au reste, sur tout cela, suivez les avis de votre excellente mère. Mais, je vous le répète, réparez vos forces ; elles vous sont plus nécessaires que jamais : vous savez que nous sommes en guerre ; aussitôt l'armement fini, les hostilités commenceront ; aujourd'hui même je vous envoie vos dernières armes.

Plus d'une fois vous avez remarqué, mes bons amis, que dans une armée tous les soldats ne sont pas équipés de la même manière. Les uns sont à cheval, les autres à pied ; les uns sont armés à la légère, les autres sont pesamment armés ; ceux-ci ont des cuirasses, des sabres, des pistolets ; ceux-là, des fusils ou des lances. Pourquoi cette variété ? c'est que les soldats n'ont pas tous la même destination. Dans la bataille, les manœuvres, les charges, les évolutions changent suivant le caractère et la position de l'ennemi ; de même, dans la guerre que nous avons entreprise, nos ennemis n'étant pas les mêmes, nous avons besoin d'instructions et

d'armes différentes. Déjà vous êtes instruits et armés de pied en cap pour combattre l'orgueil. Il me reste à vous donner aujourd'hui les leçons et les armes dont vous avez besoin pour attaquer l'avarice et la luxure, ces deux autres Goliaths du cœur humain.

Ainsi secondement : *Armes pour combattre l'avarice ou l'amour désordonné des richesses.* Pénétrez-vous bien des pensées suivantes : 1° Mon cœur est trop grand pour être jamais satisfait par les biens du monde. Je viens de Dieu, je suis fait pour Dieu, nul autre bien ne peut correspondre à l'étendue de mes désirs : ainsi, quand j'aurais tout l'or, tout l'argent, tous les palais, tous les domaines, toutes les perles, toutes les couronnes du monde, mon cœur ne serait pas content : pourquoi ? parce que mon cœur est infini, et que toutes ces choses ne le sont pas. 2° Dieu gorge des biens du monde, même ses plus grands ennemis, les hommes les plus vils et les plus impies. Dieu ne fait donc pas grand cas des biens du monde ; son jugement est la règle du mien. 3° Tous les biens du monde sans la grâce de Dieu ne m'empêcheront pas d'être éternellement damné. 4° Je n'ai rien apporté en venant au

monde je n'emporterai rien en descendant dans la tombe. 5° Notre-Seigneur, mon modèle et mon maître, a aimé la pauvreté : toujours il a vécu pauvre ; il est né dans une étable, au milieu du dénuement le plus absolu. Tandis que les oiseaux ont des nids et les renards des tanières, lui, le créateur de ce magnifique univers, n'a pas eu de quoi reposer sa tête : il a vécu d'aumônes ou du travail de ses mains ; il est mort sur une croix, dépouillé de tout. Je le répète, voilà mon modèle. Si j'aime les richesses, si j'ai en horreur la pauvreté et le détachement, je ne serai pas son enfant ; c'est pour moi qu'il aura prononcé cette effrayante parole : *Il est plus difficile à un riche qui aime les richesses, d'entrer dans le ciel, qu'à un chameau de passer dans le trou d'une aiguille.* 6° Les premiers chrétiens, mes pères dans la foi, vendaient leurs biens et en donnaient l'argent aux pauvres. 7° Il n'y a que les petits esprits, les petites âmes, qui aiment, qui estiment les biens du monde, et qui s'empressent pour les acquérir.

Je vous engage aussi, mes chers enfans, à méditer ce mot du vieux père Homfroy que vous connaissez. Je causais avant-hier avec ce patriarche du village ; je ne sais à

quel propos nous vîmes à parler des biens de la terre ; je lui demandai ce qu'il en pensait : « Quand il fait beau , me répondit le vénérable vieillard , les biens de la terre , c'est de la poussière ; quand il fait mauvais , c'est de la boue. » Et l'on croirait , mes chers enfans , que le cœur de l'homme est fait pour se repaître de poussière et de boue ? l'on croirait qu'il peut s'en rassasier et y trouver le bonheur ? Honte à ceux qui le disent ! malheur à ceux qui le croient !

Armez-vous de toutes ces pensées , et avec ces armes allez attaquer l'avarice : vous êtes sûrs de vaincre. Après l'avoir vaincue , nous raserons sa forteresse , et , comme les conquérans , nous élèverons une colonne pour perpétuer le souvenir de notre victoire. Cette colonne sera le détachement de tout ce qui passe. En effet , ce n'est pas assez d'avoir chassé ce monstre de l'avarice de la maison de votre cœur , il faut embellir cette maison , en y plaçant la vertu contraire , la perle précieuse du détachement. Pour bien recevoir le Sauveur , ce n'est pas assez de purifier son tabernacle futur , il faut l'orner ; ce n'est pas assez d'être sans vices , il faut avoir des vertus. Pour cela , mettez la main à l'œuvre ; imitez les deux enfans , dont je vais vous raconter l'histoire.

Comme vous, ces deux enfans se préparaient à leur Première Communion ; l'un était pauvre , l'autre riche. Le premier aurait bien voulu donner l'aumône, mais il était lui-même dans le cas de la recevoir. Pour pratiquer le détachement, que faisait-il ? Plusieurs fois chaque jour, il s'unissait intérieurement à Jésus pauvre et manquant de tout : il le remerciait de l'avoir fait naître pauvre, et par là de lui avoir donné un trait de ressemblance de plus avec lui. En passant dans les rues, voyait-il une belle maison, rencontrait-il une belle voiture, il répétait tout bas ces paroles du prophète, que son confesseur lui avait apprises : *Les hommes disent ; Heureux ceux qui ont ces choses ! pour moi je dis : Heureux celui dont le Seigneur est le partage !*

Ce n'est pas tout : ne pouvant soulager les pauvres, il ne manquait jamais, lorsqu'il passait devant eux, de les saluer, même en ôtant sa casquette. Il suivait en cela le conseil de sa vertueuse mère : « Mon fils, lui avait-elle dit, respectez toujours Notre-Seigneur dans la personne des pauvres ; car Notre-Seigneur nous apprend dans l'Evangile, qu'il tiendra pour fait à lui-même tout ce que nous ferons au plus petit, au plus pau-

vre de ses frères. » Ce cher enfant allait plus loin : n'écoutant que son bon cœur et la vivacité de sa foi, il partageait souvent, avec le premier pauvre qui s'offrait à sa vue, le morceau de pain noir que sa mère lui avait donné pour son petit repas. Un jour même, il fit une action plus admirable encore. On lui avait donné une paire de souliers neufs ; en se promenant dans la campagne, il rencontra un petit berger dont la chaussure était dans le plus déplorable état ; aussitôt le jeune apôtre de la charité se déchaussa et lui donna ses souliers neufs. Oh ! comme le Sauveur l'en a récompensé ! Bien jeune encore il était mûr pour le ciel. Quinze mois après sa Première Communion, je l'ai vu mourir, mais d'une mort si douce et si belle, qu'elle fut pour moi une preuve de plus que la charité pour le pauvre est le signe de la prédestination.

L'autre enfant dont j'ai à vous parler appartenait, comme j'ai dit, à des parens très-riches. Chaque semaine on lui donnait une petite somme pour ses menus plaisirs : il en faisait trois lots : la première part était pour l'église, afin de contribuer à l'embellissement d'un autel de la Sainte Vierge ; la seconde était pour les pauvres ; enfin, la troi-

sième pour ses petits amusemens, et cette dernière n'était jamais la plus forte.

En vous exhortant à suivre ces beaux exemples, ce n'est pas, mes chers amis, que j'ignore la conduite que vous tenez depuis votre jeune âge; je sais que votre pieuse mère vous a inspiré de bien bonne heure son amour pour les pauvres; cette vertu est héréditaire dans votre famille; j'ai voulu seulement joindre ma voix à la voix maternelle, et vous redire cette vérité consolante : Si les pauvres vous bénissent, Dieu vous bénira.

Je termine par un trait dont je connais le héros. Fils unique d'un officier supérieur, Louis était à peine âgé de huit ans. Souvent il avait entendu dire à sa mère et même à son père, aussi bon chrétien que bon soldat : « Les pauvres sont nos frères, nous devons leur faire part de ce que nous possédons. » Le jeune Louis n'avait rien perdu de ces paroles. Avec toute la candeur de son âge il les prit à la lettre, et son bonheur était de soulager *ses frères*.

Un jour ses parens, ayant quelques visites à rendre, laissèrent Louis à la maison seul avec une vieille domestique. On sonne : la bonne Marguerite, occupée dans les appar-

temens du fond, n'entend pas. Louis, plus rapproché, vient ouvrir; c'est un de ces pauvres enfans que l'Auvergne et la Savoie

Députent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie.

Ce petit malheureux est dans le dénuement le plus absolu. Rien ou presque rien qui le mette à l'abri d'un froid de janvier; à peine son petit corps était-il couvert d'un haillon largement déchiré. D'une voix plaintive et tremblante il demande la charité. « Entre, mon frère, » lui dit Louis; la porte s'entr'ouvre, et lui laisse un libre passage. « Attends-moi là, mon frère, ajoute Louis; » et il passe dans une pièce voisine dont il ferme la porte. Bientôt il l'entr'ouvre d'une main, tout en la retenant, de peur qu'elle ne s'ouvre entièrement; de l'autre, il jette quelque chose au petit Savoyard, en lui disant : « Tiens, mon frère, voilà pour toi. » Puis il referme la porte. Le petit pauvre s'empresse de faire usage de ce que Louis lui a donné et part en criant : « Merci, mon petit monsieur!... »

Cependant les parens de Louis rentrent de leurs courses. Il cherchent leur fils. Sa

mère l'appelle : « Louis, où es-tu ? — Maman, me voici. — Viens. — Je ne peux pas. » Sa mère s'empresse et entre dans la chambre : elle ne voit pas son fils : « Où es-tu donc ? demande-t-elle. Une voix sort du fond de l'alcôve, qui répond : « Me voici, je n'ose pas aller. — Pourquoi ? — Je n'ai point de pantalon. — Tu n'as point de pantalon ! qu'as-tu donc fait du tien ? — Je l'ai donné à mon frère. — Que dis-tu là ? — Oui, maman ; vous m'avez dit souvent avec papa que les pauvres sont nos frères, qu'il faut partager avec eux ; je l'ai fait. Il en est venu un qui n'avait point de pantalon, et je lui ai donné le mien. »

Les parens, attendris jusqu'aux larmes, pressent sur leur cœur ce cher enfant, l'exhortant à aimer les pauvres, et le récompensent de sa belle action. Mais, toute belle qu'elle fût, cette récompense n'est rien en comparaison de celle que le Dieu des pauvres prépare dans le ciel à cet aimable enfant. Il y a vraiment dans la vie des heures, des actions décisives du salut : heureux ceux qui savent en profiter ! Louis a été comblé des plus précieuses faveurs. Au milieu du monde, il a conservé ses mœurs et

sa foi ; et maintenant il est la consolation et l'orgueil de ses parens , en attendant qu'il soit leur couronne dans le ciel.

L'aumône donc , l'aumône faite de bonne grâce , faite suivant l'étendue de ses facultés ; telle est l'arme infaillible pour vaincre le second Goliath du cœur humain , l'avarice ou l'amour déréglé des biens d'ici-bas.

Passons maintenant au dernier tyran du genre humain , je veux dire à la luxure ou à l'amour des plaisirs défendus.

Troisièmement : *Armes pour combattre la luxure ou l'amour des plaisirs défendus.*

Pénétrez-vous bien des pensées suivantes , dites-vous à vous-mêmes :

L'enfant qui évite les plaisirs défendus est un ange sur la terre : je veux être cet enfant.

L'enfant qui évite les plaisirs défendus est une rose belle et fraîche qui s'épanouit aux premiers feux du jour ; c'est un lis d'une blancheur éclatante qui embaume les lieux d'alentour : je veux être cet enfant.

L'enfant qui évite les plaisirs défendus est un diamant qui brille dans la nuit ; c'est un jeune héros qui foule aux pieds les lions et les basilics : c'est un jeune roi revêtu de

pourpre, couronné de lauriers et dont le sceptre est plus puissant que celui des monarques : je veux être cet enfant.

L'enfant qui évite les plaisirs défendus est le bien-aimé du Sauveur, l'enfant chéri de Marie, le sanctuaire de l'auguste Trinité : je veux être cet enfant. La paix de son cœur est comme un festin délicieux ; sa vie s'écoule comme un fleuve paisible à travers une prairie émaillée de fleurs ; sa mort est douce comme un doux sommeil, elle est comme le soir d'un beau jour. Dans le ciel, placé au premier rang, il verra Dieu d'une vue plus claire, et sera toujours à la suite de l'Agneau : quoi qu'il puisse m'en coûter, je veux être cet enfant.

Autres pensées : Dieu me voit, Dieu m'entend, Dieu me jugera. — Je ne suis jamais seul ni le jour, ni la nuit ; nous sommes toujours cinq : les trois personnes de la sainte Trinité, mon ange et moi. Oserais-je, en leur présence, dire ou faire ce que je ne voudrais ni dire ni faire en présence d'un valet ?

Cette pensée de la présence de Dieu est toute-puissante pour mettre en fuite le Goliath que nous combattons en ce moment, et même pour lui donner la mort. C'est à cette

pensée que Joseph , que Suzanne et tant d'autres durent la conservation de leur innocence, et les bénédictions admirables qui en furent la suite.

Armez-vous de toutes ces pensées, et avec ces armes attaquez la luxure : vous êtes sûrs de la vaincre. Après l'avoir vaincue nous raserons sa forteresse, et comme les conquérans nous élèverons une colone pour perpétuer le souvenir de notre victoire. Cette colone sera l'aimable vertu. En effet, ce n'est pas assez d'avoir chassé le monstre de la luxure de la maison de votre cœur ; il faut embellir cette maison en y plaçant la vertu contraire, la perle précieuse de l'innocence. Pour bien recevoir le Sauveur, ce n'est pas assez de purifier son tabernacle futur, il faut l'orner ; ce n'est pas assez d'être sans vices , il faut avoir des vertus.

Pour cela, mettez la main à l'œuvre ; au souvenir de la présence de Dieu, joignez la mortification de vos sens, la vigilance sur vos yeux, sur vos oreilles, sur votre langue, et soyez pleins de la plus tendre dévotion pour Marie. Entre ses mains , le trésor de votre innocence ne périra pas ; elle garde celui de bien d'autres, elle vous le conservera pour le jour de votre Première Communion,

et surtout pour le moment de votre mort. Écoutez, mes bons amis, comment meurent les enfans qui ont su conserver le lis précieux de leur innocence.

Comme la fleur qui s'épanouit au matin et se fane le soir, Raphaël Emmerson n'a vécu qu'un moment, et ce moment vaut un siècle : la mort angélique a le mérite de la plus longue vie, vous en jugerez par la lettre suivante :

« Madame, ce cher enfant, cet ami de Dieu, cet aimable Raphaël, n'est plus avec nous. Je viens aujourd'hui de confier à la terre ses restes mortels. Samedi, entre sept et huit heures il m'a dit adieu, et est allé se réunir à son Créateur. Où êtes-vous, mon fils, où êtes-vous, mon cher enfant ? lui ai-je dit mille fois dans l'amertume de ma douleur ; où êtes-vous ? mais tout me répond qu'il est avec son Dieu, et qu'il n'en a pas été séparé un seul instant.

« Sa maladie avait fait de tels progrès, que depuis trois semaines nous attendions chaque jour la fin de cet ange de la terre. Au milieu de ses souffrances, endurées avec une patience bien au-dessus de son âge, il répétait le jour et la nuit : « Mon Dieu, je vous aime !... mon Père, demeurez avec moi ;

» parlez-moi de Dieu. » Le jour même de sa mort, j'envoyai un prêtre me remplacer un instant auprès de lui, le petit mourant lui dit aussitôt : « Ah ! monsieur, parlez-moi de Dieu. » Lorsqu'il eut parlé pendant une demi-heure, il s'arrêta : « Encore, encore ! » s'écria l'enfant ; parlez-moi toujours, vous me faites tant de plaisir ! »

» Je revins, il me témoigna de nouveau le désir de recevoir Notre-Seigneur ; je me rendis à ses vœux. Quel spectacle il offrit pendant la réception de l'auguste Sacrement ! il fit verser des larmes à tous les assistans ; moi-même je fus sur le point de laisser la cérémonie imparfaite ; je fondais en pleurs. Ce n'était plus un enfant, mais un petit ange qui semblait déjà jouir de la vue de Dieu. Depuis ce moment il commença de mourir, le sacrifice était consommé ; Dieu avait achevé son ouvrage. Il conserva la parole et une entière présence d'esprit jusqu'à la fin, excepté sept à huit minutes qu'il cessa de me regarder et de me parler. Je redoublais mes prières, et peu d'instans après, je vis mon cher petit enfant sans respiration et sans vie. Oh ! quelle mort précieuse ! oh ! quelle aimable mort ! Si j'entrais à cet égard dans des détails plu s

circonstanciés, je craindrais d'être taxé d'exagération, tant ce que j'ai vu m'a paru admirable. »

Imitez, ah ! imitez l'innocence de ce petit ange ; et votre mort, mes tendres amis , sera , comme la sienne , douce et précieuse devant le Seigneur. O mon Dieu ! qui n'aimez que les cœurs purs , conservez toujours sans souillures mon corps et mon âme, afin que je vous reçoive dignement dans ma Première Communion, et que je meure de la mort des saints. O mon Dieu ! dégoûtez-moi aussi de tout ce qui n'est pas vous ; faites que je méprise tout ce qui est créé, tout ce qui pourrait amuser , dissiper , profaner mon cœur. O Marie, ma bonne Mère, la plus détachée de toute les créatures, la plus pure de toutes les vierges , obtenez-moi le détachement et la pureté.

Pour pratique : *donner une aumône, et réciter, chaque matin, trois Ave Maria en l'honneur de l'immaculée Conception de la Sainte Vierge.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !...

LETTRE XIV^e.**LE NAUFRAGE.**

LE GRAND JOUR APPROCHE !..... Vous lisez maintenant, me dites-vous, mes chers amis, l'intéressante histoire des Croisades. Je vous en félicite : il y a beaucoup à gagner à cette lecture. Les Croisades, vous le savez, étaient de grandes expéditions que les Chrétiens du moyen-âge entreprenaient pour reconquérir la Terre-Sainte sur les Sarrasins. On voyait les peuples de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France, animés par la même foi, se lever en masse, quitter leur patrie et marcher en grands corps d'armée à la délivrance de la Palestine. Tous étaient munis des armes convenables. Néanmoins ce n'é-

tait ni dans leurs armes ni dans leur nombre qu'ils mettaient leur confiance, mais dans la protection de Dieu.

Aussi, lorsqu'ils se trouvaient en présence des Infidèles, et que les armées étaient au moment d'en venir aux mains, les Chrétiens tombaient à genoux et imploraient l'assistance du Dieu des combats. De brillantes victoires couronnèrent leur confiance. Les Sarrasins furent vaincus, Jérusalem reprise, et l'étendard de la croix arboré de nouveau sur la montagne de Sion.

Enfans de ces pieux Chrétiens, imitez la foi de vos pères. Comme eux, vous avez entrepris une grande guerre contre les tyrans qui ont placé leur trône dans la Terre-Sainte de votre cœur. Comme eux, voulez-vous remporter la victoire? ne mettez point votre confiance en vous-mêmes. Comme eux, vous avez des armes, et vous pouvez terrasser les trois Goliaths qui tyrannisent les enfans d'Adam. Contre l'orgueil, vous avez l'humilité; contre l'avarice, l'aumône; contre la luxure, la vigilance et la mortification. Mais souvenez-vous, mes petits guerriers, que pour vaincre il ne suffit pas d'avoir de bonnes armes, il faut savoir en faire usage. Or, cette adresse, cette force nécessaire pour

bien vous servir de vos armes, cette science du combat, vous devez la demander à Dieu : lui seul peut la donner; mettez donc votre confiance en lui. Avant de livrer bataille à vos passions, comme vos pères, tombez à genoux et implorez l'assistance du Dieu des armées. Soyez-en sûrs, la victoire est à vous; les Sarrasins seront chassés, Jérusalem reprise, et l'étendard du Sauveur arboré de nouveau sur le temple de votre cœur.

Ainsi, nécessité de prier : 1° pour vaincre vos ennemis; 2° pour conserver le fruit de votre victoire; 3° pour bien faire la grande action, que dis-je? pour faire une bonne œuvre quelconque. Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, Notre-Seigneur ne nous l'a point dissimulé; il nous dit nettement dans l'Évangile : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* : non, rien, absolument rien; pas même concevoir une sainte pensée. Comment donc, sans son secours, pourriez-vous, mes chers enfans, remporter la victoire sur les redoutables Goliaths de votre cœur? Ainsi, Dieu seul peut vous rendre victorieux; lui seul peut aussi vous assurer le fruit de vos triomphes.

Les Chrétiens vainquirent les infidèles,

mais ils ne les exterminèrent pas tous. Ceux qui échappèrent au carnage s'enfuirent dans les déserts, se rallièrent et revinrent à la charge. Les Chrétiens désunis entr'eux, moins fidèles à recourir au Seigneur, se virent attaqués à leur tour et vaincus. Jérusalem fut reprise, les lieux saints profanés, et l'étendard de Mahomet flotta de nouveau sur ses tours. La même chose, hélas ! vous arriverait si vous cessiez de prier après la victoire. Vaincues dans un premier combat, vos passions ne seront pas anéanties ; elles renaîtront, pour ainsi dire, de leurs cendres ; elles vous attaqueront de nouveau, et malheur à vous si le Dieu tout-puissant ne vous protège, et il ne vous protégera pas si vous n'avez soin d'implorer continuellement son assistance. Vous serez vaincus, Jérusalem reprise, le sanctuaire de votre cœur profané, et l'étendard du démon arboré de nouveau sur les murs de la Ville Sainte.

Il faut donc prier, vous en convenez, mes chers amis ; mais devez-vous le faire souvent ? Par exemple, une fois par semaine, le dimanche, est-ce assez ? Hélas ! bien des personnes sembleraient le croire ; du moins si nous en jugeons par leur conduite ; mais

cela ne suffit pas. Une fois par jour ? Cela ne suffit pas. Deux fois par jour ? Cela ne suffit pas encore. Et ce n'est pas de moi-même que je parle ainsi ; c'est de la part , c'est au nom de Notre-Seigneur lui-même, ou plutôt c'est lui-même qui vous dit en propres termes : *Il faut toujours prier et ne jamais cesser.* Oui, toujours; mais je vous entends : « S'il faut toujours prier, et nos leçons, et nos devoirs, et nos récréations, et nos repas ? adieu tout cela. — Non pas, s'il vous plaît, mes petits philosophes. — Mais enfin, pouvons-nous donc faire deux choses à la fois : étudier et prier, nous amuser et prier ? — Sans doute, mes bons amis, vous pouvez, que dis-je ? vous devez en même temps étudier et prier, vous amuser et prier. Notre-Seigneur, qui vous commande d'étudier, qui vous permet de vous amuser, vous dit aussi : *Il faut toujours prier.* Voici le moyen de concilier tout cela.

Dès le matin, offrez au bon Dieu vos études, vos repas, vos récréations ; répétez de temps en temps avec saint Ignace ; *Tout pour la plus grande gloire de Dieu.* Et vos études seront des prières, et vos récréations seront des prières. Tel est, mes enfans, le secret

de prier toujours. Ce fut celui des Saints ; ils priaient toujours , parce qu'ils faisaient tout pour la gloire de Dieu, le salut du prochain et leur propre sanctification.

Dans la guerre que nous avons entreprise , la prière nous est donc absolument nécessaire ; c'est l'arme universelle, elle sert contre toutes sortes d'ennemis ; sans cette arme toutes les autres sont insuffisantes. Si la prière est nécessaire pour chasser de votre cœur les Goliaths qui le tyrannisent , combien n'est-elle pas nécessaire encore pour embellir ce sanctuaire du Sauveur ? Si vous ne pouvez , sans la prière , concevoir une bonne pensée , comment , sans la prière , pourriez - vous faire dignement la plus grande action de votre vie ? Comprenez bien votre position , mes chers enfans , et écoutez cette histoire qui semble écrite tout exprès pour vous.

Un riche négociant de Hambourg s'était embarqué pour les Indes ; il emmenait avec lui ses deux enfans, Charles et Louise. Charles avait treize ans , Louise en avait onze. Pendant les deux premiers mois , la navigation fut heureuse ; mais tout-à-coup il s'éleva une horrible tempête : le ciel se couvrit de nuages épais , la foudre éclatait de

toutes parts, les vagues en fureur faisaient entendre d'horribles mugissemens. Tantôt élevé jusqu'aux nues, tantôt retombant dans les abîmes, le vaisseau finit par se briser. Tout l'équipage périt, à l'exception d'un vieux matelot et des deux enfans. A la faveur d'une planche et de quelques cordages, ils abordèrent à une île inconnue. Mais épuisé par les fatigues qu'il avait essuyées, soit pour se sauver, soit pour sauver les deux enfans, le vieux matelot fut à peine sur le rivage qu'il expira : Charles et Louise restèrent seuls, abandonnés et dénués de tout.

Heureusement l'île était habitée, et les insulaires doux et humains. Ils eurent compassion de ces deux jeunes infortunés ; ils les conduisirent dans une bourgade voisine de la mer, et là, leur construisirent une petite cabane. Cependant la nouvelle du naufrage et de l'arrivée des deux enfans inconnus parvint au roi de l'île : aussitôt il exprima le désir de voir les deux jeunes étrangers ; il leur fit dire par les habitans de la bourgade qu'il viendrait en personne, avec toute sa cour, les visiter dans leur cabane, et que s'il était content de leur réception, il les ferait reconduire dans leur patrie.

A cette nouvelle, jugez de la joie, de la confusion, de l'embarras de ces pauvres enfans. « Recevoir un roi avec toute sa cour dans une chétive cabane, disait Charles à sa sœur ; comment faire ? comment le conten-ter de manière à obtenir qu'il nous fasse reconduire dans notre pays ? La belle occa-sion ! peut-être ne se présentera-t-elle ja-mais. Mais nous n'avons rien du tout ; comment allons-nous faire ? — Il me vient une pensée, lui dit Louise ; nous n'avons qu'un seul moyen, c'est de prier les habitans de la bourgade de nous donner ce qui est né-cessaire pour orner notre cabane : ils ont eu jusqu'ici tant de bontés pour nous, qu'ils ne nous refuseront pas ; le roi d'ailleurs aura égard à notre pauvreté. » L'avis fut adopté. Voilà nos deux petits naufragés qui s'avan-cent aussitôt dans l'intérieur de la bourgade. « Nous n'avons rien, dirent-ils aux habi-tans, d'une voix capable de toucher tous les cœurs, nous sommes bien pauvres, nous sommes orphelins ; pour l'amour de Dieu, donnez-nous ce qui nous est nécessaire pour orner notre cabane, afin de contenter le roi, et de retourner dans notre pays auprès de nos parens. » Ces bons habitans s'empressent de venir à leur secours. Chacun donne sui-

vant ses moyens. Charles et Louise nettoient bien leur cabane, la couvrent de fleurs et de feuillage , et y placent en guise d'ornemens les petits objets qu'on leur a donnés. Le roi arrive , il est satisfait. Charles et sa sœur se jettent à ses genoux. Il les relève avec bonté, les embrasse et leur fait de riches présens. Par ses ordres un vaisseau est équipé, et ils sont reconduits dans leur patrie. Là ils jouissent encore aujourd'hui, au milieu de leur famille, des richesses dont le roi les a comblés.

Vous aussi, mes chers enfans, vous êtes des naufragés. Notre premier père a tout perdu dans le grand naufrage du péché originel. Vous êtes dans une terre étrangère, pauvres, orphelins, dénués de tout. Cependant un grand Roi doit venir vous visiter, il vous l'a fait dire. S'il est content de l'accueil qu'il recevra, il vous comblera de biens et de caresses, il vous ouvrira la route de votre patrie. Mais vous n'avez rien; et il ne vous reste qu'un cœur pour désirer, et une voix pour demander ce qui est nécessaire à l'ornement de votre maison. Demandez-donc, mes petits orphelins: demandez avec un grand désir d'obtenir, et vous ne serez pas refusés; demandez tout

ce qui vous est nécessaire, et vous ne serez pas refusés; demandez par l'entremise de vos saints Patrons, de vos bons Anges, de tous les Saints du ciel, et vous ne serez pas refusés. Hâtez-vous; LE GRAND JOUR APPROCHE!... le Roi va bientôt venir. Ne laissez point échapper une si belle occasion, peut-être ne reviendra-t-elle jamais; que dis-je, peut-être? il est certain et très-certain que jamais vous ne trouverez une semblable occasion d'assurer votre retour dans la bienheureuse patrie. Songez-y bien, votre sort dépend de vous; il dépend de la manière dont vous demanderez, il dépend de vos prières.

Pardon, mes chers amis, on sonne, je suis obligé de vous quitter.

Je reviens à vous, et je reprends ma lettre. L'agréable visite qui a suspendu mon entretien avec vous vient de partir. Jugez de ma joie, je viens de causer pendant une heure avec Auguste et sa mère. Auguste est très-bien; depuis deux ans que je ne l'avais vu, il a bien changé à son avantage. Vous l'avez vu aussi à la même époque, et vous savez qu'il était passablement étourdi. L'étourderie était son moindre défaut; la désobéissance, la gourmandise, la

paresse , le mensonge , comptaient au nombre de ses habitudes. Son peu de recueillement à l'église et sa légèreté dans ses prières lui valurent souvent de ma part des réprimandes bien méritées. Tel était Auguste lorsque nous le vîmes la dernière fois , mais tel il n'est plus aujourd'hui. La Première Communion en a fait un homme nouveau. Il y a neuf mois qu'elle a eu lieu. Sa vertueuse mère m'a raconté que longtemps avant le grand Jour, elle le conduisit chez M. le Curé : « Je lui racontai, m'a-
 » t-elle dit, tous les défauts d'Auguste, je
 » ne le ménageai pas. M. le Curé l'embras-
 » sa, l'encouragea, lui fit comprendre l'im-
 » portance de l'action qu'il devait faire, et
 » l'engagea à venir le voir tous les quinze
 » jours. Auguste promit. Dès aujourd'hui,
 » ajouta M. le Curé, nous allons commen-
 » cer une petite guerre dont vous serez le
 » héros. Il lui fit connaître son Goliath.
 » Auguste promit de le combattre à ou-
 » trance. — C'est très-bien, lui dit M. le
 » Curé; mais comme je n'assisterai point
 » au combat, vous aurez la bonté de m'en-
 » voyer les bulletins de vos campagnes :
 » c'est ainsi que font les grands capitaines.
 » Votre maman, qui sera témoin oculaire

» de vos faits d'armes, se chargera volon-
 » tiers d'être votre secrétaire. Chaque jour
 » il y aura un bulletin. On marquera exac-
 » tement vos victoires ou vos défaites. Le
 » bulletin me sera envoyé, et tous les quinze
 » jours nous compterons.

» Auguste, dont vous connaissez le carac-
 » tère belliqueux, fut enchanté. Nous n'é-
 » tions pas de retour qu'il me demanda un
 » bulletin. Son ennemi capital était l'orgueil
 » qui, chez lui, donnait lieu surtout à la
 » désobéissance. Nous fîmes le bulletin. Je
 » marquai exactement jour par jour les
 » victoires, et, il faut le dire, les défaites.
 » Heureusement le nombre de celles-ci était
 » assez peu considérable. Ce premier succès
 » l'encouragea. Quinze jours étaient écou-
 » lés, il revint voir notre excellent Curé.
 » De nouveaux encouragemens et des féli-
 » citations attendaient notre jeune soldat.
 » Il recommença une seconde campagne;
 » elle fut plus heureuse encore que la pre-
 » mière. La désobéissance vaincue, il at-
 » taqua l'orgueil sur tous les autres points
 » où il se montrait. A mesure que le grand
 » Jour approchait, Auguste redoublait de
 » courage et de vigilance. Ses derniers bul-
 » letins ne mentionnèrent plus que des

» victoires. La Première Communion a couronné, récompensé et affermi tous ses succès. »

J'attends aussi de vous, mes petits guerriers, le bulletin de vos campagnes. Si la santé de votre bonne mère ne lui permet pas d'être votre secrétaire, je m'en rapporte à vous ; vous ferez vous-mêmes vos bulletins et vous me les enverrez.

Terminons : pauvres, orphelins, soldats, adressez-vous aux Saints du ciel, qui ont été autrefois tout ce que vous êtes. Ils ont vaincu, ils sont riches, ils vous aiment, dites-leur donc : O bienheureux habitans de la Jérusalem céleste, ô mes amis, mes frères, j'ai entrepris une grande guerre contre les ennemis que vous avez vous-mêmes vaincus ; venez à mon secours, obtenez-moi la victoire. Vous êtes riches, et moi je suis bien pauvre, je dois bientôt recevoir dans la maison de mon cœur mon Seigneur et mon Maître ; il veut qu'elle soit digne de lui ; mais, hélas ! je n'ai rien et je ne suis qu'un faible enfant. De grâce, obtenez-moi la vertu et les dispositions dont j'ai besoin pour recevoir saintement ce grand Dieu qui veut bien descendre jusqu'à moi. De la réception que je lui ferai, dépend mon salut ;

venez donc à mon aide, afin que j'obtienne la grâce d'aller me réunir à vous dans la céleste patrie. O Marie, ma bonne mère, puisez à pleines mains dans les trésors du ciel; ornez la demeure de mon âme, afin que je reçoive Notre-Seigneur comme vous eûtes le bonheur de le recevoir vous - même.

Pour pratique : *faire souvent des oraisons jaculatoires, et renouveler neuf fois par jour l'offrande de ses actions en vue de la Première Communion.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE....!

LETTRE XV.

LA MONTRE.

LE GRAND JOUR APPROCHE!..... Voilà donc un chrétien de plus dans le monde? un chrétien, mes chers enfans, qui vous sera plus

cher que les autres. Votre petit cousin est baptisé, et vous avez été parrain et marraine; voilà ce que vous m'apprenez. Nul doute que vous n'ayez bien compris toute l'importance des engagemens que vous avez contractés dans cette occasion, soit avec Dieu, soit avec votre petit filleul; mais je ne sais si vous aurez également compris une des plus touchantes et des plus instructives cérémonies du baptême. Au moment de terminer, le prêtre a mis sur la tête du nouveau baptisé un petit bonnet blanc qu'on appelle chrèmeau. Ce petit bonnet représente la robe blanche que, dans les premiers siècles, on donnait aux nouveaux baptisés, et qu'ils portaient pendant huit jours. Il représente aussi l'innocence que l'âme du baptisé vient de recevoir dans ce sacrement. Le prêtre, en mettant le chrèmeau sur la tête de l'enfant, lui adresse ces importantes paroles : *Recevez la robe de l'innocence, et portez-la sans souillures jusqu'au tribunal de Jésus-Christ.* Pourquoi ? parce que Jésus-Christ nous la redemandera. Heureux ceux qui comprennent cette parole ! mille fois plus heureux ceux qui l'accomplissent ! Mais, hélas ! qu'il est petit le nombre de ceux qui conservent jusqu'à leur dernier soupir cette précieuse innocence

baptismale ! Il est de votre devoir de parrain et de marraine de ne rien négliger pour que votre petit filleul soit de ce nombre.

Admirons ici, mes chers enfans, l'infinie miséricorde de Notre-Seigneur : prévoyant nos faiblesses, il a établi dans son Église un sacrement destiné à purifier cette robe éclatante, lorsque nous avons eu le malheur de la souiller par le péché. C'est de ce sacrement que nous allons parler.

La pénitence, destinée à remettre tous les péchés commis après le Baptême, fut instituée par Notre-Seigneur, lorsqu'il dit à ses Apôtres, et dans leur personne à tous leurs successeurs jusqu'à la fin des siècles : *Recevez le Saint-Esprit : ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus.*

O vous tous, qui auriez été vaincus dans les combats contre les Goliaths de votre cœur ; ô vous tous, qui auriez eu le malheur de ternir l'éclat de votre innocence, enfans bien-aimés, rassurez-vous : il vous reste une planche après le naufrage ; il y a un moyen de rendre à votre âme sa beauté primitive ; vous pouvez encore racheter vos droits au ciel, et préparer en vous-mêmes

une demeure agréable au Dieu trois fois Saint; en un mot, vous pouvez encore faire une bonne, une très-bonne Première Communion.

Écoutez votre aimable Sauveur, qui, du fond des tribunaux sacrés, vous adresse ces consolantes paroles : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués du poids de vos misères, et je vous soulagerai.* Pour correspondre à ces tendres invitations du Sauveur, trois choses sont nécessaires : 1° examiner sa conscience, 2° confesser tous ses péchés, 3° s'en repentir et s'en corriger. L'examen de conscience, la confession, la contrition, voilà ce qui doit désormais nous occuper; de là dépend la Première Communion.

1° *Examen de conscience.* L'autre jour, je vous parlais, mes bons amis, de l'aveugle du village, que vous connaissez. J'ai appris ce matin qu'il avait été frappé de paralysie. Ainsi, ce pauvre homme ne voit plus, il ne sent plus, du moins dans la partie qui vient d'être atteinte. Son sort est bien triste; plus triste encore est celui de certains enfans : aveugles, ils ne connaissent pas leurs péchés; paralytiques, ils n'en sentent point la gravité. Pour se guérir, qu'ont-ils à faire? S'adresser à Notre-Seigneur, comme le ma-

lade de l'Évangile, et lui dire : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir; Seigneur, faites que je voie; Jésus, fils de David, ayez pitié de moi; source éternelle de lumière, Esprit-Saint, dissipez les ténèbres qui me cachent le nombre et la grandeur de mes péchés; faites-m'en concevoir une si grande horreur, ô mon Dieu, que je les déteste, s'il se peut, autant que vous les haïssez vous-même, et que je ne craigne rien tant que de les commettre à l'avenir. »

C'est donc par la prière qu'il faut commencer l'examen. Après avoir vivement imploré les lumières et la grâce du Seigneur, que reste-t-il à faire? Écoutez, mes chers enfans. Votre cousin Édouard était venu me voir la semaine dernière. Il m'avait apporté, pour me la faire voir, la belle montre que son père lui a donnée en étrennes. Pendant qu'il était avec moi, sa montre s'arrêta. Nous eûmes beau faire, il nous fut impossible de lui rendre le mouvement. Par bonheur, l'horloger n'était pas loin; nous fûmes le trouver. Il prit la montre, la démontra, l'examina pièce à pièce, et ce ne fut qu'après un travail long et attentif qu'il parvint à découvrir le mal. Voilà, mes en-

fans, le modèle de la conduite que vous devez tenir, en examinant votre conscience. Décomposez, en quelque sorte, votre âme ; considérez de près chacune de ses facultés : la mémoire, l'esprit, la volonté ; examinez-la pièce à pièce ; autrement vous ne parviendrez pas à connaître le mal qui la fait souffrir, et qui la défigure aux yeux de Dieu. En un mot, examinez-vous avec une scrupuleuse attention. Toute votre crainte doit être de ne pas bien vous faire connaître ; mais pour bien vous faire connaître, il faut que vous vous connaissiez bien vous-mêmes. Qu'en dites-vous ?

Pensez-y bien ; de l'examen dépend la confession ; de la confession , la Première Communion. Le moyen le plus simple et le plus facile de ne rien oublier, c'est de suivre l'ordre des commandemens de Dieu et de l'Église ; vous passez ensuite aux péchés capitaux. Les devoirs propres à votre âge et à votre position exigent une attention particulière. Si vous craignez que votre mémoire ne vous fasse défaut, je vous permets d'écrire votre confession. Cette précaution vous sera d'une grande ressource pour votre confession générale, supposé que vous ne l'ayez pas encore faite. Votre

examen fini, excitez-vous à la contrition.

2° *Contrition*. Ici, encore, commencez par la prière. Vous trouverez dans vos deux petits manuels, celui du *Pieux écolier* et celui de la *Picuse pensionnaire*, les plus belles et les plus touchantes formules. Mais évitez bien le défaut dans lequel tombent certains enfans : ils s'imaginent que pour avoir la contrition, il suffit d'en lire ou d'en réciter quelques actes. S'ils s'en tiennent là, leur contrition n'est que sur leurs lèvres, tandis qu'elle doit être dans le cœur, aller même jusqu'au brisement du cœur. Ainsi, vous ne vous en tiendrez pas à une simple récitation, vous vous efforcerez de faire passer jusque dans le fond de votre âme les motifs de douleur et de ferme propos. Je ne saurais mieux vous tracer la conduite que vous avez à tenir en ce moment décisif, qu'en vous racontant de quelle manière un saint évêque du siècle dernier s'excitait à la contrition.

Après l'avoir demandée par de ferventes prières, il faisait quatre stations : il allait en esprit, 1° sur le bord d'une fosse ; là, il se demandait à lui-même : « Qu'y a-t-il dans cette fosse ? Un cadavre infect, de la pourriture, des vers, des reptiles, quelques os-

semens, un peu de poussière : triste débris de l'homme ! de l'homme, ce chef-d'œuvre des mains de Dieu, ce roi de l'univers, cette créature sublime, pour laquelle le monde fut bâti comme un palais pour un roi. Ce favori de la Divinité, l'égal des Anges, l'héritier du ciel, créé impassible et immortel, voilà ce qui reste de lui ! Qui l'a réduit dans ce lamentable état ? C'est la mort. Qui a introduit la mort dans le monde : C'est le péché, et j'aimerais le péché !....

Ce motif moins pur lui servait comme d'échelon pour s'élever à d'autres motifs plus dignes de la foi. Du bord de la fosse, il montait au ciel ; là il faisait sa deuxième station. « Pour qui sont ces trônes brillants, ces couronnes étincelantes, ces palmes immortelles, ces torrens de délices ? Est-ce pour tous les hommes ? Oui, pour tous ; pour les rois et les bergers, les savans et les ignorans, les enfans et les vieillards, pour moi comme pour les autres : tous y ont droit ; une seule chose peut les en priver, et c'est le péché ; et j'aimerais le péché ! le péché, qui peut-être m'a déjà fait perdre mon droit à ce beau ciel, et qui me le ferait perdre pour toute l'éternité, si je ne m'en repentais sincèrement ! Mon Dieu, je m'en

repens ; plutôt mourir que d'y retomber. »

Du ciel il descendait en enfer ; là, il faisait sa troisième station : « Quelles sont ces tristes victimes, qui gémissent, qui brûlent sans se consumer dans ces flammes dévorantes, dans des feux éternels, qui demandent à grands cris, et qui demanderont en vain pendant toute l'éternité une goutte d'eau pour rafraîchir leur langue brûlante ? Ces victimes de la justice de Dieu sont des hommes créés pour les délices du ciel ; qu'est-ce donc qui les a fait tomber dans ces abîmes brûlans, ténébreux et sans fond ? C'est le péché, un seul péché ! et j'aimerais le péché ! O mon Dieu, faites-moi tout souffrir sur la terre, mais épargnez-moi pendant l'éternité. Grâce, mon Dieu, grâce ! je me repens de tout mon cœur ! »

De l'enfer, il montait sur le Calvaire ; là, il faisait sa quatrième station. A genoux, au pied de cette croix ensanglantée, il disait à son âme : « Considère de près ce que souffre celui qui est attaché sur ce bois : regarde ; depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, son corps n'est qu'une large plaie : regarde encore ; sa tête est couronnée d'épines cruelles, son visage est meurtri de coups, ses mains sont percées,

son côté est ouvert, ses pieds sont attachés avec de gros clous. Quel est celui qui souffre de si horribles tourmens ? Un malfaiteur ? Non. — Un homme ordinaire ? Non. — Un Ange ? Non. — Un Archange ? Non ; c'est le Roi des Anges, c'est le Verbe éternel, c'est l'Homme-Dieu, c'est ton Sauveur, ton ami, ton père. Et qui l'a mis en cet état ? Judas ? Non. — Caïphe ? Non. — Hérode ? Non. — Pilate ? Non. — Les bourreaux ? Non. — Qui donc ? C'est toi, c'est le péché. Voilà ton ouvrage ; et tu aimerais le péché !... »

C'est par ces différentes considérations que ce saint évêque s'excitait à la contrition. Faites comme lui, mes chers enfans, et si vous voulez, adressez-vous encore la question suivante. Vous savez que Pilate eut, pendant quelque temps, l'intention de soustraire Notre-Seigneur à la mort. Les Juifs pressant toujours sa condamnation : « Mais enfin, leur demanda-t-il, *quel mal a-t-il fait ?* » Et vous aussi, mes enfans, demandez-vous à vous-mêmes : Quel mal le Sauveur m'a-t-il fait pour que je l'aie traité de la sorte ? qu'ai-je à lui reprocher ? Est-ce de m'avoir donné la vie ? est-ce de m'avoir fait naître, de préférence à des millions d'autres, dans le sein de la véritable Église ?

est-ce d'avoir veillé sur mes jours avec plus de soin que mon père et ma mère ? est-ce de m'avoir comblé de plus de grâces, durant une année, que des milliers d'enfans idolâtres n'en recevront pendant leur vie tout entière ? est-ce de m'avoir préparé pour nourriture son corps et son sang précieux ? Et cependant, je l'ai méprisé, je l'ai crucifié, crucifié de mes propres mains ! Quoi ! si jeune encore ! Et j'aimerais le péché ! et je ne me repentirais pas du péché !... Honte ! malheur ! anathème à l'enfant qui ne sentirait pas son cœur brisé de douleur à la vue de Jésus en croix ! Quel nom lui donner ? Il n'en est qu'un seul qui lui convienne dans la langue humaine. Vous le devinez, ce nom, en lisant l'histoire suivante.

Sur les bords du Saint-Laurent (1) vivait un Indien. C'était l'homme le plus vertueux et le plus paisible de la bourgade. Établi depuis long-temps, ce vénérable vieillard était père d'une nombreuse famille. Au nombre de ses enfans était un fils qu'il aimait avec une tendresse particulière ; il l'avait élevé avec le plus grand

(1) C'est un grand fleuve d'Amérique.

soin ; les plus aimables caresses lui avaient toujours été prodiguées ; tous les avantages possibles lui avaient été faits dans le partage des biens. Or, un jour il arriva que , sans aucun motif même apparent , avec une parfaite connaissance et un entier sang-froid , ce fils dénaturé se jette sur son vénérable père , le frappe , le meurtrit , le renverse , et finit par lui donner la mort. L'attentat commis , le parricide s'éloigne , et s'en va continuer une partie de plaisir : il boit , il mange , il rit , comme auparavant ; la nuit arrive , et il dort , et pas un songe effrayant ne vient troubler son sommeil.

Cependant le crime est connu ; le parricide est arrêté ; on le menace de la mort s'il n'ouvre son cœur au repentir. Il reste insensible ; on le conduit auprès du lit funèbre sur lequel gisait le corps ensanglanté de son père : il le regarde , et pas une larme ne vient mouiller sa paupière , et son cœur demeure dur comme le bronze ! Peut-être prenez-vous cela , mes chers enfans , pour un rêve affreux , pour une exagération en dehors de toute réalité. Arrêtez , rien n'est plus vrai. Cette horrible histoire n'est pas seulement celle d'un Sauvage , c'est celle d'un grand nombre de jeunes gens , de jeunes person-

nes , d'enfans élevés au milieu des lumières de la civilisation et du christianisme.

Ce bon père , c'est Dieu ; cet enfant chéri , c'est vous , vous qu'il a plus aimés que les autres ; et c'est vous , enfans chéris , qui , avec une pleine connaissance et une entière liberté , car il faut tout cela pour pécher mortellement , l'avez outragé , meurtri , déchiré , mis à mort. Et après avoir commis ce parricide affreux , vous avez ri , joué , chanté , dormi tranquilles , comme auparavant. On vous a menacés de la mort éternelle , si vous ne conceviez de vifs sentimens de repentir , et vous êtes restés insensibles ; vous avez vu la croix , vous la voyez tous les jour , sur ce lit funèbre , le corps sanglant de votre père , et vous êtes durs comme le marbre ! Vous êtes cependant si faciles à émouvoir ! vous avez des larmes pour tout. Quoique bien jeunes encore , vous en avez déjà versé en abondance : vous avez pleuré vos parens , pleuré vos amis , pleuré votre santé , pleuré pour des contrariétés , pleuré pour des bagatelles ; mais combien de fois avez-vous pleuré le meurtre de votre Père ? votre première larme de repentir est peut-être encore à couler. Quel nom donner à l'enfant que ne touche-

raient pas ces pensées ? C'est à vous de le deviner : faites en sorte que jamais il ne soit le vôtre.

Ouvrez-donc, mes chers amis, ouvrez vos cœurs à la douleur. Dites à Jésus-Christ : O mon Sauveur ! vous voyez à vos pieds un enfant ingrat, le plus ingrat de vos enfans ; je m'humilie, je me repens de tout mon cœur de vous avoir traité comme je l'ai fait. Ah ! s'il m'était donné de recommencer, j'aimerais mieux tout souffrir que de vous offenser, que de vous crucifier de nouveau. Au nom de votre croix, au nom de votre sang, au nom de votre mort, pardonnez-moi, ne perdez pas une âme qui vous a coûté si cher. O Marie ! ma bonne mère, refuge des pécheurs, obtenez-moi une contrition sincère et un ferme propos de ne plus jamais pécher.

Pour pratique : *réciter cinq Pater et cinq Ave, à genoux devant un crucifix, pour demander la contrition.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !.....

LETTRE XVI.

LES MENSONGES.

LE GRAND JOUR APPROCHE !... De toutes les lettres que je vous ai adressées jusqu'ici, mes chers enfans, voici peut-être la plus importante. Nous allons parler de la condition essentielle, indispensable, d'une bonne Première Communion. Si vous faites bien l'action dont je vais vous entretenir, votre Première Communion sera bonne ; si vous aviez le malheur de la mal faire, votre Première Communion serait un horrible sacrilège. Vous me demandez, dans votre dernière lettre, quel est celui de tous les enfans de votre catéchisme, qui fera le mieux sa Première Communion. Je n'hésite pas à vous répondre : *C'est celui qui fera la meil-*

leure confession. Qu'il est donc important de bien vous confesser !

Je vous aime trop , mes chers enfans , pour ne pas vous indiquer, dès maintenant, un moyen infaillible et facile de bien faire , non-seulement votre confession de Première Communion, mais encore toutes celles de votre vie. Écoutez cette histoire. Un saint religieux se trouvait au lit de la mort. Le supérieur de la maison, accompagné de la communauté, se rend auprès du mourant et l'engage à se confesser. « Me confesser ! mais , mon père , je l'ai fait il y a huit jours, je n'ai rien qui m'inquiète et me fasse craindre de paraître au jugement. Grâce à Dieu ! depuis dix-huit ans que je suis en religion , j'ai fait chacune de mes confessions comme si elle eût été la dernière. » Oui , mes enfans , imitez ce bon religieux. Avant de vous confesser, demandez-vous bien sérieusement : Si cette confession que je vais faire était la dernière , comment la ferais-je ? si en sortant des pieds du prêtre , je ne devais pas avoir un instant pour me reconnaître ; si du tribunal de la pénitence je devais tomber subitement devant le tribunal de Jésus-Christ, comment me confesserais-je ? quelle serait ma contrition ? quelle serait ma

sincérité ! Soyez fidèles à cette pratique, et je répons sans crainte de toutes vos confessions.

Vous avez d'autant plus de raisons de bien vous pénétrer de cette pensée salutaire, que votre Première Communion sera pour vous comme le jugement dernier : or, c'est votre confession qui décidera de votre Première Communion. Le démon le sait ; aussi, il ne négligera rien pour vous empêcher de bien vous confesser. Dans cette vue, il vous repètera sur tous les tons et tous les jours trois gros mensonges.

Premier mensonge. Il vous dira que le meilleur moyen pour que ce péché qui vous cause tant de honte ne soit jamais connu, c'est de le cacher à votre confesseur. Mensonge. Et moi, je vous dis que le meilleur, que l'unique moyen pour que ce péché ne soit jamais connu, c'est de le dire à votre confesseur. Si vous ne le dites pas, votre conscience vous le redira continuellement, elle vous le remettra sans cesse devant les yeux, et Dieu le fera connaître à tout l'univers au jour du jugement. Si, au contraire, vous le dites, il cessera d'être connu de Dieu, qui l'oubliera, qui n'en parlera point au jour du jugement ; de votre conscience,

qui ne vous le reprochera plus; de votre confesseur, qui l'oubliera bien vite, qui ne pourra jamais en parler, et qui n'en parlera jamais; en sorte que votre secret est bien plus en sûreté dans le cœur de votre confesseur que dans le vôtre : vous pouvez en parler, mais lui ne le peut pas. Le premier confesseur qui ait violé le sceau de la confession est encore à trouver.

Deuxième mensonge. Le démon vous dira que votre confesseur vous grondera. Mensonge. Votre confesseur est un père, un ami, un autre Jésus-Christ. Plus votre péché sera grand, et plus il aura compassion de vous. O mes enfans, si vous saviez ce que c'est, qu'un prêtre, comme il aime les pauvres pécheurs! Et puis, quand il vous adresserait quelques observations, que peuvent donc être ces reproches tendres et pleins de charité, dictés par le désir de votre bien, faits à l'oreille sans que personne les entende, en comparaison des reproches accablans de votre conscience et des accusations foudroyantes que le souverain Juge vous adresserait en présence des nations assemblées, en présence de vos parens, de vos connaissances, pour votre honte et votre condamnation?

Troisième mensonge. Il vous dira qu'il vous en coûtera trop de confesser votre péché. Mensonge. Il vous en coûtera trop ! et moi , je vous dis qu'il vous en coûtera bien plus de ne pas le dire. Le remords n'est-il donc rien ? la crainte continuelle de mourir en réprouvé n'est-elle donc rien ? la certitude d'une éternité malheureuse , n'est-ce donc rien ? Il vous en coûtera trop ! et moi , je vous assure qu'il vous en coûtera moins à dire votre péché qu'à le commettre. Après l'avoir dit , il vous semblera que vous avez un poids de moins sur la conscience, et vous ne craignez plus de rentrer en vous-mêmes ; de douces larmes inonderont votre visage ; et vous direz comme un grand pécheur : « Mon Dieu, vous m'avez trompé ; je croyais ne trouver que de la peine et de la honte à dire mes péchés, et par votre grâce , j'ai été inondé de consolations. » Il vous en coûtera trop ! De quoi donc s'agit-il ? Il s'agit pour vous de racheter le ciel que vous avez perdu, il s'agit de racheter votre âme que vous avez livrée au démon ; et pour cela que vous demande-t-on ? Une parole : est-ce trop ?

Au reste , ce péché qui vous coûte tant à déclarer n'est peut-être qu'une bagatelle. C'est encore une ruse du démon. Il grossit

quelquefois comme des montagnes les plus petites choses ; il fait des monstres de fautes qui ne sont presque rien , afin de fermer la bouche aux pénitens , et de les jeter dans le sacrilège. Ainsi, un enfant avait porté à l'église un jeu de cartes, non pour y jouer , mais uniquement par mégarde et par oubli, Le démon lui persuada que c'était un grand péché. La honte s'empara de cet enfant , il n'osa s'en confesser , et, croyant avoir fait un péché mortel, il reçut l'absolution et la sainte communion , et persévéra pendant près de trente ans dans l'habitude du sacrilège. Je pourrais , mes chers amis, vous citer bien d'autres exemples.

Mais enfin , supposons que vos péchés soient graves , aussi graves qu'ils puissent être ; que craignez-vous ? Si vous êtes embarrassés , gênés , intimidés , si vous ne savez comment dire , priez votre confesseur de vous aider. Par de charitables et prudentes interrogations , il amènera votre faute sur vos lèvres et vous en délivrera ; mais , au nom de Dieu , ne cachez rien , vous perdriez tout. Plus vos fautes seront graves , plus votre confesseur aura de tendresse et de compassion pour vous ; plus il admirera , dans votre courage à vous en confesser , la

bonté de Dieu à votre égard, la vivacité de votre foi et la noblesse de votre caractère ; plus votre confesseur vous aimera, parce qu'il verra dans votre franchise une preuve de votre confiance en sa bonté, en sa charité, en ses lumières ; et comment voulez-vous qu'il vous refuse son estime, ses soins et toute son affection ? Non, non ; loin de là, il vous devra en quelque sorte de la reconnaissance, parce que le plus délicieux moment pour un prêtre est celui où il rapporte une brebis au bercail, un petit enfant prodigue dans les bras du meilleur des pères ; et ce bonheur, c'est vous qui le lui aurez procuré. Ne vous laissez donc pas prendre aux mensonges du démon.

Cependant votre confesseur ne sera pas seul heureux de votre sincérité ; c'est vous surtout, mes chers enfans, qui en éprouverez une joie, un contentement ineffable. Vous ne sauriez croire combien vous serez heureux, si sortant du confessionnal vous pouvez vous rendre ce consolant témoignage : *J'ai tout dit !...* » A ce moment, écrivait » une jeune enfant, j'étais légère, j'étais contente, je ne me sentais plus ; il me semblait que je m'élevais au ciel. » Comment

voudriez-vous qu'il en fût autrement ? Voyez ce qui se passe dans un enfant qui reçoit l'absolution après une confession bien faite. Le démon sort de son cœur, la sainte-Trinité y revient triomphante, et avec elle le calme et la paix, la douce paix de l'innocence ; le ciel se rouvre sur sa tête, son nom est inscrit de nouveau, par les Anges, en lettres d'or dans le livre de vie ; sa robe d'innocence lui est rendue, son âme redevient blanche comme la neige, belle comme la rose, pure comme le lis qui s'épanouit aux premiers rayons du soleil.

Au contraire, quels horribles mystères s'accomplissent dans l'âme d'un enfant hypocrite, au moment où le prêtre l'absout ! Le ministre sacré levant la main, lui dit : *Je vous absous*. Et du fond de sa conscience et du haut du ciel une voix terrible se fait entendre, qui dit à ce malheureux enfant : *Il n'y a point de paix pour le pécheur ! il n'y a point de paix pour l'impie ! il n'y a point de paix pour le profanateur !....* Il s'en va, les remords s'en vont avec lui ; ils le harcèlent de plus en plus : l'anathème divin pèse sur sa tête. Pour lui plus de bonheur, à moins qu'il ne revienne le cœur brisé de douleur et

les yeux baignés de larmes, faire enfin l'avou de son crime. Vous allez en juger par le trait suivant.

Un homme riche des Pays-Bas commit une faute grave : il en conçut une telle confusion , qu'il était déterminé à préférer la mort et la damnation à la honte de s'en confesser. Cependant, sa conscience le tourmentait sans cesse. Un jour, passant à Anvers , il entendit un prédicateur assurer qu'il n'y avait pas d'obligation de confesser les péchés oubliés , tant qu'on ne s'en souvenait pas ; il essaya alors tous les moyens d'ensevelir le sien dans l'oubli. Dans cette vue, il se livre à tous les plaisirs ; il fait des voyages, il s'applique à l'étude des mathématiques. Enfin il espère pouvoir, sans confession , effacer son crime par les pratiques les plus austères de la pénitence. Il prend le cilice, donne des aumônes : inutiles moyens ; la plaie de son âme s'aigrit en proportion des efforts qu'il fait pour la guérir. Dans son désespoir, il se détermine à mettre fin à ses jours. Il monte en voiture pour se rendre chez lui et exécuter dans sa propre maison l'affreuse résolution qu'il vient de prendre.

Dieu, qui veillait encore sur cet infortuné, permit qu'il rencontrât un religieux de sa

connaissance. Il offre au père une place auprès de lui : la conversation s'engage , et tombe insensiblement sur la confession ; c'était mettre le doigt sur la plaie. « Pourquoi parlez-vous de cela , » dit brusquement cet homme ? A cette parole, le ministre de Dieu soupçonna le mauvais état de son âme. Il parle au cœur de ce malheureux : celui-ci finit par lui avouer qu'il a résolu de se pendre , parce qu'il ne peut plus supporter les remords de sa conscience. Le religieux lui promet un secours efficace. Le lendemain le père lui propose une partie de promenade dans une forêt voisine : il lui cite quelques fautes ; il tombe enfin sur celle qui causait ses longs et cuisans remords. « La voilà ! s'écrie-t-il cette faute maudite , dont le souvenir me déchire ! — Maintenant, lui dit le père, que vous avez confessé celle-là , vous pouvez dire les autres qui vous reviennent à l'esprit ; je puis vous absoudre de toutes. » Le pécheur, à ces mots , se jette à genoux et ouvre librement son cœur : après avoir été suffisamment excité à la contrition par des réflexions touchantes, il reçoit l'absolution et en ressent tant de joie , qu'il répète souvent à ce père : « O mon père, de combien d'angoisses la confession m'a délivré ! O confes-

sion, quelle sérénité et quelle joie tu causes à l'âme ! »

Terminons, mes chers enfans, par notre prière : O divin Jésus, qui avez promis de pardonner au pécheur repentant et sincère, donnez-moi un cœur contrit et humilié, préservez-moi de la honte en confession; donnez-moi une candeur, une simplicité d'enfant, afin que je fasse connaître mes fautes telles que vous les connaissez vous-même. Hélas ! de quoi me servirait de tromper mon confesseur ? je ne vous tromperais pas, ô mon Dieu ! je changerais le remède en poison ; je sortirais du sacré tribunal plus coupable que je n'y serais entré ; le remords serait mon partage pendant la vie, le désespoir à l'heure de ma mort, la honte au jugement dernier, et l'enfer pendant l'éternité. O mon Dieu ! préservez-moi d'un pareil malheur. O Marie, ma bonne mère, obtenez-moi la sincérité en confession.

Pour pratique : *faire une visite au Saint-Sacrement, pour obtenir la sincérité en confession.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !...

LETTRE XVII^e.

LA GREFFE.

LE GRAND JOUR APPROCHE!... Le messenger vient d'arriver ; il m'apporte , chers amis , les belles greffes que vous avez la complaisance de m'envoyer ; au premier jour , je vais en faire usage. Un miracle de plus s'opèrera sous mes yeux : au lieu de fruits âcres et mauvais , mes petits sauvageons me donneront désormais des fruits délicieux. J'espère que les premiers seront pour vous ; il est bien juste que , m'ayant fourni l'arbre , vous en receviez les prémices. En attendant je vais , en échange de vos greffes , vous envoyer aujourd'hui quelques instructions : elles sont aussi des fruits ; et même ,

Dieu aidant , des fruits de vie pour l'éternité.

Vous aussi, mes chers enfans, vous allez être greffés, entés sur Jésus-Christ. Désormais sa vie divine circulera dans votre âme, comme la sève de l'arbre circule dans la greffe; désormais vous serez de bons petits arbres qui porterez des fruits excellens, des fruits qui dureront toujours. Semblables aux orangers qui, unissant les années aux années, portent à la fois des fleurs, des feuilles, des fruits verts et des fruits parfaitement mûrs; vous réunirez à la longue les vertus de tous les âges, et toutes les qualités qui peuvent embellir la vertu. Dans la vieillesse on retrouvera en vous ces vertus de l'enfance, jugées nécessaires au salut par Notre-Seigneur, lorsqu'il disait à de grandes personnes, à des vieillards à cheveux blancs : *Je vous le dis, en vérité, si vous ne devenez semblables à de petits enfans, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux.* Je ne dis rien de trop, mes chers amis, pourvu que vous restiez constamment unis à l'arbre divin sur lequel vous allez être greffés. Ainsi vous allez puiser en Notre-Seigneur une vie divine, une vie nouvelle.

Par vos victoires et par la confession, vous avez chassé, dépouillé le vieil homme; il s'agit maintenant de revêtir l'homme nouveau. Qu'est-ce à dire? Jusqu'ici vous avez peut-être pris pour règle ordinaire de vos pensées, de vos paroles, de vos sentimens, de votre conduite, l'humeur, la routine, le caprice, la paresse, la vanité, que sais-je? De là, bien des inutilités, bien des fautes, c'est-à-dire bien des fruits de mort. Désormais votre cœur va être affranchi de tous ces petits tyrans; il ne doit plus obéir qu'à un seul maître, et ce maître, c'est Jésus-Christ : c'est lui qui vivra en vous, qui animera vos pensées, vos paroles, vos sentimens, toute votre conduite; par là, tous vos jours seront des jours pleins; toutes vos œuvres, des œuvres de vie. La volonté de Notre-Seigneur doit donc être la vôtre; son Évangile, la règle exclusive de vos actions.

Mais l'Évangile est fait pour tous les âges, pour toutes les conditions, car il est fait pour tous les hommes et pour tous les siècles; il s'agit d'en choisir ce qui vous est propre. Il s'agit de tirer de l'Évangile un petit Évangile à votre usage; cet extrait, cet abrégé de l'Évangile approprié à vos besoins, à votre caractère, à votre âge, à

vosre position , sera comme un manuel que vous consulterez souvent. Vous comprenez , mes enfans, que je veux parler de votre *règlement de vie*. Il est à propos de vous en occuper avant d'entrer en retraite, afin que votre attention ne soit pas partagée.

Pour faire votre règlement, deux choses sont nécessaires : 1^o Vous bien consulter vous-mêmes, c'est-à-dire les besoins de votre âme, vos passions, vos défauts, les circonstances dans lesquelles vous pourrez vous trouver par la suite, afin de prendre des résolutions en conséquence. 2^o Consulter votre confesseur, le prier de vous faire connaître vous-même à vous-même, afin que votre règlement renferme tout ce qui peut assurer votre persévérance dans le bien, c'est-à-dire dans la vie nouvelle que vous aurez commencée le jour de votre Première Communion.

Vous pouvez partager votre règlement en quatre parties. La première, ce que vous ferez chaque jour; là vous direz de quelle manière et avec quelle intention vous ferez chacune de vos œuvres. La seconde, ce que vous ferez chaque semaine, spécialement le vendredi, le samedi et le dimanche. La

troisième, ce que vous ferez chaque mois ; là vous parlerez de vos confessions , de vos communions , et de la pensée qui vous accompagnera toutes les fois que vous fréquenterez les sacrements ; savoir : Si c'était ma dernière confession , si c'était ma dernière communion , comment la ferais-je ? La quatrième enfin , ce que vous ferez chaque année. Vous avez plusieurs anniversaires bien touchants à célébrer ; l'anniversaire de votre baptême , de votre première Communion , celui de votre fête. Oh ! quel délicieux aliment votre piété trouvera dans ces communions faites en ces jours mémorables ! Ne manquez jamais d'exprimer les motifs pour lesquels vous ferez telle ou telle chose ; ces motifs resteront là pour témoigner de vos bonnes dispositions au moment de votre Première Communion , et ranimer votre foi si elle venait à s'affaiblir : vous terminerez par les pensées qui vous auront le plus frappés pendant votre retraite , et par la résolution essentielle de relire *chaque mois* votre règlement.

Croyez-en ma vieille expérience , mes bons amis ; de tous les moyens d'assurer votre persévérance , le règlement de vie est,

à mon avis, le meilleur ; il produit la fidélité à tous les autres. Examiné, approuvé, sanctionné par votre confesseur, vous le regarderez comme votre Évangile, comme l'expression de la volonté de Dieu, comme la loi sur laquelle vous serez jugés. Oh ! qu'il vous sera doux de pouvoir vous dire à tous les instans : Je suis sûr qu'en observant mon règlement, je fais à chaque heure, à chaque moment ce que Dieu demande de moi. Quel bonheur de vivre ainsi sous l'obéissance ! Quelle sûreté pour votre âme !

Un jour je me rendais à une bourgade éloignée de vingt-cinq lieues de notre mission. Après quinze heures de marche, nous arrivâmes, mon compagnon et moi ; sur les bords d'un torrent ; il roulait avec fracas dans un ravin profond. Les Indiens avaient jeté d'un bord à l'autre un pont étroit composé de lianes, de branches et de feuillage. Cette frêle construction tremblait sous nos pieds ; un faux pas nous eût perdus sans ressource, nous tombions à plus de cent pieds de profondeur : mais, grâce, à l'espèce de balustrade ou de parapet élevé de chaque côté du petit pont, nous passâmes sans accident. Vous trouvez là tout à la fois, mes chers enfans, et l'image de notre vie,

qui est comme un chemin suspendu sur un abîme, et l'image de votre règlement, qui, vous empêchant de décliner, soit à droite soit à gauche, vous préservera de bien des faux pas et même de chutes mortelles.

Au reste, mes bons amis, tant pour vous encourager que pour vous apprendre à faire vos petits réglemens, je vais mettre sous vos yeux les résolutions prises par quelques enfans de votre âge, à l'époque de leur Première Communion. Rien n'empêche que vous n'en choisissiez ce que vous croirez convenable à vos besoins. Voici le règlement du vertueux Décalogue, tel qu'on l'a trouvé parmi ses livres après sa mort. C'est, mon cher Alexandre, un excellent modèle de celui que vous pouvez vous prescrire.

« 1° Je sortirai de mon lit au premier son de la cloche. Ma première pensée sera dirigée vers Dieu. Je m'habillerai promptement et j'emploierai le dernier quart-d'heure à prendre des résolutions pour passer saintement la journée, ou à méditer sur quelque vérité capable de m'animer au service de Dieu, comme sur le bonheur du ciel, les peines de l'enfer, le jugement, la mort; ou bien je réciterai quelque chose du chapelet.

2° J'assisterai avec un recueillement de cœur et d'esprit aux prières et aux offices qui se feront pendant le cours de la journée.

3° Pendant les heures d'étude, je ne m'occuperai que du devoir qui m'aura été prescrit par mes maîtres. Je ne me permettrai pas de dire un seul mot à mon voisin, sans permission ; et si je détourne mon esprit de mon devoir, ce ne sera que pour le tourner vers Dieu par des élévations de cœur ; ce que je me propose de faire toutes les fois que j'entendrai sonner l'heure.

4° Je prendrai mes récréations avec modération. Pendant le jeu, j'élèverai fréquemment mon cœur à Dieu, sans faire rien paraître ; et si les récréations sont longues, après avoir joué un peu, je me promènerai avec ceux de mes camarades que je croirai les plus propres à m'édifier.

5° Je garderai un silence exact dans les escaliers et au réfectoire, où j'écouterai la lecture le plus attentivement que je pourrai. Je me priverai quelquefois de mon dessert, et les vendredis et samedis je me mortifierai davantage, en faisant en sorte que personne ne s'en aperçoive.

6° Je ne causerai jamais en classe, j'y serai très-attentif. J'élèverai de temps en

temps mon cœur à Dieu, comme le matin à neuf ou dix heures, et le soir à trois ou quatre heures.

7° Je tâcherai de passer tous les jours un quart d'heure à lire attentivement quelques versets de l'Imitation, et je prendrai ce temps sur mes récréations, à moins que je n'aie la permission de le prendre sur l'étude.

8° J'assisterai les pauvres autant que je pourrai; et, quand, les moyens me manqueront, je les recommanderai intérieurement à Dieu.

9° J'obéirai exactement à mes maîtres. S'ils me punissent, jamais je ne raisonnerai, me puniraient-ils injustement.

10° J'irai à confesse tous les quinze jours, ou toutes les trois semaines pour le moins. Je ne passerai pas le mois sans communier, avec la permission de mon confesseur. Je le ferai plus souvent s'il me le permet, mais je ne le ferai jamais sans m'y être préparé de tout mon possible, et avec un grand désir de faire mon salut et de m'avancer de plus en plus dans la vertu.

11° Je n'irai jamais en classe sans avoir fait mon devoir et sans avoir appris exactement mes leçons.

12° J'irai à l'église avec recueillement, et en y allant je tâcherai de me rappeler que c'est en la présence de Dieu que je vais paraître. Je ne m'arrêterai pas à regarder dans la cour. En entrant, je commencerai par m'humilier profondément devant Dieu, je lui demanderai ensuite pardon de mes péchés et les grâces dont j'ai besoin.

13° Je ne me coucherai jamais sans avoir récité à genoux une dizaine du chapelet. Je repasserai dans mon lit tous les exercices de la journée ; j'examinerai si j'ai été fidèle aux résolutions que j'avais prises le matin ; je demanderai pardon à Dieu de mes négligences, et je m'endormirai dans quelques bonnes pensées.

14° Je consacrerai mes vacances à la Sainte Vierge, dont l'Assomption arrive le 15 août, et la Nativité le 8 septembre ; je la prierai de me conserver pur et sans tache, ainsi que mes camarades, pendant ce temps si dangereux.

15° Je me propose aussi d'honorer d'une dévotion particulière Notre Seigneur dans le Saint-Sacrement de l'autel et dans le mystère de sa Naissance ; la Sainte Vierge, ma bonne mère, à toutes ses fêtes ; saint Michel, mon bon Ange, et saint Nicolas,

aux jours que l'Église consacre à leur mémoire. » .

Comme Décalogne se défiait toujours de ses propres lumières, il ne manqua pas de communiquer ce règlement à son directeur : il lui demandait en même temps des règles qui pussent le diriger sûrement dans certains cas particuliers qu'il lui exposait.

Voici maintenant pour vous, ma bonne Marie ; je connais votre excellente volonté, ainsi vous imiterez , je n'en doute pas , les beaux modèles que je vais mettre sous vos yeux. Écoutez d'abord les saintes résolutions de la vertueuse Thérèse du Bois-Auger.

« 1° Je me lèverai le matin à six heures ; je ferai ma méditation ; j'irai à sept heures à la messe ; lorsque je serai de retour à la maison, je ferai une lecture d'un quart-d'heure, après quoi je travaillerai et je tâcherai de m'occuper de Dieu ; je dînerai ; ensuite je travaillerai et ferai ma lecture ; à trois heures je dirai mon office (c'était le petit office de l'Immaculée Conception) ; je travaillerai jusqu'à cinq heures ; j'irai à l'église où je ferai ma méditation

2° J'obéirai à papa et à mes sœurs promptement et sans répliquer ; je ferai quatre

actes de mortification et autant d'humilité, par jour.

3° Je ne me regarderai point dans le miroir sans nécessité ; je ne serai vêtue que comme mes sœurs voudront ; je donnerai aux pauvres tout ce que je pourrai ; enfin, je tâcherai de plaire à Dieu dans toutes mes actions, dans toutes mes paroles et dans tous mes désirs.

4° Nous ne sommes faits que pour aimer Dieu ; je fais résolution pour son amour de ne jamais m'excuser, même quand on m'accuserait mal à propos. J'ai remis ma volonté entre les mains de mes sœurs, je ne la reprendrai jamais.

5° Dieu seul doit être notre fin dans toutes nos actions, je veux qu'il soit la mienne. Je me lèverai pour plaire à Dieu, et j'irai partout où l'on voudra, dans cette unique vue de lui plaire. Mon Dieu, faites-moi la grâce d'accomplir ces résolutions. »

Écoutez encore les résolutions d'une autre enfant de votre âge :

« 1° Je me confesserai tous les mois ; s'il se trouve une fête de la Sainte Vierge à peu de distance de ma communion, j'avancerai ou je retarderai ma communion ; ou, si mon confesseur me le permet, je communie-

rai encore, car j'ai choisi la Sainte Vierge pour ma patronne. Je communierai dans l'octave de la Fête-Dieu, le jour de ma naissance et le jour de ma fête.

2° Après avoir lu mon *Souvenir* de Première Communion, je ferai un examen sérieux des jours écoulés depuis ma dernière lecture, et je verrai si j'ai fait quelques progrès.

3° Je ne fréquenterai que les personnes que maman me permettra de voir; je n'aurai point d'autre confidente ni de meilleure amie que maman.

4° Pour acquérir l'humilité, je penserai que je ne suis rien, que je ne puis rien, rien par moi-même. Si je suis tentée de m'enorgueillir de ma beauté, je penserai qu'un jour ce corps sera cadavre et ensuite poussière. Je penserai aussi à la beauté dont il sera revêtu au dernier jour, si je suis au nombre des élus, et à la laideur affreuse qui sera son partage, si je me perds; et je dirai : *L'orgueil a perdu les Anges, il peut me perdre aussi.*

5° Je ne donnerai pas dans la folie des ajustemens; je mettrai ce qui plaira à maman, je ne la tourmenterai pas pour avoir telle ou telle chose plus à la mode. Lorsque

j'achèterai moi-même ce qui devra me vêtir, je préférerai le plus simple ; d'abord par humilité, ensuite pour donner aux pauvres l'argent que j'aurais sacrifié à mes fantaisies. Je n'écouterai point les *exhortations* qu'on pourra me faire là-dessus, je penserai que ce ne sont pas les habits qui rendent estimable, mais la vertu ; que la vie est courte, et qu'en donnant aux pauvres j'achète auprès de Dieu un vêtement brillant et incorruptible. »

Heureux les enfans dociles à la grâce, qui ont su prendre de semblables résolutions ! plus heureux encore de les avoir fidèlement accomplies ! Leur bonheur peut être le vôtre ; eh ! pourquoi ne pourriez-vous pas, mes chers enfans, ce que tant d'autres ont pu ? Avec de la bonne volonté on vient à bout de tout ; demandons-la humblement à Notre Seigneur. O mon divin Jésus ! je vous remercie des beaux modèles que vous venez de mettre sous mes yeux. Que demandez-vous de moi, Seigneur, sinon que je les imite ! Pourquoi ne pourrais-je pas, aidé de votre grâce, ce qu'ont pu des enfans de mon âge ? Comme moi, ils étaient jeunes, ils étaient faibles, exposés aux tentations ; et cependant ils ont pu pren-

dre et accomplir ces résolutions salutaires, ils ont mené une vie angélique. Comme eux je vais vous recevoir, ô Dieu des vertus ! vous qui donnez la force à tout ce qu'il y a de plus faible, fortifiez ma volonté; lumière qui éclairez tout homme venant en ce monde, éclairez mon esprit afin que je fasse bien mon règlement et que j'y sois constamment fidèle. Hélas ! Seigneur; que veux-je attendre de me consacrer à vous ? Vous aimez de préférence les jeunes cœurs et les prémices de la vie. Peut-être mourrai-je à la fleur de mon âge : ô mon Dieu, quel regret n'aurais-je pas à ce dernier moment si j'avais différé de me donner à vous, à qui appartiennent toutes les années de ma vie, tout ce que j'ai et tout ce que je suis !

~~Pour pratique :~~ *réciter les litanies des Saints, pour obtenir la grâce de bien faire le règlement.*

Adieu, mes bons amis ; LE GRAND JOUR APPROCHE !....

LETTRE XVIII.

LE CÉNACLE.

LE GRAND JOUR APPROCHE !.... Oui, mes chers enfans, il approche ce grand Jour dont je vous parle depuis si long-temps, et que vous attendez vous-mêmes avec une sainte impatience, ce grand Jour qui ne brillera qu'une fois pour vous, comme il n'a brillé qu'une fois pour moi, et qui néanmoins décidera probablement de tous les jours de votre vie, de votre mort et de votre éternité. Encore un peu de temps, et vous aurez vu son aurore. Que devez-vous donc faire du peu d'instans qui vous restent ? Écoutez.

Il est écrit qu'en remontant au ciel, Notre Seigneur dit à ses Disciples qu'il leur enverrait le Saint-Esprit, et qu'ils eussent à

demeurer dans Jérusalem jusqu'au jour où la vertu du Tout-Puissant descendrait sur eux. Dociles à la voix de leur divin Maître, les Disciples se retirèrent avec la Sainte Vierge dans le Cénacle. Là, séparés du bruit et du tumulte extérieur, ils se préparent, dans le silence et la prière, à recevoir le Saint-Esprit. Pour eux le grand Jour arrive. Le Saint-Esprit descend ; et, trouvant des cœurs bien préparés, il les remplit de charité et de lumières. Les Apôtres, changés en des hommes nouveaux, sortent de leur retraite, et prêchent, avec le courage que vous savez, l'Évangile de leur divin Maître, non-seulement à Jérusalem, mais à Rome et jusqu'aux extrémités du monde.

Leur conduite est votre modèle. Comme les Apôtres, vous devez bientôt recevoir une des trois personnes de l'auguste Trinité : comme eux, entrez donc dans la solitude de la retraite ; mais, comme eux, entrez-y tout entiers, demeurez-y seuls ; trêve à vos études, trêve à vos occupations ordinaires, trêve surtout à la dissipation, et, comme eux, vous en sortirez tout changés : comme eux, entrez dans la retraite avec Marie, votre bonne mère ; conjurez-la de prier avec vous dans votre nouveau Cénacle, ainsi qu'elle

priaient avec les Apôtres. Les Apôtres étaient tout occupés de la promesse de leur divin Maître ; c'était le grand sujet de leurs méditations : comme eux, repassez dans votre esprit les instructions que Notre Seigneur vous a données par ma bouche ; pensez à la grande promesse qu'il vous a faite et qu'il va bientôt accomplir. Pénétrez-vous fortement des grandes pensées de la foi sur ce que vous allez faire : le grand Dieu qui règne au ciel, qui tient le monde dans le creux de sa main, qui d'un regard fait trembler les montagnes et fuir les eaux de l'Océan, le Roi des rois, le Créateur des mondes, doit venir en personne me visiter ; il entrera dans la maison de mon âme. Et qui suis-je ? Hélas ! je ne suis qu'un enfant, et quel enfant ? faible, léger, inconstant, plus d'une fois peut-être désobéissant et coupable : et pour me préparer à le recevoir, *je n'ai plus que TROIS JOURS !...*

Je lis dans l'Écriture Sainte que Noé, cet homme juste, mit cent ans à bâtir son arche ; et cette arche, que devait-elle contenir ? Quelques personnes et des animaux de toute espèce : et moi, je n'ai que trois jours pour préparer mon cœur à recevoir, non pas un homme, non pas un ange,

mais le Dieu des hommes et des anges ! je n'ai plus que trois jours ! et je ne suis qu'un enfant !

Je lis dans l'Écriture que le Seigneur fit un jour appeler Moïse, et lui dit : « Prenez de l'or et du bois le plus précieux, et vous en ferez l'arche de mon alliance : vous la revêtirez en dedans et en dehors de l'or le plus pur ; vous ferez aussi le tabernacle, et vous emploierez pour cela la pourpre la plus éclatante, les étoffes les plus riches, les pierres les plus précieuses. » Moïse obéit ; le travail fut confié aux ouvriers les plus habiles ; il fallut long-temps pour l'achever. Et cette Arche d'alliance, et ce Tabernacle, que devaient-ils donc renfermer ? Des ombres vaines, les Tables de la loi, la Manne et la verge d'Aaron : et mon cœur, véritable Arche d'alliance, doit contenir le Maître de la Loi, le Pain vivant descendu du ciel, le Pontife vivant et éternel dont Aaron n'était que la figure imparfaite ; et je n'ai plus que trois jours ! et je ne suis qu'un enfant !

Je lis dans l'Écriture que, lorsque Dieu résolut d'envoyer son Fils sur la terre, il choisit la plus pure des vierges de Juda, la fille de David. Il la préserva de toute souil-

lure, et pendant de longues années, Marie se prépara, dans la retraite du sanctuaire, à la maternité divine. Dans mon cœur doit descendre en personne le même Dieu qui descendit dans le sein de l'auguste Vierge; toutes les merveilles de l'Incarnation doivent se renouveler en moi; et je n'ai plus que trois jours! et je ne suis qu'un enfant!

Je n'ai plus que trois jours! et ces trois jours vont décider de la plus grande action de ma vie, et cette action va décider de mon éternité. Oh! si un saint était à ma place, comment passerait-il ces trois jours de retraite? comment se préparerait-il!

Je n'ai plus que TROIS JOURS!... N'en perdez pas un seul instant, mes bons amis; souvenez-vous que cette perte serait irréparable; évitez bien la dissipation; le recueillement, le silence sont l'âme des retraites. De quoi servirait la solitude extérieure, si la solitude du cœur, la solitude intérieure vous manquait? Au silence joignez la prière, mais une prière fervente et continuelle: la méditation des grandes choses qui doivent bientôt s'opérer en vous, l'assiduité à tous les exercices de la retraite, voilà ce qui doit occuper tous vos momens.

Vous n'oublierez pas non plus de jeter

un dernier regard sur votre conscience, pour vous assurer qu'il n'y reste rien qui puisse déplaire à Notre Seigneur. Reprenez souvent vos actes de contrition, de ferme propos et d'amour pour le Sauveur. Alors, lorsque le grand jour arrivera pour vous comme pour les Apôtres, Notre Seigneur vous trouvera préparés, il répandra sur vous l'abondance de ses faveurs : comme les Apôtres, vous serez changés en des hommes nouveaux ; et, comme eux, vous irez répandre dans votre famille la bonne odeur de Jésus-Christ.

Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Pesez, mes chers enfans, les graves motifs que vous avez de bien passer votre retraite. Du fond de ma solitude, je ne vous oublierai pas. Votre bonne mère redoublera aussi ses ferventes prières pour obtenir le succès de la grande action ; soyez en sûrs, nous ferons violence au ciel. Dès ce moment unissez-vous à nous et dites à Notre Seigneur : O mon divin Sauveur, encore trois jours et je dois vous recevoir pour la première fois dans mon cœur ! Je vous remercie du grand moyen que vous me donnez de bien me préparer ; je vous promets de ne sacrifier aucun moment de

ma retraite à la dissipation, à la négligence, à la tiédeur ; je veux au contraire la passer, comme les Apôtres, dans la prière, dans le plus grand recueillement, dans la méditation des merveilles qui doivent s'accomplir en moi. Puis-je en faire trop pour me préparer ? Quels seraient mes remords et mes regrets, si le jour de ma Première Communion je ne pouvais pas me rendre ce consolant témoignage : *J'ai fait ce que j'ai pu !* Ne permettez pas, ô mon Dieu, qu'il en soit ainsi : faites au contraire que je me conduise de telle sorte pendant ma retraite, que je puisse dire avec confiance : *J'ai tâché de faire ce que j'ai pu, mon Dieu, vous ferez le reste.* O Marie, ma bonne mère, ô mon saint Ange Gardien, ô mes saints Patrons, redoublez pour moi vos prières pendant les jours précieux de ma retraite.

Pratique : chaque jour de la retraite faire une petite mortification, dans ses repas, et réciter à genoux les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

Adieu, mes bons amis : LE GRAND JOUR APPROCHE !...

LETTRE XIX^e.**LA VEILLE DU GRAND JOUR.**

LE GRAND JOUR APPROCHE !.... C'est donc aujourd'hui, mes chers enfans, la veille du grand Jour. Oui, encore quelques heures, et l'aurore du plus beau jour de votre vie aura brillé. Heureux enfans, que vous dirai-je ?

Il y avait quarante ans que les Israélites erraient dans les sables brûlans du désert. Après bien des marches, des contre-marches, des campemens, des batailles ; après des miracles de miséricorde et de justice, ils étaient enfin arrivés à la vue de la Terre Promise. Entr'elle et eux il n'y avait que le Jourdain. Tout le peuple était campé sur ces bords désirés : les cœurs avaient déjà franchi le fleuve ; on soupirait après le signal du départ. Tout-à-coup le Seigneur appelle Josué, et lui dicte ses derniers ordres. Josué, revenu de son entretien mysté-

rieux, fait approcher toutes les tribus, et d'une voix forte leur adresse ces paroles : *Sanctifiez-vous, car demain le Seigneur fera pour vous de grandes choses.*

Qu'à bien plus juste titre je peux vous adresser, mes chers enfans, les paroles du sage conducteur d'Israël : Sanctifiez-vous, car demain le Seigneur fera en vous de grandes choses ! Oui, sanctifiez-vous, il n'y a pas un moment à perdre, c'est demain. Que ferez-vous, mes bons amis, pour vous sanctifier ? Vous continuerez vos prières et vos bonnes œuvres ; puis, vous irez vous purifier pour la dernière fois dans le bain sacré de la Pénitence. Là, avec l'absolution de vos fautes, vous recevrez la robe sans tache de l'innocence, les derniers avis et la dernière bénédiction du père de votre âme. Alors votre cœur sera comme un ciboire nouvellement doré ; votre corps, comme un tabernacle nouvellement consacré ; votre esprit, comme un flambeau nouvellement allumé : alors vous serez purs, vous serez saints.

Mais pourquoi toutes ces purifications ? Pourquoi ? parce que demain le Seigneur doit faire pour vous de grandes choses. Comme les enfans d'Israël, il vous a tirés

de la servitude d'Égypte, séparés par un libre choix de sa part, de cette multitude d'enfans hérétiques et idolâtres qui ne le connaîtront jamais : c'est là sans doute une grande chose, mais il en est une plus grande encore.

Comme aux enfans d'Israël, il vous a donné un ange pour vous conduire à travers le désert de la vie ; lui-même a veillé sur vos jours avec plus de sollicitude que votre excellente mère : c'est là sans doute une grande chose, mais il en est une plus grande encore.

Comme les enfans d'Israël, il vous a nourris du pain qui fait vivre le corps. C'est pour vous que les moissons ont jauni, que les arbres se sont couverts de fruits délicieux, que les pluies ont arrosé les campagnes, que les oiseaux du ciel ont chanté leurs cantiques, que la brebis a donné sa toison, la vache son lait, le cheval sa vitesse, le bœuf son travail, toute la nature ses admirables productions : c'est là sans doute une grande chose, mais il en est une plus grande encore.

Comme les enfans d'Israël, il vous a nourris d'un pain descendu du ciel, et ce pain c'est sa parole sainte ; comme la manne du désert, elle est chaque jour tombée sur la

terre de votre cœur ; sa grâce, comme une rosée bienfaisante, a fécondé votre âme ; sur votre esprit s'est levé le soleil de la vérité ; de vives lumières ont dissipé les ténèbres de votre ignorance, vous connaissez Dieu mieux que tous les philosophes païens : c'est là sans doute une grande chose, mais il en est une plus grande encore.

Comme les enfans d'Israël, il vous a fait gagner bien des batailles contre vos passions conjurées ; des palmes nombreuses vous attendent dans le séjour de l'immortalité : c'est là sans doute une grande chose, mais il en est une plus grande encore.

Comme aux enfans d'Israël, il vous a donné sa Loi sainte. Ce n'est pas comme autrefois sur des tables de pierre qu'il l'a gravée, c'est sur la table de votre cœur : et, sa loi c'est l'amour, et son joug est doux et son fardeau léger : c'est là sans doute une grande chose, mais il en est une plus grande encore.

Quelle est donc cette grande chose ? La voici : Comme les enfans d'Israël il vous appelle à une terre promise. Mais quelle terre ! quel lait, quel miel délicieux coule dans ses vallées ! Comparée à celle où vous allez entrer demain, la terre promise aux enfans

d'Israël n'est qu'un triste désert. Là vous trouverez un temple auguste bâti par la main de Dieu même, sept colonnes d'or en supportent la voûte étincelante de perles et de diamans, dans son enceinte est une table toute préparée : *Venez, vous dit le Sauveur, venez mes bien-aimés, asseyez-vous à mes côtés, enivrez-vous d'une sainte ivresse : buvez le vin que je vous ai préparé : et quel est ce vin ! Le vin qui fait germer les vierges. Mangez le pain de ma table : et quel est ce pain ! Le pain des Anges, le froment des élus ; le pain qui donne l'immortalité. Les Anges à l'envi s'empresseront de vous servir, heureux convives de Dieu même. Près du vôtre, qu'est le bonheur des enfans d'Israël ? Pensez-y bien, mes chers enfans ; mais vous aurez beau y penser, vous ne parviendrez point à le comprendre. Nulle langue humaine ne peut l'exprimer ; que dis-je ? l'homme parlerait le langage des Anges, il serait incapable de dire une merveille qui surpasse toute intelligence créée. Cependant ranimez votre foi, et dites-vous à vous-mêmes :*

Il est sur la terre un enfant qui demain franchira les barrières du sanctuaire, et prendra place à la table du Roi des rois ; et cet enfant, c'est moi !

Il est sur la terre un enfant qui demain deviendra le fils bien-aimé du Père Éternel, le frère du Verbe créateur, le temple de l'Esprit sanctificateur, l'égal des Anges, un Dieu ; et cet enfant, c'est moi !

Il est sur la terre un enfant qui demain sera choisi de préférence à des milliers d'autres, pour recevoir la visite d'un Dieu descendu sur la terre, et cet enfant, c'est moi !

Il est sur la terre un enfant qui demain verra s'accomplir en lui toutes les merveilles de l'Incarnation ; en lui sera l'amour, la vie, la vérité vivante ; comme Paul il pourra dire : *Jé vis : non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ, qui vit en moi, qui est l'âme de mon âme, la vie de ma vie ;* et cet enfant, c'est moi !

Il est sur la terre un enfant qui demain sera plus heureux que les enfans de Galilée embrassés, caressés, bénis par le Sauveur du monde ; et cet enfant, c'est moi !

Il est sur la terre un enfant qui demain sera plus heureux que le Disciple bien-aimé dont la tête reposa sur le cœur brûlant de son divin Maître ; et cet enfant, c'est moi !

Il est sur la terre un enfant qui demain sera plus heureux que les Anges, il se nourrira de la chair et du sang du Dieu dont la

vue seule les comble de bonheur; et cet enfant, c'est moi !

Il est sur la terre un enfant qui demain sera aussi heureux que Marie; il recevra dans son cœur celui dont elle est l'auguste mère; et cet enfant, c'est moi !

Il est un enfant qui demain sera heureux du bonheur de Dieu même; le ciel sera descendu dans son âme; et cet enfant, c'est moi !

Pleins de ces pensées, mes chers enfans, laissez-vous aller à tous les transports de l'amour. Laissez-lui parler son langage, l'amour veut des chants, laissez-lui donc chanter son bonheur, répétez dans votre solitude ces beaux cantiques que je vous envoie : vous les savez depuis long-temps, mais aujourd'hui que l'amour vous presse vous les chanterez avec un enthousiasme nouveau.

Quel doux penser me transporte et m'enflamme !

O mon Jésus, c'est vous que j'aperçois !

— Un jour encore, et je viens dans ton âme

La visiter pour la première fois.

Bis.

Je cherche un cœur simple et sans artifice,

Brûlant d'amour et docile à mes lois ;

En le trouvant, je ferai mes délices

De le nourrir pour la première fois.

Bis.

— Ah ! bienheureux le cœur tendre et fidèle !...
 Il s'en faut bien , Seigneur , que je le sois.
 Non , je ne puis , insensible et rebelle ,
 M'unir à vous pour la première fois.

Bis.

Long-temps , hélas ! le démon fut mon maître ,
 Et cet empire il le dut à mon choix.
 Plein de remords , oserai-je paraître
 Devant mon Dieu pour la première fois ?

Bis.

Mais qu'ai-je dit ? sa bonté m'encourage ;
 De mes péchés j'ai senti tout le poids ;
 Je les déteste : achevez votre ouvrage ;
 Venez , mon Dieu , pour la première fois.

Bis.

Aimable Agneau , sang divin , chair sacrée ,
 Par mes désirs déjà je vous reçois ;
 Ils vous ont plu , votre cœur les agrée ;
 Venez , mon Dieu , pour la première fois.

Bis.

Un faible enfant , et le Dieu de puissance !...
 A votre amour vous cédez , je le vois ?
 Touché , ravi , transformé , je m'avance ;
 Venez , mon Dieu , pour la première fois.

Bis.

Mon Bien-aimé ne paraît pas encore :
 Trop longue nuit , dureras-tu toujours ?
 Nuit que j'abhorre ,
 Hâte ton cours ,
 Rends-moi Jésus , ma joie et mes amours ;
 Pour être heureux je n'attends que l'aurore.

De ton flambeau déjà les étincelles ,
 Astre du jour , raniment mes désirs ;
 Tu renouvelles
 Tous mes soupirs :
 Servez mes vœux , avancez mes plaisirs ,
 Anges du ciel , portez-moi sur vos ailes.

Je t'aperçois , asile redoutable ,
 Où l'Éternel descend de sa grandeur ;
 Temple adorable
 Du Rédempteur ,
 Si dans tes murs il voile sa splendeur ,
 Ce Dieu d'amour n'en est que plus aimable.

Sans nul éclat le grand Dieu va paraître ;
 De cet autel , il vient s'unir à moi.

Est-ce mon maître ?

Est-ce mon roi ?

Laissez , mes yeux , laissez agir ma foi ;
 Un œil chrétien ne peut le méconnaître.

Du Roi des rois je suis le tabernacle ;
 Oui , de mon âme un Dieu devient l'époux ;

Charmant spectacle ,

Espoir trop doux !

Rendez , grand Dieu , mon cœur digne de vous ;
 Votre amour seul peut faire ce miracle.

Je m'attendris , sans trouble et sans alarmes ;
 Amour divin , je ressens vos langes :

Heureuses larmes ,

Aimables pleurs !

Oh ! que mon cœur y trouve de douceurs !
 Tous vos plaisirs , mondains , ont-ils ces charmes ?

Qu'au chant succède la prière, la prière qui est aussi une communion, et dites à votre aimable Sauveur : O mon Dieu, c'est donc demain le grand Jour ; le plus grand, le plus précieux, le plus mémorable, le plus beau jour de ma vie. C'est demain que vous devez mettre le comble à vos faveurs ; c'est demain que je dois avoir le bonheur de vous recevoir pour la première fois ! plus mon bonheur approche, et plus je sens mon indignité. Grand Dieu, qui suis-je ? et qui êtes-vous ? O mon Dieu, ayez pitié de ma faiblesse. Marie, ma bonne mère, je vous en supplie, venez au secours de votre enfant je me remets entre vos bras ; préparez vous-même mon cœur et mon âme. Puisque demain je dois être associé à votre bonheur, rendez-moi participant de vos dispositions.

Pour pratique : *réciter bien dévotement les litanies de la Sainte Vierge et du Saint Nom de Jésus, aller ensuite prendre son repos, et s'endormir dans cette pensée : C'est demain le grand Jour.*

Adieu, mes bons amis ; C'EST DEMAIN !....

LETTRE XX.**LE GRAND JOUR!...**

LE GRAND JOUR!... Que dirai-je maintenant, mes bien chers enfans? Le silence de l'admiration, une sainte jalousie de votre bonheur, des larmes de joie, à peine quelques paroles entrecoupées, expressions imparfaites des sentimens inconnus qui aujourd'hui absorbent le cœur : voilà ce qui me convient. Non, non, il n'appartient point à une langue humaine de parler de ce qui va s'opérer en vous ; il est des choses qu'on doit craindre de profaner, même en les nommant. D'ailleurs, de quel droit la voix d'un mortel viendrait-elle troubler le silence d'un cœur auquel Dieu seul veut aujourd'hui faire entendre la sienne? Silence donc sur ce qui va se passer en vous. Aussi bien l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, et son cœur même ne

saurait se faire une idée de ce que Dieu prépare aux enfans qui l'aiment. Voluptés divines, sainte ivresse, aimables langueurs !... Heureux enfans, que votre sort est digne d'envie !

Notre Seigneur a donc seul aujourd'hui le droit de vous parler, et il vous parle dès l'aurore. Lorsqu'il voulut se manifester au monde, Jean-Baptiste fut envoyé devant pour lui préparer les voies. Aujourd'hui, qu'il veut se manifester à vous, il envoie votre Ange pour vous annoncer sa venue ; dès l'aurore, le messager céleste frappe doucement à la porte de votre cœur ; il vous dit : « Mon enfant, tenez-vous prêt, voici le Roi qui arrive, voici l'Agneau qui efface les péchés du monde ; jeune vierge, allumez votre lampe, revêtez la robe nuptiale, couronnez-vous des lis de l'innocence : voici l'Époux qui vient !... »

Il l'avait entendue, cette voix angélique, le jeune Adolphe que la mort vient de ravir à ses parens. La nuit qui précéda sa Première Communion, la pensée que le lendemain il s'unirait à son Dieu empêcha le sommeil de lui fermer les paupières : « Je n'ai » pas dormi de la nuit, disait-il à sa mère » en la revoyant ; j'attendais l'arrivée

» du jour avec tant d'impatience!..... »

Il l'avait entendue, cette voix angélique, le jeune Ubaldin, qui vient de faire il y a quinze jours, ce que vous allez faire aujourd'hui. « Comment avez-vous dormi ? lui demandait son maître, au matin du grand Jour. — Dormi !... eh ! monsieur, est-il possible de dormir, la nuit qui précède la Première Communion !... »

Elle l'avait entendue, cette voix angélique, cette bonne petite Augustine, dont vous connaissez la vivacité et l'aimable candeur. La veille, avant de se coucher, elle disait à sa maîtresse : « Priez pour moi, mademoiselle, je vous en conjure ; c'est pour demain !... » Et le matin du grand Jour, elle salua sa maîtresse par ces paroles : « Ah ! mademoiselle, c'est donc aujourd'hui !... »

Ils l'ont entendue, cette voix angélique, Paul et Léonie, vos jeunes amis. Adèle, leur sœur aînée, sort de chez moi il n'y a qu'un instant : « Monsieur le Curé, papa et maman, m'a-t-elle dit, ont été bien contents de Paul et de Léonie. La veille du grand Jour, Paul a donné de la meilleure grâce du monde la petite bourse qu'il s'était faite depuis long-temps, pour habiller

» un petit garçon pauvre, qui devait aussi
 » faire sa Première Communion le lende-
 » main. De son côté, Léonie est venue, avec
 » sa bonne et moi, porter à une petite jeune
 » communiant le petit trousseau qu'elle-
 » même lui avait préparé pour le grand
 » Jour. Maman avait voulu que le premier
 » ouvrage de ma sœur fût pour les pauvres,
 » parce que cela, nous a-t-elle répété bien
 » des fois, porte bonheur aux enfans. Notre
 » visite s'est on ne peut mieux passée. Je ne
 » sais laquelle des deux était la plus contente,
 » de la petite fille ou de Léonie. Le soir, nos
 » deux jeunes communians se sont bien re-
 » commandés à nos prières ; nous nous som-
 » mes mis à genoux avec eux dans la cham-
 » bre de papa : ils ont pleuré, et nous aussi.
 » Pendant la nuit, Paul a demandé cinq ou
 » six fois à papa : Quelle heure est-il ? Il n'a
 » guère dormi. Léonie m'a fait aussi sou-
 » vent la même question. Enfin, le matin
 » est venu ; ils se sont jetés dans les bras
 » l'un de l'autre ; ils étaient tellement émus,
 » qu'ils n'ont pu se dire que ces deux mots :
 » C'est aujourd'hui !...

» Avant d'aller à l'église, ils sont venus se
 » jeter aux genoux de papa et de maman
 » pour leur demander leur bénédiction, et

» le pardon de toutes les peines qu'ils avaient
 » pu leur causer depuis qu'ils sont au monde. Papa et maman les ont bénis et embrassés ; cette scène attendrissante nous a
 » tous fait pleurer. »

J'interromps ici, mes enfans, le récit d'Adèle, pour satisfaire à la prière contenue dans votre lettre. Non contents d'avoir la bénédiction de votre bonne mère (votre vertueux père vous bénira du haut du ciel), vous tenez encore à avoir la mienne. Oh ! mes bons et tendres amis , je ne vous la refuserai pas ; et puisse la bénédiction d'un vieillard vous porter bonheur !

Que le Père éternel , le Dieu d'Abraham , d'Isaac et de Jacob , qui vous a créés , vous bénisse ; que sa Providence vous prenne entre ses bras maternels, et vous porte à travers vos ennemis , jusque dans la Jérusalem céleste , ainsi qu'autrefois elle porta les enfans d'Israel , à travers les nations conjurées contre eux , jusque dans la terre de bénédictions promise à leurs pères. Que le Fils , qui vous a marqués du sceau de la régénération au jour de votre baptême , vous bénisse ; qu'il vous comble de ses grâces , afin que vous soyez dignes de vous asseoir aujourd'hui à son auguste festin , et , pendant l'éter-

nité , au banquet plus délicieux encore qu'il
 vous prépare dans le royaume de son Père.
 Que le Saint-Esprit, qui vous a choisis pour
 ses temples vivans , vous bénisse ; qu'il con-
 serve éternellement sans souillure le sanc-
 tuaire de votre cœur. Que la Reine des
 Anges, Marie , votre auguste Mère , vous bé-
 nisse ; qu'elle étende sur vous ses mains
 virginales , et verse les trésors du ciel dans
 vos jeunes âmes , où son divin Fils doit re-
 poser bientôt. Que l'Ange saint qui fut pré-
 posé à votre garde , dès votre entrée dans la
 vie , vous bénisse ; qu'il éloigne de vous les
 anges de ténèbres , les esprits séducteurs.
 Que les Saints qui vous donnèrent leur au-
 guste nom vous bénissent ; qu'ils vous obtien-
 nent les vertus nécessaires pour les porter
 avec honneur, et les saints transports dont ils
 furent animés sur la terre, et les flammes dé-
 licieuses qui les consomment dans la sainte
 Sion. Que tous les heureux habitans de la
 Jérusalem céleste, de concert avec ceux de la
 Jérusalem terrestre, vous bénissent ; qu'ils
 offrent continuellement pour vous des vœux
 et des prières, afin que la bénédiction du
 Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Es-
 prit, repose sur vous et vous accompagne
 jusque dans l'éternité. Ainsi soit-il.

Je reprends mon récit, mais ce n'est plus Adèle qui va m'en fournir la matière ; les détails suivans sont dus à monsieur le Curé lui-même , avec qui je viens d'avoir un long entretien. Il sait que je vous écris, et il me charge de vous dire qu'il priera et fera prier pour vous. Aux questions que je lui ai faites sur la Première Communion de Paul et de Léonie , il m'a répondu en ces termes :

» C'est M. l'Abbé qui a dit la messe ; j'ai eu
 » tout le temps d'observer mes jeunes com-
 » munians. Durant le saint Sacrifice , le re-
 » cueillement de Paul et de Léonie a été
 » parfait ; on eût dit deux anges absorbés en
 » Dieu. Ce recueillement , cette modestie ,
 » cette religieuse attention de Paul étaient
 » d'autant plus remarquables, qu'il se trou-
 » vait à côté de lui d'autres petits garçons
 » dont le maintien était bien différent : l'un
 » tournait de temps en temps la tête, l'autre
 » s'amusait à arranger ses cheveux, un troi-
 » sième regardait la chaîne de la montre qu'il
 » portait évidemment ce jour-là pour la pre-
 » mière fois.

» Lorsque le moment de la communion
 » est venu , j'ai vu Paul s'avancer vers la
 » sainte table d'un air modeste et pénétré :
 » cependant, rien en lui de contraint ni de

» forcé ; tout , au contraire , était simple ,
 » aisé , candide ; ses yeux modestement bais-
 » sés , son visage ouvert et serein , son beau
 » front où se peignaient les lis et les roses de
 » l'innocence , tout son maintien , en un mot ,
 » respirait la foi , la confiance et l'amour ; on
 » eût dit un enfant bien né qui va se jeter en-
 » tre les bras d'un bon père . De retour à sa
 » place , il s'est mis à genoux ; Dieu sait le
 » reste ; mais à en juger par son recueille-
 » ment profond , je dirais par son immobilité ,
 » il sentait bien vivement la présence de son
 » Dieu . Oh ! qu'elles ont dû être délicieuses
 » les émotions de ce jeune cœur , lorsqu'il
 » s'est vu en possession du Bien-aimé après
 » lequel il soupirait depuis si longtemps !
 » lorsqu'il a pu se dire , en toute vérité : Mon
 » Bien-aimé est à moi , et moi je suis à lui ;
 » lorsqu'il a entendu la douce voix de son
 » Sauveur qui lui disait : Mon enfant , que
 » voulez-vous que je fasse pour vous ? mon
 » fils , donnez-moi votre cœur ! Mais je dois
 » me taire , a dit M. le Curé , en répétant
 » une des premières phrases de ma lettre :
 » il est des choses qu'on doit craindre de
 » profaner en en parlant .

» Quant à Léonie , elle a été , comme son
 » frère , un sujet d'édification , non-seule-

» ment pour moi, mais, je puis le dire, pour
 » toute la paroisse. Au lieu de s'occuper,
 » comme quelques autres petites filles, de
 » son voile, de ses gants ou de sa robe, elle a
 » pris son livre tout en arrivant à sa place, et
 » s'en est servie jusqu'au moment où le
 » chœur a entonné le beau cantique ; *Troupe*
 » *innocente*, etc., alors elle a cessé de lire, et
 » m'a paru entrer dans les admirables senti-
 » mens dont ce cantique est rempli. Son re-
 » gard fixe. son corps immobile, son visage
 » enflammé, ses yeux baignés de grosses lar-
 » mes trahissaient les vives émotions de son
 » âme. Au moment de communier elle s'est
 » avancée d'un air timide et modeste, les
 » mains jointes sur sa poitrine, les yeux bais-
 » sés, et s'est mise à genoux au pied de la
 » table sainte ; de douces larmes coulaient de
 » ses yeux ; je ne sais quel indicible mélange
 » de respect, d'amour, de confiance, d'inno-
 » cence et de candeur, se peignait sur son
 » visage. Si j'avais à peindre un ange, je
 » n'irais pas chercher un autre modèle.

» Après avoir reçu le précieux corps du
 » Sauveur, sa tête est tombée doucement sur
 » sa poitrine ; elle s'est comme endormie sur
 » le sein de son Bien-aimé ; elle n'a pas en-
 » tendu le signal qui avertissait les enfans de

» se lever et de retourner à leur place ; on a
 » été obligé de la tirer par sa robe, alors elle
 » s'est levée, mais elle est restée là debout ,
 » immobile comme une statue; on l'a avertie
 » de nouveau; enfin elle est arrivée à son
 » banc, et Dieu seul sait ce qui s'est passé
 » dans son cœur. J'en ai appris quelque
 » chose dans l'après-dîner. Elle est venue me
 » voir avec son frère ; je lui ai demandé ce
 » qu'elle avait ressenti à cet heureux instant
 » où Notre Seigneur était descendu dans son
 » âme : O monsieur , m'a-t-elle dit , je n'ai
 » jamais passé de moment plus doux ; ma
 » joie était si grande, que je ne pouvais plus
 » dire un seul mot ; il ne m'a pas même été
 » possible de réciter les actes que j'avais ap-
 » pris, tant je versais de larmes ; mais je vous
 » assure que c'étaient des larmes bien douces,
 » et telles que je voudrais en verser toute ma
 » vie. Il me semblait entendre au fond de
 » mon cœur la voix de Notre Seigneur qui
 » me disait : Eh bien, ma fille , voilà que j'ai
 » rempli tous vos désirs, voulez-vous me
 » promettre maintenant que vous m'aimerez
 » toujours, et que vous ne consentirez jamais
 » au péché ? Alors, mes larmes ont redoublé,
 » et je lui répondais sans pouvoir parler :
 » Oui, Seigneur, je vous aime, et je vous

« aimerai toujours ; toujours, sans réserve et
 » sans partage. »

Voilà, mes chers enfans, ce qui vient de se passer il n'y a que quelques jours. Le Dieu de Paul et de Léonie est aussi le vôtre ; pour eux comme pour vous il est le Dieu, l'amî des petits enfans ; comme à eux il vous dit : *Mes délices sont d'être avec les enfans des hommes.* Comme Paul et Léonie, vous vous êtes préparés, je peux le dire, de votre mieux à la grande action ; comme eux vous êtes bien décidés à aimer votre aimable Sauveur de toute l'étendue de votre cœur, toujours, sans réserve et sans partage. Imitiez leur recueillement et leur piété pendant l'auguste cérémonie, et allez avec confiance ; vous verrez les merveilles du Seigneur.

Comme Paul et Léonie, vous serez suivis à la sainte table par votre pieuse mère et par votre bonne sœur. Vos jeunes amis ont eu, il est vrai, une consolation dont vous serez privés ; leur père était assis à leur côté au banquet du Sauveur. Le vôtre vous assistera du haut du ciel ; il priera pour ses enfans ; et votre bonne mère, et votre chère sœur, et nous aussi, nous prierons pour vous : et comment voulez-vous que Notre Seigneur n'exauce pas les vœux si ardens

que nous lui offrirons en votre faveur?

Inutile de vous dire, mes bons amis, qu'il ne faut perdre aucun instant de ce jour précieux, de ce jour unique. Tout occupés du divin Hôte que vous aurez reçu, vous l'adorerez dans votre cœur, comme dans le sanctuaire où le conduit son amour, et où votre amour doit le retenir. Pas une parole, pas une pensée, pas un mouvement qui ne soit pour Dieu : votre modestie vous fera reconnaître dans les rues et dans vos familles pour les heureux convives du Sauveur. Il n'est pas besoin de vous dire avec quelle ferveur vous devez assister aux vêpres et à tous les exercices de la journée. Entre les offices, je vous engage à lire, à méditer, et même à chanter ce magnifique cantique, où se trouvent si bien exprimées, et les bontés de Notre Seigneur à votre égard, et la reconnaissance que vous lui devez, et les grandes promesses qu'il fait à votre persévérance.

Quel plus étonnant miracle
Pouvait s'opérer en moi ?
Je me vois le tabernacle
D'un Dieu prodigue de soi :
Celui dont la voix féconde
Se fit entendre au néant ,

Le Dieu qui créa le monde ,
Vit dans le sein d'un enfant !

Oui , son auguste présence
Se fait sentir à mon cœur ;
J'éprouve un désir immense
Quoiqu'enivré de bonheur :
Un feu sacré me dévore ,
Par Jésus même allumé ;
Cependant je sens encore
Qu'il n'est point assez aimé.

Lui , dont la splendeur efface
Les astres les plus brillans ;
Lui que n'osent voir en face
Les chérubins rayonnans ;
Lui , l'auteur de la nature ,
La félicité des cieux ,
Trouve dans sa créature
Un séjour délicieux .

Mon Dieu , dès ma tendre enfance ,
Tu me portas dans ton sein ;
Je perdis mon innocence ,
Et tu me tendis la main.
Ici ta bonté m'accable
De ses plus riches bienfaits :
Je sens trop qu'un cœur coupable
Ne les mérita jamais.

Celui qui me donna l'être ,
Dans mon cœur fait son séjour :

Que je voudrais reconnaître
 Un tel prodige d'amour !
 Mais dans mon désir extrême,
 Qu'offrir à ta majesté ?
 Grand Dieu , je t'offre à toi-même !
 Voilà mon cœur acquitté.

Vous qui , revêtus de gloire ,
 Environnez l'Éternel ,
 Ah ! consacrez la mémoire
 De ce moment solennel !
 Qu'un jour assis sur des trônes ,
 Brillans d'un éclat nouveau ,
 Nous jetions tous des couronnes ,
 Devant l'autel de l'Agneau.

Le soir , aura lieu la rénovation des vœux du baptême. Avec quel sentiment de reconnaissance et de bonheur ne vous rappellerez-vous pas ce jour où Dieu vous choisit pour ses enfans, où vous devîntes les frères de Jésus-Christ et les héritiers du ciel ! Vous rapprocherez ces bienfaits de ceux dont vous aurez été comblés le matin ; et, j'en suis sûr, votre cœur palpitiera de reconnaissance, lorsque, la main étendue sur les fonts sacrés, vous ratifierez les sermens que des lèvres étrangères firent autrefois pour vous ; puis unissant vos voix à celles de tous les compagnons de votre bonheur, vous redirez

le cantique touchant : *Quand l'eau sainte du baptême*, etc.

Des fonts sacrés vous passerez à l'autel de Marie. Ah! pourrait-on oublier en ce jour celle à qui nous devons le Sauveur ! Il est bien juste de mettre sous la protection de la Reine du ciel et vos résolutions, et le précieux trésor que vous porterez dans votre cœur. Ayez pleine confiance en Marie; nul ne l'invoqua jamais en vain. Pendant la cérémonie vous lui demanderez d'aimer toujours Notre Seigneur comme elle-même l'aima; de lui rester toujours fidèles comme elle-même lui resta fidèle, dans les peines, dans la pauvreté, dans les persécutions, à la vie et à la mort.

Ainsi a passé ce beau jour la jeune Stéphanie, dont je vous envoie la lettre, écrite en quelque sorte sur le cœur brûlant du Sauveur par un cœur encore tout palpitant d'amour : cette lettre vous en dira bien plus que mes paroles. Vous verrez, en la lisant, combien sont intimes, le jour de la Première Communion, les communications du Sauveur avec les enfans bien préparés, et combien sont délicieuses les émotions qu'il leur fait ressentir.

« Comment te dépeindre, ô ma bonne

» petite maman , le bonheur que j'éprouvai
 » le jour de ma Première Communion !
 » Non , j'aurais beau employer tous les
 » termes possibles , je ne pourrais y parve-
 » nir ; personne ne le pourrait , pas même
 » toi , ma bonne maman , parce qu'il n'est
 » pas donné à des créatures de décrire ce
 » qui se passe en elles , lorsqu'elles ont le
 » bonheur de recevoir leur Créateur. Oh !
 » oui , mes maîtresses avaient bien raison ,
 » lorsqu'elles me disaient que le jour de la
 » Première Communion est le plus beau
 » jour de la vie. Oh ! comme j'étais heu-
 » reuse ! Pourquoi ne dure-t-il pas encore ,
 » ce jour si pur , si doux ! ce jour qui me
 » donna mon Dieu tout entier et pour tou-
 » jours si je le veux !

» La veille de ma Première Communion,
 » ma chère maman , avant de m'être con-
 » fessée , et avant que mon confesseur m'eût
 » parlé de mon bonheur , je ne pouvais
 » m'exciter à la contrition ; aussi mon cœur
 » était oppressé , ma poitrine se gonflait
 » parce que je ne pouvais pleurer : mais
 » mon confesseur me dit des choses si tou-
 » chantes , que j'eus enfin la contrition , et
 » que je pleurai ; ce qui me soulagea d'un
 » grand poids. O ma bonne maman , voilà

» déjà un de ces sentimens que je t'ai dit
 » que ne pourrais te décrire ; c'est lors-
 » que je reçus l'absolution. Dans ce moment
 » j'étais pure ; aucune tache ne souillait ma
 » robe d'innocence que Dieu m'avait rendue
 » plus éclatante que jamais. L'innocence,
 » cette douce vertu, régnait dans mon cœur,
 » en attendant que Jésus-Christ daignât y
 » descendre. Non , j'étais trop heureuse.

» Le soir nous allâmes un peu à l'église.
 » J'étais toute seule devant l'autel, et je pen-
 » sais que ce Dieu qui était déjà dans ce ta-
 » bernacle, devait le lendemain se renfer-
 » mer sous la forme d'un simple morceau
 » de pain , pour se donner à moi faible en-
 » fant. Cependant, maman , je t'avoue que
 » j'eus un peu de vanité , lorsqu'on m'ap-
 » porta ma robe et mes autres affaires pour
 » le lendemain. Nous arrangeâmes un peu
 » la chapelle de la pension , et je pensai
 » qu'il faudrait peut-être aller me réconcilier
 » parce que j'avais eu de la vanité. Je n'étais
 » pas encore décidée, lorsque je me souvins
 » que j'avais oublié un péché, ce qui me
 » décida. Je fis assez bien ma prière.

» Le lendemain, je me levai bien vite
 » pour aller à la chapelle faire quelques
 » prières. Ensuite je m'habillai tout-à-fait,

» et on fit la prière en commun. Après avoir
 » été me réconcilier , j'étais tout-à-fait à
 » mon aise ; mais j'avais peur que cette vi-
 » laine vanité ne revînt pendant la messe
 » que j'entendis assez bien. Je ne pus m'em-
 » pêcher de pleurer, lorsque le prêtre nous
 » fit une petite instruction avant la commu-
 » nion. Le temps me tardait, j'aurais déjà
 » voulu posséder mon Dieu. Mon tour arri-
 » va, et je me dirigeai les larmes aux yeux
 » vers la sainte table, où j'attendais avec
 » impatience que mon Dieu vînt se donner
 » à moi.

» Je le reçus bientôt; et après m'être bien
 » recueillie, je commençai à converser avec
 » Jésus-Christ. Je demandai à ce divin Sau-
 » veurs'il était bien dans mon cœur, et je sen-
 » tis une douce voix qui me disait : *Oui, ma*
 » *fille bien-aimée ; j'y suis assis sur un trône*
 » *d'amour, tous les anges entourent mon trône.*
 » A chaque instant j'essuyais mes yeux ; mais
 » je ne pleurai pas comme on pleure sur
 » la terre, non, ma chère maman. Ordi-
 » nairement on n'aime pas à pleurer : eh
 » bien ! moi, plus je pleurais, plus j'étais
 » contente ; et Jésus me demandait mon
 » cœur, moi, je le lui donnais en pleu-
 » rant. Je commençai mes prières après la

» communion : il me semblait que je voyais
 » Jésus, il m'appelait, il me suppliait de
 » venir à lui ; et moi je courais à lui, et il
 » me serrait dans ses bras me nommant sa
 » fille bien-aimée ; et tous les anges se pros-
 » ternaient devant lui et devant moi, parce
 » que nous ne faisons plus qu'un ensemble.

» Je ne priai pour personne, pas même
 » pour toi, ma chère petite maman, à la
 » messe de ma Première Communion ; mais
 » à la messe d'action de grâces et à vêpres,
 » je priai pour mes parens, pour mon con-
 » fesseur, pour M. le curé qui avait eu la
 » bonté de m'instruire, et pour quelques-
 » unes de mes amies. Je fus très-gaie dans
 » le courant de la journée, mais je ne riais
 » pas comme ordinairement : quand je riais,
 » il me semblait que mon Dieu m'engageait
 » à rire, pourvu que je ne lui désobéisse
 » pas ; et comme en ce moment je n'avais
 » pas le dessein de lui désobéir, je riais de
 » tout mon cœur. Nous allâmes ensuite à
 » vêpres, où nous renouvelâmes nos pro-
 » messes du baptême. Je pensais que j'allais
 » renoncer au démon, à ses pompes, à ses
 » œuvres, et j'avais peur de ne pas remplir
 » mes promesses. Puis nous allâmes en pro-
 » cession à l'autel de la Sainte Vierge, et je

» fus bien attendrie lorsqu'on nous prêcha
 » sa bonté, sa douceur : je lui rendis mes
 » faibles hommages, je la remerciai de sa
 » bonté pour moi, et je lui promis en pleu-
 » rant de lui être toujours fidèle.

» J'étais bien, rien ne m'oppressait, j'étais
 » à mon Dieu tout-à-fait, je voulais être
 » toujours sous son joug. Après que j'eus
 » fait ma prière, je me couchai en pensant
 » à Dieu ; et, avant de m'endormir, je sentis
 » une douce voix qui me disait : *Dors, ma*
 » *fille bien-aimée, dors ; je suis dans ton cœur,*
 » *je veille sur toi : dors d'un sommeil doux et*
 » *tranquille, toute la cour céleste veille sur toi.*
 » Alors je me mis à sangloter dans mon lit
 » sans pouvoir m'en empêcher. Enfin, ma
 » chère maman, je m'endormis ; et, comme
 » me l'avait dit mon Dieu, ce fut d'un som-
 » meil doux et tranquille.

» Ainsi se passa cette belle journée. Que je
 » voudrais qu'elle dure encore ! car ce fut la
 » plus belle de ma vie. Adieu, ma chère ma-
 » man, reçois les tendres vœux de ta fille
 » qui t'aime,

STÉPHANIE D..... »

Tel sera aussi pour nous ce beau jour,
 mes tendres amis : oui, tel il sera ; je l'at-
 tends de ce Dieu qui connaît votre bonne

volonté. Je termine par une recommandation à laquelle nous sommes tous intéressés. Le grand Jour, n'oubliez personne dans vos prières ; ce jour-là, vous serez tout-puissans dans le ciel. Et que pourrait vous refuser le Dieu qui se sera donné lui-même tout entier à vous ? Vous prierez donc, mes chers enfans, pour votre tendre mère, afin que Notre Seigneur lui accorde la santé, s'il le juge utile à sa gloire ; vous lui demanderez de vous la conserver long-temps, pour être la protectrice de votre vertu. Vous prierez pour votre sœur, afin que vous n'ayez toujours qu'un cœur et qu'une âme, et que vous ayés le bonheur de vous réunir tous ensemble dans le séjour où nous verrons face à face, sans crainte de le perdre, le Dieu que vous aurez reçu, caché sous les voiles de son sacrement. Vous prierez pour les prêtres et pour les personnes zélées qui ont bien voulu se charger de votre instruction. Vous prierez pour tant de jeunes gens et tant de jeunes personnes, qui ont fait il y a quelques années ce que vous aurez fait en ce jour ; qui ont goûté, mais qui, hélas ! ne goûtent plus les délices dont vous jouirez. Vous prierez pour l'Église, votre mère, qui est si violemment attaquée. Vous prierez

pour ceux qui outragent la religion et qui la déshonorent par leur conduite. En un mot, priez pour tous; vous êtes en ce jour les intercesseurs de tous, et vous pouvez tout obtenir.

Et moi, mes chers enfans, je serais heureux, si vous vouliez bien dire aussi quelque chose à Notre Seigneur pour moi, qui ai écrit ceci pour vous ; j'attends cette grâce de votre excellent cœur.

Adieu, mes bons amis; LE GRAND JOUR EST ARRIVÉ !....

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

		Page.
Lettre I ^{re}	Le temps actuel.	5
— II ^e	Le vieux cacique.	17
— III ^e	Le jardin.	27
— IV ^e	Le grand roi de l'Orient.	38
— V ^e	Les amis de Dieu.	48
— VI ^e	Le crime.	60
— VII ^e	Le malheur.	74
— VIII ^e	La mort.	85
— IX ^e	Les jeunes sauvages.	94
— X ^e	Les petits serpents.	105
— XI ^e	La guerre.	117
— XII ^e	Les armes et le combat.	130
— XIII ^e	Encore les armes et le combat.	142
— XIV ^e	Le naufrage.	158
— XV ^e	La montre.	171
— XVI ^e	Les mensonges.	185
— XVII ^e	La greffe.	196
— XVIII ^e	Le cénacle.	211
— XIX ^e	La veille du grand jour	218
— XX ^e	Le grand jour.	228

VIN DE LA TABLE.



